

CONTES
FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN,

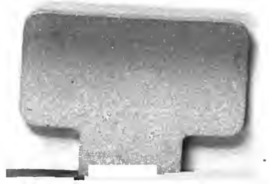
TRADUITS DE L'ALLEMAND.

TOME III.

BRUXELLES.
LOUIS HAUMAN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXX.

Imprimerie de [illegible]



CONTES
FANTASTIQUES.

IMPRIMERIE DE LAURENT FRÈRES.

CONTES
FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND.



TOME III.

BRUXELLES.
LOUIS HAUMAN ET COMPAGNIE.
M DCCC XXX.

LE POT D'OR.



CONTES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

LE POT D'OR.

PREMIÈRE VEILLÉE.

Les mésaventures de l'étudiant Anselme. — Le tabac de santé du co-recteur Paulmann et les serpens vert-doré.

Le jour de l'Ascension, l'après-dînée, à trois heures, un jeune homme passait en courant sous la Porte-Noire, à Dresde, et tomba sur un panier de pommes et de gâteaux, que vendait une vieille femme laide comme le diable. Tout ce qui ne fut pas écrasé roula de

côté et d'autre, et les petits garçons des rues se partagèrent joyeusement la proie que leur avait jetée ce monsieur trop empressé. Aux cris d'effroi que poussa la vieille, toutes les commères abandonnèrent leurs tables chargées de gâteaux et d'eau-de-vie, entourèrent le jeune homme, et l'accablèrent de mille injures avec toute la fureur de la canaille; tant que le pauvre hère, muet de honte et de rage, ne sut faire autre chose que tendre sa bourse modestement garnie, que la vieille saisit avec avidité et empocha rapidement. Alors le cercle qui l'emprisonnait s'ouvrit; mais tandis que le jeune homme s'échappait, la vieille criait après lui : — Oui, cours, cours, fils de Satan, tu tomberas dans le cristal! dans le cristal! — La voix de la vieille, ou plutôt son croassement, avait quelque chose d'affreux; les passans s'arrêtèrent étonnés, et le rire qui avait gagné au loin cessa tout d'un coup. L'étudiant Anselme (car ce n'était autre que lui), quoique ne comprenant rien aux étranges propos de la vieille femme, se sentit saisi d'une sorte d'horreur involontaire; et il marcha plus vite, pour se dérober aux regards curieux qui se dirigeaient sur lui. Tandis qu'il traversait à grand' peine la foule endimanchée, il entendait mur-

murer de toutes parts : Le pauvre jeune homme! — Oh! la maudite vieille!

Les paroles mystérieuses de la vieille avaient donné à cette aventure bouffonne je ne sais quelle tournure tragique; à tel point, qu'on suivait maintenant des yeux, avec intérêt, ce jeune homme qui avait, jusque-là, passé inaperçu. Les dames, pleines d'indulgence pour cette figure régulièrement belle, dont une colère secrète relevait encore l'expression, et pour la carrure vigoureuse du jeune homme, lui pardonnaient sa gaucherie, comme aussi son habillement, acte formel de rébellion à toutes les lois de la mode. Son frac gris de brochet, coupé comme si le tailleur n'avait connu la forme nouvelle que par ouï-dire, et sa culotte de satin noir, ménagée avec tendresse, donnaient à tout son extérieur un air de pédagogue qui ne s'accordait point avec son port et sa démarche.

L'étudiant était presque arrivé au bout de l'allée qui conduit au bain de Link, quand il faillit perdre haleine. Il ralentit son pas; mais à peine osait-il lever les yeux, car il voyait toujours danser autour de lui les pommes et les gâteaux, et le sourire de bienveillance de chaque jeune fille ne lui semblait que

le reflet des rires sataniques de la Porte-Noire. C'est ainsi qu'il était arrivé jusqu'à l'entrée du bain de Link; des compagnies de gens en habits de fête y entraient l'une après l'autre; on entendait retentir dans l'intérieur une musique d'instrumens à vent, et le murmure de la foule joyeuse devenait de plus en plus bruyant. Les larmes en vinrent presque aux yeux du pauvre étudiant Anselme : car le jour de l'Ascension avait de tout temps été pour lui une fête de famille singulièrement solennelle, et il avait, pour prendre sa part des joies du paradis de Link, oui, il avait voulu pousser la dépense jusqu'à la demi-tasse de café, avec le petit verre de rhum et la bouteille de bière double; et afin de faire ainsi ripaille complète, il avait mis dans sa poche plus d'argent qu'il n'était raisonnable et permis de le faire, et voilà que sa chute fatale dans le panier aux pommes l'avait privé de tout ce qu'il portait sur lui. Adieu donc café, double bière, musique, regards des jeunes filles parées; —bref, —adieu toutes les jouissances qu'il avait rêvées; il n'y fallait plus penser. Il passa comme une ombre devant la porte, et prit un chemin solitaire qui conduisait à l'Elbe.

Sous un sureau qui sortait d'une muraille,

il trouva une place agréable couverte de gazon ; ce fut là qu'il s'assit, et il chargea sa pipe de *knaster* * de santé que lui avait donné le co-recteur Paulmann.

Devant lui claquaient et murmuraient les flots dorés de l'Elbe ; derrière le fleuve, la belle ville de Dresde levait fièrement ses tours légères vers un ciel embaumé qui s'abaissait à l'horizon sur des prairies en fleurs et sur des forêts verdoyantes ; au loin, dans le vague crépuscule, la crête dentelée des montagnes annonçait la Bohême. Mais, jetant devant lui de sombres regards, l'étudiant Anselme chassait en l'air d'épais nuages de fumée, et sa mauvaise humeur se faisant jour enfin, il s'écria : « — Il est pourtant vrai que je suis né pour toutes les croix et pour toutes les misères ! que je ne sois jamais devenu roi de la fève, qu'à pair ou non j'aie toujours deviné faux, et que mes tartines de beurre tombent toujours sur le côté beurré, ce sont des calamités dont je ne veux pas même parler ; mais n'est-ce pas une fatalité cruelle, lorsque, malgré le diable et ses cornes, je me suis fait étudiant, de n'avoir pu jamais être autre chose qu'un

* *Knaster*, *kanaster* ; sorte de tabac fabriqué en Allemagne.

kummel-turke *? Puis-je mettre un habit neuf, sans y faire, dès le premier jour, une tache de suif, ou sans le déchirer à quelque clou mal enfoncé? Puis-je saluer un conseiller ou une dame, sans faire voler mon chapeau loin de moi, ou sans glisser sur le pavé et faire honteusement la culbute? A Hall déjà, n'avais-je pas régulièrement, chaque jour de marché, une dépense de trois ou quatre *groschen*** pour pots cassés, parce que le diable me mettait en tête de marcher droit devant moi comme un vrai sot? Suis-je arrivé une seule fois à l'heure juste au cours ou quelque part que l'on m'eût envoyé? Que me servait-il de sortir une demi-heure d'avance, et d'aller me tenir à la porte, le bouton dans la main? Au premier coup de cloche, quand j'allais ouvrir, le diable me jetait sur la tête une aiguière d'eau sale, ou me faisait heurter une personne qui sortait, si bien que j'avais mille disputes sur les bras, et que j'arrivais toujours trop tard.

Hélas! hélas! où êtes-vous, rêves charmans d'un bonheur à venir, qui me flattiez de l'or-

* Campagnard, lourdaud : sobriquet en usage parmi les étudians.

** Petite monnaie d'Allemagne valant de deux à trois sous.

gueilleuse espérance que je pourrais me pousser jusqu'à l'emploi de secrétaire intime? Mais, mon étoile maudite ne m'a-t-elle pas aliéné mes meilleurs protecteurs? Je sais que le conseiller privé auquel je suis recommandé ne peut souffrir les cheveux courts; le coiffeur m'attache à grand'peine une petite queue derrière la tête; mais, au premier salut, la ficelle de malheur se défait, et un mopse frétillant, qui reniflait autour de moi, apporte en triomphe la queue au conseiller privé. Je m'élance, épouvanté, après lui, et je tombe sur la table où le conseiller travaillait en déjeunant; et voilà que tasses, assiettes, écritoire, sable, tombent avec fracas, et qu'un torrent de chocolat et d'encre inonde le rapport qu'il venait d'écrire. — Monsieur, avez-vous le diable au corps? me crie le conseiller furieux, et il me met à la porte.

Que me sert-il maintenant que le recteur Paulmann me fasse espérer une place de commis? Ma funeste étoile, qui ne cesse de me persécuter, me laissera-t-elle atteindre ce but? Aujourd'hui même encore!... je voulais célébrer dignement cette chère fête de l'Ascension, j'étais résolu à faire quelques sacrifices. J'aurais pu, comme un autre, m'écrier fière-

ment au bain de Link : Garçon! une bouteille de bière double, mais de la meilleure, je vous prie! J'aurais pu rester assis jusqu'au soir, et tout près encore de telle ou telle société de charmantes jeunes filles merveilleusement parées. Je le sais bien, le courage me serait venu, j'aurais été un tout autre homme; oui, si l'une ou l'autre avait demandé : Quelle heure peut-il être? ou : Quel est donc cet air que l'on joue? je me serais levé avec aisance, sans renverser mon verre, sans culbuter par-dessus mon banc, et avançant d'un pas et demi, en faisant une révérence, j'aurais répondu : Permettez, mademoiselle, c'est pour vous servir, l'ouverture de la *Nymphe du Danube* *, ou bien : Six heures vont sonner. — Et, je le demande : quelqu'un au monde aurait-il pu m'en faire un crime? — Non, dis-je, les jeunes filles se seraient regardées entre elles, en souriant d'un air malicieux, comme il arrive d'ordinaire, quand je m'enhardis à montrer que je sais prendre, au besoin, le ton léger du monde, et faire le galant auprès des dames. Mais ne voilà-t-il pas que Satan me jette dans

* Ancien opéra fort ridicule du maître de chapelle Kauer. C'est comme si l'on disait : l'ouverture de *la fée Urgèle*, de M. Duni, ou celle de *Blaise et Babet*, du sieur Dezède. (*Le trad.*)

cet infernal panier de pommes, et maintenant, il me faut ici fumer dans la solitude mon tab... mon tabac de..... — Ici l'étudiant Anselme fut interrompu dans son monologue par un grésillement et un gazouillement singulier, qui s'élevaient du gazon tout près de lui, et puis monta dans les branches et les feuilles du sureau voûté en dôme sur sa tête. C'était d'abord comme si le vent du soir berçait mollement le feuillage; puis, comme si les oiselets jouaient dans les rameaux et faisaient frémir leurs petites ailes en se pourchassant avec espièglerie. Puis, ce fut un murmure et un chuchotement, et l'on eût dit que les fleurs de l'arbre résonnaient comme des cloches de cristal. Anselme écoutait... écoutait encore. Voilà que (il ne sut pas lui-même comment) ce bruissement, ce chuchotement, ce tintement se fondirent en accens doux et faibles, qui semblaient à demi effacés par le vent.

Passons, — glissons, — passons sur les rameaux, glissons sur les fleurs, élancées, balancées, enlacées. — Ma sœur, — ma sœur, baigne-toi dans la lumière, — vite, vite, plus haut, — plus bas. — Le soleil du soir darde ses rayons, — la brise du soir murmure avec volupté, — la rosée pétille, — les fleurs chan-

tent..... — Chantons, mes sœurs, chantons comme les fleurs, comme les rameaux. —Les étoiles vont luire, —il faut descendre. — Passons, — glissons, ma sœur, — élancées, balancées, enlacées.

Ainsi continuait ce langage délirant. L'étudiant Anselme pensa : ce n'est pourtant autre chose que le vent du soir, qui parle aujourd'hui d'une façon tout-à-fait intelligible. Mais dans ce moment même, résonna au-dessus de sa tête comme un *accord parfait* de trois cloches de cristal; il leva les yeux et aperçut trois petits serpens vert-doré, enlacés autour des rameaux, et qui dressaient leurs têtes vers le soleil du soir. Alors le même murmure, le même chuchotement, les mêmes paroles se firent entendre de nouveau, et les serpens jasaient et glissaient de branche en branche; et à voir la promptitude de leurs mouvemens, on eût dit que mille émeraudes scintillantes ruisselaient à travers le sombre feuillage du sureau. C'est le soleil couchant qui se joue dans les feuilles, pensa l'étudiant Anselme : mais voici que les cloches retentirent de nouveau, et Anselme vit un des serpens qui inclinait sa tête vers lui. Il se sentit frappé comme d'une commotion électrique, il fut ébranlé jusqu'au fond de l'ame.

— Il regarda fixement dans l'arbre, et une paire d'yeux célestes, d'un beau bleu-foncé, le contemplaient avec une expression ineffable de désir. Un sentiment inconnu de volupté suprême et de douleur profonde faillit briser son cœur. Tandis qu'il ne pouvait se lasser de regarder ces yeux ravissans, l'accord suave des cloches de cristal retentit plus fort que la première fois; les émeraudes pleuvaient autour de lui, et l'enveloppaient, en se jouant, d'un réseau de lumière et d'or. Le sureau s'agita et dit: « Tu t'es reposé sous mon ombre, mon parfum t'entourait, mais tu ne m'as pas compris: le parfum est mon langage quand l'amour l'enflamme. » Le vent du soir passa, et dit: « J'ai joué avec ta chevelure, mais tu ne m'as pas compris: le souffle est mon langage, quand l'amour l'enflamme. » Le soleil perça la nue, et ses rayons semblaient brûler en lettres de feu ces mots dans l'ame d'Anselme: « Je t'ai environné de lumière et d'or, mais tu ne m'as pas compris: le feu est mon langage, quand l'amour l'enflamme! »

Et toujours, et de plus en plus abîmé dans la contemplation de ces yeux, de ce regard enchanteur, il se sentait dévoré de souhaits plus vifs, de désirs plus brûlans. Autour de

lui, tout s'animait, se mouvait, s'éveillait à la vie et au plaisir. Les fleurs et les plantes exhalaient de doux parfums, et ce parfum était comme un chant suave de mille voix flûtées ; et tous leurs accens, emportés sur les nuages dorés du couchant, allaient retentir dans des contrées lointaines, comme un écho mystérieux. Mais quand le dernier rayon du soleil disparut derrière les montagnes, et que le crépuscule jeta son voile de crêpe sur les cieux, on entendit au loin résonner une voix dure et grave :

Hé ! hé, qu'est-ce que ce murmure et ce chuchotement là-bas ? — Hé ! hé, qui me cherchera ce rayon derrière les montagnes ? Assez chauffé, assez chanté ! — Hé ! hé ! passez sous les branches, sous la verdure, — par le gazon, par le fleuve ! — Ha ! ha ! — Allon-on-on-ons ! Allon-on-on-ons ! —

La voix s'évanouit comme le bruit d'un tonnerre lointain ; mais les cloches de cristal se brisèrent avec une dissonance affreuse. Tout se tut, et Anselme vit les trois serpens briller et scintiller sous le gazon et se glisser vers l'Elbe. Ils se jetèrent dans le fleuve en frémis-

sant et en pétillant, et sur les vagues où ils venaient de disparaître, étincelait une flamme verdâtre qui se dirigea obliquement vers la ville et finit par se perdre en fumée.

FIN DE LA PREMIÈRE VEILLÉE.

DEUXIÈME VEILLÉE.

Comment l'étudiant Anselme passa pour ivre et fou. — La traversée sur l'Elbe. — Un air de bravoure du maître de chapelle Graun. — La liqueur stomachique de Conradi, et la marchande de pommes bronzée.

« Ce monsieur n'est sans doute pas dans son bon sens » dit une respectable bourgeoise qui, revenant de la promenade avec sa famille, s'était arrêtée, et considérait, les bras croisés, les faits et gestes extravagans de l'étudiant Anselme. Il tenait embrassé, en effet, le tronc du sureau, et s'écriait sans cesse dans les rameaux et les feuilles : « O, une seule fois encore, brillez et montrez-vous, aimables petits serpens vert-doré, une seule fois encore laissez-moi entendre vos voix cristallines ! yeux d'azur si doux, regardez-moi une fois, une seule fois encore, ou je me consumerai dans ma douleur et dans mes brûlans désirs ! » et

là dessus il tirait piteusement du plus profond de la poitrine, quantité de soupirs et de gémissemens, et secouait, plein d'impatience et d'envie, le tronc du sureau, qui, pour toute réponse, ne lui renvoyait qu'un bruit de feuilles sourd et inintelligible, et semblait ainsi se moquer de la douleur de l'étudiant Anselme.

« — Ce monsieur n'est sans doute pas dans son bon sens, » dit la bourgeoise, et il sembla à Anselme qu'on l'éveillait en sursaut d'un songe bien profond en l'aspergeant d'eau glacée. Alors, seulement, il s'aperçut où il était, et se rappela comment une vision fantastique l'avait tourmenté, à tel point, qu'il s'était parlé tout haut à lui-même. Il regarda la bourgeoise d'un air consterné, ramassa son chapeau qui était tombé, et voulut prendre la fuite. Sur ces entrefaites, le père de famille était survenu, et après qu'il eut déposé sur l'herbe le plus jeune des enfans qu'il portait dans ses bras, il s'était approché, et, appuyé sur sa canne, avait écouté et considéré avec étonnement le pauvre Anselme. Il releva la pipe et le sac à tabac que l'étudiant avait laissés tomber, et les lui remettant, il dit : « — Que monsieur ne se lamente pas si horriblement dans l'ombre, et ne se moque pas des gens quand il ne lui est

arrivé d'autre malheur que de regarder un peu trop au fond de son verre; allez, monsieur, allez bien tranquillement chez vous, et couchez-vous sur une oreille! » — L'étudiant Anselme fut extrêmement honteux de ce propos; il poussa un soupir larmoyant. — « Eh bien! eh bien! continua le bourgeois, ce n'est pas une grande affaire; pareille chose arrive au plus sage, et le jour de l'Ascension, on peut bien, dans la joie de son cœur, boire un petit coup pour la soif à venir. Cela est même pardonnable à un homme de Dieu; car, où je me trompe fort, ou monsieur est candidat*; mais si monsieur veut bien le permettre, je chargerai ma pipe de son tabac : le mien vient de me manquer là-haut. » Le bourgeois disait ces mots au moment où l'étudiant Anselme allait mettre en poche sa pipe et son tabac; alors le bourgeois vida lentement et d'un air méditatif sa pipe avec la pointe de son couteau, et se mit à la remplir tout aussi lentement. Plusieurs jeunes filles de la bourgeoisie étaient survenues; elles causaient tout bas avec la femme, et riaient d'un air étouffé en regardant Anselme. Le pauvre étudiant était sur les épines.

* En théologie.

Dès qu'on lui eut rendu sa pipe et son tabac, il partit en courant. Tout ce qu'il avait vu de merveilleux était sorti de sa mémoire; seulement il se souvenait d'avoir tenu tout haut, sous le sureau, mille propos extravagans; ce qui lui était d'autant plus pénible, qu'il se sentait depuis fort long-temps une aversion profonde pour tous les faiseurs de monologues. — « C'est le diable qui parle par leur voix, » disait son régent, et Anselme en était fermement persuadé; mais être pris pour un *candidatus theologiæ* qui s'est enivré le jour de l'Ascension, cette pensée lui était insupportable!

Déjà il se détournait pour prendre l'allée de peupliers qui passe devant le jardin de Kosel, quand une voix s'écria derrière lui : — Monsieur Anselme! monsieur Anselme! au nom du ciel, ou courez-vous en pareille hâte? — L'étudiant s'arrêta, comme s'il avait pris racine en terre; car il était persuadé qu'un nouveau malheur allait à l'instant fondre sur lui. La voix se fit entendre une seconde fois : — Monsieur Anselme! revenez donc sur vos pas; nous vous attendons au bord de l'eau! Alors seulement, Anselme comprit que c'était son ami, le co-recteur Paulmann, qui l'appelait. Il retourna vers l'Elbe, et trouva le recteur

accompagné de ses deux filles et du régistrateur Heerbrand, qui se préparaient à monter dans une nacelle. Le recteur invita l'étudiant à traverser l'Elbe avec eux, et à passer la soirée dans sa maison située dans le faubourg de Pirna. L'étudiant Anselme accepta volontiers, croyant par là échapper à la fatale destinée qui le poursuivait aujourd'hui. Pendant qu'il traversait le fleuve, il arriva que sur la rive opposée, près du jardin Antoni, on faisait partir un feu d'artifice. Les fusées craquaient et sifflaient en montant, et les étoiles resplendissantes éclataient dans les airs, en faisant voler autour d'elles des gerbes de lumière et de feu. L'étudiant Anselme, absorbé dans sa rêverie, était assis près du rameur; mais quand il aperçut dans l'eau le reflet des étincelles et des flammes qui se croisaient et serpentaient dans les airs, il lui sembla que les petites couleuvres dorées traversaient le fleuve. Tout ce qu'il avait vu d'extraordinaire sous le sureau rentra aussitôt dans sa pensée, et il sentit de nouveau ce désir ineffable, cet entraînement passionné, qui tantôt, sous le même arbre, avaient rempli son ame de douleur et de volupté.

— « Hélas! est-ce vous que je revois, pe-

tits serpens dorés ; chantez, oh! chantez encore! je retrouverai dans vos chants ces beaux yeux bleu-foncé..... Hélas! êtes-vous donc sous les flots?» Ainsi s'écriait l'étudiant Anselme; et là-dessus, il fit un mouvement violent, comme s'il voulait sauter de la barque dans le fleuve. — « Monsieur est-il possédé du diable? s'écria le batelier, et il le retint par le pan de son habit. Les jeunes filles qui étaient assises près de lui poussèrent un cri de terreur, et s'enfuirent à l'autre extrémité de la barque ; le régistrateur Heerbrand dit quelques mots à l'oreille au recteur Paulmann, à quoi celui-ci répondit assez longuement ; mais de toute cette conversation l'étudiant Anselme ne comprit que les paroles suivantes : — « Remarqué...... jamais..... de semblables accès. » Aussitôt le co-recteur Paulmann se leva, et vint s'asseoir avec un air de gravité municipale à côté de l'étudiant; il prit sa main et lui demanda : « — Comment vous trouvez-vous, monsieur Anselme ? »

L'étudiant Anselme faillit perdre la raison : car, dans son intérieur, s'élevait une contradiction insensée qu'il cherchait vainement à dominer. Il voyait clairement que ce qu'il avait pris pour la lueur des petits serpens do-

rés n'était que le reflet du feu d'artifice; mais un sentiment inconnu (de plaisir ou de douleur, il n'en savait rien lui-même) resserrait convulsivement sa poitrine; et quand le batelier frappait l'eau de sa rame, et que celle-ci, comme en fureur, claquait, rugissait et tourbillonnait, il entendait, lui, sous la grosse voix du fleuve, un murmure, un bruissement mystérieux : — « Anselme! Anselme! ne vois-tu pas comme nous nageons sans cesse devant toi? — Va, va, notre sœur te regardera encore! Crois, crois, crois en nous! » et il lui semblait voir, au fond de l'eau, trois lignes brillantes. Mais quand il se pencha bien douloureusement, pour voir si les yeux charmans ne se lèveraient pas vers lui du sein des ondes, il s'aperçut bien que ces sillons lumineux n'étaient projetés que par les fenêtres éclairées des maisons prochaines.

Il était assis là, silencieux, et luttant avec lui-même; mais le co-recteur Paulmann lui dit avec plus de vivacité que la première fois: — « Comment vous trouvez-vous, monsieur Anselme? » — L'étudiant répondit d'un air fort abattu: — « Hélas! monsieur et très-cher corecteur, si vous saviez les choses étranges que j'ai rêvées tout à l'heure, les yeux ouverts,

sous un sureau près du mur d'enceinte du jardin de Link, vous ne m'en voudriez pas pour cette sorte......., cette espèce d'absence d'esprit....... » — « Allons, allons, monsieur Anselme, reprit le co-recteur Paulmann, je vous avais toujours regardé comme un jeune homme solide; mais rêver, rêver les yeux ouverts, et puis, tout d'un coup, vouloir se jeter à l'eau, c'est (pardonnez-moi), c'est le propre d'un cerveau fêlé et d'un fou! »

L'étudiant Anselme fut tout chagrin de la dureté des propos de son ami; quand la fille aînée de Paulmann, Véronique, jolie et florissante demoiselle de seize ans, prit la parole, et dit: — « Mais, mon cher papa, il faut bien qu'il soit arrivé quelque chose d'étrange à monsieur Anselme, et il a cru veiller sans doute, quoiqu'en effet il ait dormi sous le sureau; c'est alors que lui seront apparues toutes ces drôleries qu'il croit voir encore devant ses yeux.» — « Et d'ailleurs, aimable demoiselle, très-honoré co-recteur, dit le régistrateur Heerbrand, ne peut-on pas, tout en veillant, tomber dans une sorte de rêverie? C'est ainsi qu'un jour, après dîner, en prenant mon café, dans un de ces momens d'effervescence qui résulte, à proprement par-

ler, d'une véritable digestion corporelle et intellectuelle, je me ressouvins, comme par inspiration, de la place où était déposé un acte de la chancellerie, depuis long-temps égaré; et hier encore, j'ai vu de mes yeux, de mes yeux bien ouverts, danser devant moi un énorme diplome latin, écrit en belles lettres moulées. — « Ah! reprit le co-recteur Paulmann, vous avez toujours eu, monsieur et très-honoré régistrateur, un grand penchant pour la poésie; et pour peu que l'on ne réprime point cette disposition, on tombe aussitôt dans le fantastique et dans le romanesque. » Mais l'étudiant Anselme se trouva tout soulagé de voir que l'on prenait son parti, lui qui courait si grand danger de passer pour ivre ou pour timbré; et, quoiqu'il commençât à faire passablement sombre, il crut remarquer pour la première fois que Véronique avait de fort beaux yeux bleu-foncé, sans que, dans ce moment, certaine paire d'yeux merveilleuse qu'il avait aperçue entre les branches du sureau vînt se représenter à sa mémoire. Il faut l'avouer, les étranges aventures qui lui étaient arrivées sous le sureau avaient tout d'un coup échappé à l'étudiant Anselme; il se trouva si léger, si joyeux, qu'il offrit,

dans l'excès de sa gaîté, la main à sa protectrice Véronique, au sortir de la barque; enfin, quand elle lui donna le bras, il la conduisit avec tant d'adresse et tant de bonheur, que le pied ne lui manqua qu'une seule fois; et, comme c'était dans le seul endroit sale de tout le chemin, il n'éclaboussa que fort peu la robe blanche de Véronique. Cet heureux changement dans l'humeur de l'étudiant Anselme n'échappa point au co-recteur Paulmann : il lui rendit son amitié, et le pria de lui pardonner les durs propos qu'il lui avait tantôt adressés. « Oui, ajouta-t-il, on a des exemples de personnes trompées, tourmentées, effrayées par de semblables fantômes; mais ce n'est là qu'une maladie du corps, que l'on guérit en appliquant, *salvâ veniâ*, des sangsues au derrière, comme l'a fort bien démontré un savant, mort depuis peu. » L'étudiant Anselme ne sut pas en effet lui-même s'il avait été ivre, pris d'un accès de folie ou malade; dans tous les cas, les sangsues lui parurent chose fort inutile, par la raison que ces prétendus fantômes avaient entièrement disparu, et qu'il se sentait de plus en plus soulagé, à mesure qu'il réussissait à faire mille et une gentillesses auprès de la jolie Véronique. Après un léger

3

souper, on fit comme de coutume de la musique; il fallut que l'étudiant Anselme se mît au piano et accompagnât Véronique qui chantait. — « Belle demoiselle, dit le régistrateur Heerbrand, vous avez une voix pure comme le timbre d'une cloche de cristal!» — « A Dieu ne plaise!» s'écria l'étudiant Anselme malgré lui, il ne sut pas lui-même comment; et tous le regardèrent avec surprise. — « Cloches de cristal retentissent dans les sureaux, merveilleusement! merveilleusement! » continua Anselme, murmurant à demi-voix. Véronique lui mit la main sur l'épaule et lui dit: « Que dites-vous donc là, monsieur Anselme ? » Sur-le-champ l'étudiant se retrouva dans son assiette ordinaire, et recommença à jouer. Le co-recteur Paulmann le regardait d'un air sombre; mais le régistrateur Heerbrand mit un cahier sur le pupitre, et chanta à ravir un air de bravoure du maître de chapelle Graun*. L'étudiant Anselme accompagna plusieurs morceaux encore; et un duo fugué qu'il chanta avec Véronique, et que le co-recteur Paulmann avait composé lui-même, les

* C'est sans doute Charles Henry Graun, compositeur fort distingué et maître de chapelle de Frédéric II, roi de Prusse. Il a eu plusieurs homonymes moins célèbres que lui. *(Le trad.)*

mit tous de la meilleure humeur du monde. Il était assez tard, et le régistrateur Heerbrand prenait déjà sa canne et son chapeau, quand le co-recteur Paulmann s'approcha de lui avec mystère, et lui dit : « Ne voudriez-vous pas, très-digne régistrateur, parler vous-même à ce bon monsieur Anselme, de... — enfin — de ce que vous savez bien. »—« Avec grand plaisir ! » répondit le régistrateur Heerbrand, et quand la compagnie se fut assise en rond, il commença, sans autre préambule, en ces termes : « Il y a dans cette ville un vieux homme, fort singulier et fort remarquable; on dit qu'il pratique toutes sortes de sciences occultes; mais comme, à vrai dire, il n'existe point de ces sciences, je le prendrais bien plutôt pour un antiquaire qui fait des recherches, ou pour un chimiste expérimentateur. Je ne veux parler de personne autre que notre archiviste privé Lindhorst. Il vit, vous le savez, fort retiré dans sa vieille maison, au fond d'une rue écartée; et quand les affaires de son service ne l'occupent point, on le trouve soit dans sa bibliothèque, soit dans son laboratoire, où il ne laisse entrer personne. Entre beaucoup de livres très-rares, il possède un bon nombre de manuscrits arabes,

cophtes, et même quelques uns écrits en signes fort singuliers et qui n'appartiennent à aucune langue connue. Il voudrait les faire copier avec soin, et pour ce travail, il a besoin d'un homme qui sache bien dessiner à la plume, et capable de transcrire, à l'encre de la Chine, sur le parchemin, tous ces hiéroglyphes, avec la plus scrupuleuse exactitude. Il fait travailler sous sa surveillance, dans un appartement de sa maison; il donne, outre la nourriture, un gros écu par jour, et promet encore un beau présent quand les copies seront heureusement terminées. Le temps du travail est, tous les jours, de midi à six heures; de trois à quatre heures on se repose et on dîne. Comme il a déjà tenté cet essai inutilement avec plusieurs jeunes gens, il s'est adressé à moi, me priant de lui faire connaître un habile dessinateur; alors j'ai pensé à vous, cher monsieur Anselme, car je sais que non-seulement vous avez une fort belle main, mais que vous faites des dessins charmans à la plume. Si vous voulez donc, par le temps malheureux qui court, et en attendant que vous obteniez une place, gagner l'écu de six francs par jour, et le présent en sus, trouvez-vous demain, au coup

de midi, chez l'archiviste, dont la demeure vous est connue. Mais gardez-vous bien de faire une tache d'encre; si elle tombe sur la copie, il vous fait recommencer sans pitié; si c'est sur l'original, l'archiviste est homme à vous jeter par la fenêtre, car il est fort colère.» Ce fut un grand sujet de joie pour l'étudiant Anselme, que cette proposition du régistrateur Heerbrand; car, outre qu'il écrivait bien et qu'il dessinait fort joliment, il avait la passion des écritures pénibles et du luxe calligraphique; il remercia donc ses protecteurs avec beaucoup de cordialité et de franchise, et promit de ne pas manquer le rendez-vous du lendemain. Pendant toute la nuit l'étudiant Anselme ne vit qu'écus de six francs, n'entendit que leur son argentin.

Qui voudrait en faire un crime au pauvre diable? Trompé dans mainte espérance par une capricieuse fatalité, il ne pouvait subsister qu'avec la plus grande économie, et il était forcé de s'interdire plus d'une jouissance que semblait autoriser sa jeunesse.

De grand matin il rassembla ses crayons, ses plumes de corbeau, son encre de Chine; car, pensait-il, je défie l'archiviste d'en trouver de meilleurs. Avant tout, il passa en revue

ses dessins et ses chefs-d'œuvre de calligraphie, afin de les présenter à l'archiviste comme une preuve de sa capacité à remplir l'emploi qu'on lui destinait. Tout alla le mieux du monde; une heureuse étoile semblait le protéger ; du premier coup il noua convenablement sa cravate, aucune couture ne se défit, aucune maille ne se rompit à ses bas de soie noirs, son chapeau ne retomba point dans la poussière, après qu'il l'eut brossé; tout allait le mieux du monde. — Bref, — à onze heures et demie précises, l'étudiant Anselme, en frac gris de brochet et en culotte de satin noir, un rouleau de modèles d'écritures et de dessins à la plume dans sa poche, se trouvait déjà dans la rue du Château, dans la boutique de Conradi, et buvait — un — deux petits verres de liqueur stomachique superfine ; car ici, pensait-il, en frappant sur sa poche encore vide, sonneront bientôt des écus de six francs. Malgré l'éloignement de la rue dans laquelle était située la vieille maison de l'archiviste Lindhorst, l'étudiant Anselme était devant la porte avant midi. Il se tenait là, contemplant le grand heurtoir de bronze; mais quand le dernier coup de midi, sonnant à l'horloge de l'église voisine, vibra puissamment dans l'air, au moment où l'étu-

diant Anselme mettait la main sur le heurtoir, le visage de bronze, roulant des yeux féroces d'où jaillissaient des flammes bleuâtres, se décomposa d'une façon hideuse à voir, et se mit à rire en grinçant des dents. Hélas ! c'était la marchande de pommes de la Porte-Noire ! ses dents aiguës claquaient sous ses lèvres flasques, d'où s'échappait un ronflement assez semblable au bruit d'une crécelle : — « Te voilà ? fou ! — Tu croyais entrer, mais, tarare ! — tarare ! — tarare ! — Pourquoi courais-tu si fort ? cerveau timbré ! »

L'étudiant Anselme recula en chancelant ; il voulut s'appuyer au poteau de la porte, mais sa main saisit le cordon de la cloche et le tira ; dans tous les coins retentit une sonnerie bruyante et composée des plus affreuses dissonances, et à travers toute la maison, vaste et solitaire, résonnait comme un écho fatal : « Bientôt, bientôt tu tomberas dans le cristal ! »

L'étudiant Anselme se sentit pénétré d'une secrète horreur qui parcourut tout son corps comme un frisson de fièvre. Le cordon de la cloche s'allongea et se changea en un serpent blanc d'une grandeur démesurée, qui l'entoura et l'étreignit, resserrant de plus en plus ses

anneaux, tellement que les os de l'étudiant étaient broyés en miettes, et que son sang, jaillissant de ses artères, montait dans le corps diaphane du serpent, et le teignait en rouge. — Dans cette affreuse anxiété, il voulut s'écrier : « Tue-moi ! tue-moi ! » mais il ne put tirer de sa poitrine qu'un râle sourd et inintelligible. — Le serpent dressa la tête, et appuya son dard aigu d'airain brûlant sur la poitrine d'Anselme; tout à coup il sentit une douleur lancinante, la grande artère du cœur se rompt, et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il était étendu sur sa pauvre couchette, mais près de lui se tenait le co-recteur Paulmann, qui lui disait: « Au nom du ciel ! quelles extravagances faites-vous donc, cher monsieur Anselme ! »

FIN DE LA DEUXIÈME VEILLÉE.

TROISIÈME VEILLÉE.

Nouvelles de la famille de l'archiviste Lindorst. — Les yeux bleus de Véronique. — Le régistrateur Heerbrand.

L'esprit jeta un regard sur les eaux; elles s'émurent, leurs vagues écumantes mugirent et se précipitèrent avec le bruit du tonnerre dans les noirs abîmes béans qui les engloutissaient. Semblables à des vainqueurs ivres de leur triomphe, les grands rochers de granit élevaient leurs têtes dentelées, et protégeaient la vallée, jusqu'au moment où le soleil la reçut dans son sein paternel, et, l'étreignant de ses rayons comme de mille bras flamboyans, versa sur elle des torrens de baisers et de chaleur. Alors s'éveillèrent mille germes qui dormaient sous le sable stérile; ils poussèrent des tiges et des feuilles au-devant de leur père, et, tels que des enfans qui sourient dans leur berceau,

de verdure, reposaient dans leurs boutons de jeunes fleurs qui, s'éveillant à leur tour, se revêtirent de la lumière que le père avait diaprée des plus riches couleurs pour les réjouir. Mais, au milieu de la vallée, s'élevait un noir rocher qui se gonflait et s'abaissait comme la poitrine de l'homme agitée par une passion violente. — Du fond de l'abîme montaient en roulant les vapeurs, et se condensant en masses puissantes, s'efforçaient hostilement d'obscurcir le visage du père: mais celui-ci appela l'ouragan à son aide, et les nuages furent dispersés comme la poussière. Et quand le rayon pur du soleil toucha de nouveau le noir rocher, dans ce moment d'extase de toute la nature, naquit un beau lis de feu *, dont les pétales s'ouvraient comme des lèvres ravissantes, pour recevoir les doux baisers de son père.

Alors une lumière brillante descendit dans la vallée; c'était le jeune Phosphorus. La fleur de lis l'aperçut, et soupira d'une voix tendre et passionnée: « Sois à moi pour toujours, beau jeune homme! car je t'aime, et je mourrais si tu m'abandonnais. » Le jeune homme Phos-

* Le lis, qui joue dans cette histoire un rôle tout féminin, est de ce genre en allemand. — De peur d'obscurité, nous avons cru devoir cet éclaircissement aux lecteurs scrupuleux. (*Le trad.*)

phorus répondit : « Je veux être à toi, charmante fleur ; mais alors, comme un enfant dégénéré, tu quitteras ton père et ta mère, tu ne connaîtras plus tes compagnes, tu voudras être plus grande et plus puissante que tous ceux qui, tes égaux, se réjouissent maintenant avec toi. Le désir, qui développe dans tout ton être une chaleur bienfaisante, plongera bientôt dans ton cœur mille dards acérés ; car le sens engendrera les sens, et la volupté suprême qu'allume cette étincelle que je dépose en toi est la douleur sans espoir qui te fera périr, pour germer de nouveau sous une forme étrangère. — Cette étincelle est la pensée ! » — « Hélas ! soupira la fleur d'un ton plaintif, dans l'ardeur qui m'embrase maintenant, ne puis-je pas être à toi ? puis-je donc t'aimer plus que je ne t'aime maintenant ? puis-je te contempler comme je le fais maintenant, si tu m'anéantis ? » Alors le jeune homme Phosphorus lui donna un baiser, et, comme si elle eût été pénétrée d'un rayon de lumière, elle jeta des flammes dont sortit un être inconnu, qui, fuyant à tire-d'ailes la vallée, plana dans l'espace infini, et ne se soucia plus ni des compagnes de sa jeunesse, ni du jeune homme adoré. Celui-ci pleura la perte de sa bien-aimée, car ce

n'était que son amour pour la charmante fleur qui l'avait conduit dans la vallée, et les rochers de granit, inclinant leurs têtes, prirent part à la douleur du jeune homme. Mais l'un des rochers s'entr'ouvrit, et de son sein sortit un dragon noir dont les ailes produisaient un sourd frémissement, et il dit : « Mes frères, les métaux dorment là-dedans, mais moi, je suis toujours vigilant et dispos, et je viens à ton aide. » Il s'éleva et redescendit plusieurs fois; enfin, il happa cet être qui était sorti de la fleur de lis, il le porta sur la colline et l'emprisonna sous son aile. Alors cet objet redevint la fleur de lis, comme devant, mais la pensée lui restait, don fatal! son amour pour le jeune Phosphorus s'exhalait en soupirs lamentables, et les jeunes fleurs, touchées par ce souffle qui naguère les faisait vivre, languissaient maintenant et mouraient sur leur tige. Le jeune homme Phosphorus revêtit une armure rayonnante, et combattit le dragon, qui, frappant de son aile noire la cuirasse, en faisait sortir des sons éclatans : ces sons puissans ranimèrent les jeunes fleurs, qui se prirent à voler comme un essaim d'abeilles autour du dragon : ses forces l'abandonnèrent; honteux et vaincu, il se cacha dans les profondeurs des

abîmes. La fleur de lis était délivrée, le tendre adolescent Phosphorus l'embrassait avec ivresse ; les fleurs, les oiseaux, voire même les gigantesques rochers de granit, entonnèrent un hymne de joie, et la saluèrent reine de la vallée.

« Permettez ; voici de l'enflure orientale, monsieur et très-honoré archiviste ! dit le régistrateur Heerbrand ; et nous vous avions prié, ce me semble, de nous raconter, selon votre coutume, quelque aventure de votre vie merveilleuse, par exemple, un de vos voyages ; mais nous vous demandions du vraisemblable. — Eh bien ! qu'est-ce donc ? repartit l'archiviste Lindhorst ; ce que je viens de raconter est tout ce que je puis vous offrir de plus vraisemblable, et appartient en quelque sorte à l'histoire de ma vie. Car je tire mon origine de la susdite vallée ; et la fleur de lis que l'amour mit sur le trône était ma grand'-grand'-grand'-grand'-mère, d'où il résulte que je suis prince moi-même. »

Tout le monde partit d'un éclat de rire.

« Riez tant qu'il vous plaira, continua l'archiviste Lindhorst ; le maigre récit que je viens de vous faire de tant de merveilles peut bien vous paraître invraisemblable et extravagant ; mais apprenez que, loin d'être une fiction ou

une allégorie, il est littéralement vrai. Sans doute, si j'avais su que l'histoire délicieuse de cet amour auquel je dois la vie vous parût si peu digne d'intérêt, je vous aurais communiqué quelques unes des nouvelles que mon frère m'apprit hier en me rendant visite. — « Eh quoi! avez-vous un frère, monsieur l'archiviste? — Où est-il? où demeure-t-il donc? — Est-il, de même que vous, au service du roi? — ou serait-il un savant, menant vie privée?» Ces questions arrivaient de tous les côtés. — « Non! » répondit l'archiviste froidement et avec calme, et, prenant une prise, « il a mal tourné, et il est allé vivre parmi les dragons. » — « Comment disiez-vous, s'il vous plaît, très-honoré archiviste? » dit le régistrateur Heerbrand : « parmi les dragons? » — « Parmi les dragons? » Ces mots résonnèrent de tous côtés comme un écho. — « Oui, parmi les dragons, » reprit l'archiviste Lindhorst; « au fond, c'était par désespoir. Vous savez tous, messieurs, que mon père est mort depuis peu, il y a tout au plus trois cent quatre-vingt-cinq ans, raison pour laquelle je porte encore le deuil. Il m'avait légué, à moi son favori, un onyx superbe, que mon frère voulut avoir. Nous nous disputâmes à ce sujet, près du corps

de notre père, d'une façon tellement inconvenante, que le défunt perdit patience, se leva de sa bière, et jeta mon querelleur de frère du haut en bas des escaliers. Cette violence lui fit grand'peine, et il alla de ce pas habiter parmi les dragons. Maintenant il demeure tout près de Tunis, dans un bois de cyprès, où il garde une escarboucle merveilleuse, que convoite un diable de nécromant, qui habite pendant l'été une jolie maison de campagne en Laponie. C'est quand le nécromant se promène dans son jardin, et visite ses couches de salamandres, que mon frère peut s'esquiver pour un quart d'heure, et me venir raconter en toute hâte ce que l'on dit de neuf près des sources du Nil. »

Pour la seconde fois les assistans partirent d'un grand éclat de rire; mais l'étudiant Anselme se sentait tout bouleversé, et il ne pouvait pas, sans un frissonnement involontaire, supporter le regard fixe et sérieux de l'archiviste. Parfois aussi, le tintement métallique de sa voix avait quelque chose de si singulièrement pénétrant, que le pauvre Anselme en frissonnait jusque dans la moelle des os. Il n'était pas probable que le régistrateur Heerbrand atteignît ce soir-là le but qu'il s'était proposé en

amenant Anselme au café. En effet, après son accident devant la porte de l'archiviste, il n'avait plus été possible de déterminer le malencontreux étudiant à tenter une seconde visite, car il était fermement persuadé que le hasard seul l'avait préservé, sinon de la mort, du moins du danger de devenir fou. Le co-recteur Paulmann avait passé dans la rue, dans le moment qu'il était étendu sans connaissance devant la porte, et qu'une vieille femme, qui avait déposé dans un coin son panier de pommes et de gâteaux, était occupée à le ranimer. Le co-recteur Paulmann avait aussitôt fait venir une chaise à porteurs, et l'avait escorté jusque chez lui.

« On pensera de moi ce que l'on voudra, » dit l'étudiant Anselme, « on me prendra pour un fou, si l'on veut. — Suffit! — J'ai vu grimacer dans le heurtoir la figure de la maudite sorcière de la Porte-Noire, et, quant à ce qui est arrivé ensuite, j'aime mieux n'en point parler du tout; mais si, en reprenant mes sens, j'avais vu cette exécrable marchande de pommes (car la vieille femme si empressée autour de moi n'était autre que ma coquine), j'aurais été, sur-le-champ, frappé d'apoplexie, ou privé de la raison à tout jamais.

Toutes les remontrances, tous les bons avis du co-recteur Paulmann et du régistrateur Heerbrand ne servirent de rien, et Véronique aux yeux bleus, elle-même, ne put le retirer d'une sorte de stupeur rêveuse dans laquelle il était plongé. On lui crut alors en effet le cerveau malade, et l'on cherchait un moyen de le distraire, quand le régistrateur Heerbrand pensa que rien au monde ne conviendrait mieux à son état que le travail projeté chez l'archiviste Lindhorst. Il ne s'agissait plus que de faire connaître favorablement Anselme à l'archiviste, et le régistrateur, sachant qu'on le trouvait presque tous les soirs dans un café très-connu, invita l'étudiant à prendre chaque soir une bouteille de bière et à fumer une pipe à ses frais (ceux du régistrateur) dans ce même café, jusqu'à ce qu'il eût fait, d'une ou d'autre manière, la connaissance de l'archiviste, et qu'il se fût entendu avec lui pour copier ses manuscrits ; ce que l'étudiant Anselme accepta avec reconnaissance.

« Vous mériterez la bénédiction du ciel, cher régistrateur, si vous ramenez ce jeune homme à la raison, dit le co-recteur Paulmann. — « La bénédiction du ciel ! » répéta

Véronique, levant dévotement les yeux, et songeant en son particulier combien l'étudiant Anselme était un aimable jeune homme, même sans raison !

Quand l'archiviste Lindhorst prit sa canne et son chapeau, et voulut sortir, le régistrateur Heerbrand saisit vivement Anselme par la main, et fermant le passage à l'archiviste, il parla en ces termes : « Monsieur et très-honoré archiviste privé, voici l'étudiant Anselme que je vous présente comme un calligraphe et comme un dessinateur fort habile, et qui s'offre à copier vos précieux manuscrits. » — « Voilà qui m'est extrêmement agréable, » reprit l'archiviste Lindhorst ; puis il jeta sur sa tête son chapeau à trois cornes qui lui donnait un air singulièrement martial, et poussant de côté le régistrateur Heerbrand et l'étudiant Anselme, il descendit rapidement et à grand bruit les escaliers, laissant ses deux interlocuteurs regarder tout ébahis la porte, qui tremblait encore sur ses gonds, tant il l'avait fermée violemment. « Voilà, certainement, un vieillard bien singulier, » dit le régistrateur Heerbrand. — « Un vieillard bien singulier, » bégaya après lui l'étudiant Anselme. Le sang se glaçait dans ses veines, et il

restait immobile comme une statue de marbre ; mais tous les convives éclatèrent de rire. « L'archiviste, dirent-ils, était encore une fois, ce soir, dans son humeur fantasque ; mais elle ne dure jamais plus d'un jour, demain il n'en sera plus question ; quand la bourrasque est passée, il reste assis dans un coin durant des heures entières, sans dire un mot, et il suit des yeux les nuages de fumée qu'il chasse de sa pipe, ou lit la gazette ; quant à sa brusquerie, il ne faut point du tout s'en formaliser. » — « Cela est vrai, » pensa l'étudiant Anselme ; « qui voudrait s'en formaliser ? monsieur l'archiviste n'a-t-il pas dit qu'il était extrêmement flatté que je voulusse copier ses manuscrits ? — Et pourquoi aussi le régistrateur Heerbrand lui a-t-il fermé le passage au moment où il voulait sortir ? — Non, non, c'est, au fond, un homme fort aimable que monsieur l'archiviste Lindhorst, et prodigieusement libéral. — Seulement, a-t-il quelques façons de parler un peu étranges.... Mais quel mal cela peut-il me faire ? — Demain, midi sonnant, je serai chez lui, dussent mille fruitières bronzées me disputer le passage. »

FIN DE LA TROISIÈME VEILLÉE.

QUATRIÈME VEILLÉE.

Mélancolie de l'étudiant Anselme. — Le miroir d'émeraude. — Comment l'archiviste Lindhorst s'envola sous la forme d'un vautour, et comment l'étudiant Anselme ne rencontra personne.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de te demander ici, lecteur bénévole, si tu n'as pas eu dans ta vie des heures, voire même des jours, voire même des semaines entières pendant lesquelles tous tes faits et gestes, sans exception, n'éveillaient en toi qu'un malaise pénible, et pendant lesquelles encore, tout ce qui te paraissait naguère le plus digne d'occuper ton attention, ne te semblait plus maintenant que mesquin et méprisable? Tu ne savais alors toi-même que faire, ni de quel côté te tourner; un sentiment vague, obscur, d'un désir qui devait être accompli en temps et lieu, remplissait ton ame; désir bien au-dessus de

toutes les jouissances de la terre, et que l'esprit, semblable à un enfant timide et élevé dans la crainte, n'osait exprimer; et poursuivi en tous lieux par ce je ne sais quoi, comme par un songe aux figures diaphanes et vaporeuses qui se fondent devant un regard attentif, tu ne trouvais plus de sympathie pour tout ce qui t'environnait. L'œil morne, tu passais dans la vie comme une ombre ou comme un amant désespéré; et tout le mouvement, toute l'agitation de la foule, n'éveillaient en toi ni douleur ni plaisir, comme si tu n'appartenais plus à ce monde. Si jamais, lecteur bénévole, cette humeur fut la tienne, tu comprendras par ta propre expérience l'état dans lequel se trouvait l'étudiant Anselme.

En général, je voudrais, lecteur bienveillant, avoir déjà réussi à te mettre bien fidèlement devant les yeux cet étudiant Anselme; car, dans les nuits que je passe à transcrire pour toi sa très-surprenante histoire, il me reste à te raconter tant de choses étranges, qui, semblables à une vision merveilleuse, font pâlir la vie toute mesquine du commun des hommes, que j'ai bien peur que tu ne croies pas du tout à l'étudiant Anselme ni à l'archiviste Lindhorst, et que tu n'ailles même

jusqu'à concevoir des doutes injustes sur l'existence du co-recteur Paulmann et du régistrateur Heerbrand, sans considérer que ces deux honorables personnages, au moins, demeurent encore à Dresde. Tente une épreuve, lecteur bénévole, dans ce royaume mystérieux où règnent les fées, royaume plein de merveilles, où des mains puissantes vous plongent tour à tour dans une mer de voluptés ou d'horreurs, où la déesse sérieuse abandonne quelquefois son voile au zéphyr, et nous laisse penser que nous avons entrevu ses traits..... Mais un sourire brille mainte fois sous le regard sérieux, et c'est là le lutin fantasque dont les allures bizarres nous troublent et nous donnent le vertige, quand il joue avec nous comme une mère avec son enfant chéri. Eh bien! dans ce royaume que l'esprit nous ouvre si souvent, en songe du moins, essaie, lecteur bienveillant, de retrouver des figures connues, telles qu'elles passent près de toi, comme on dit, dans la vie de tous les jours; tu croiras alors que ce royaume merveilleux est bien plus près de toi que tu ne le pensais d'abord, et c'est là ce que je m'efforce de t'indiquer, dans l'histoire très-surprenante de l'étudiant Anselme.

Ainsi, comme il a été dit, l'étudiant An-

selme, à dater du soir qu'il avait vu l'archiviste Lindhorst, tomba dans une sorte d'effervescence rêveuse qui le rendait insensible au contact du monde extérieur; il sentait s'agiter au dedans de lui un je ne sais quoi qui lui causait cette volupté douloureuse qui est le désir même, le désir avec toutes ses merveilles et ses espérances d'une vie meilleure.

Ce qu'il préférait maintenant était d'errer seul à travers les bois et les prairies, et comme détaché de tout ce qui l'enchaînait à son existence besoigneuse; de pouvoir se retrouver et se reconnaître lui-même à la vue des images variées qui se dessinaient dans son ame. Ainsi advint-il qu'un jour, revenant d'une promenade lointaine, il passa près de ce même sureau sous lequel, fasciné par un sortilège, il avait vu tant de choses extraordinaires. Il se sentit singulièrement attiré par ce lit de gazon qui était devenu pour lui comme une autre patrie; mais à peine s'y fut-il assis, que toutes ces images qu'il avait autrefois contemplées dans une extase céleste, et qu'un pouvoir ennemi avait chassées de son ame, se représentèrent à lui sous les plus vives couleurs, et comme s'il les voyait une seconde fois. Il

fut même plus persuadé que jamais, que ces beaux yeux bleus ne pouvaient appartenir qu'au petit serpent vert-doré qui s'agitait dans les branches de l'arbre, et que chaque mouvement de son corps délié faisait vibrer ces sons cristallins qui avaient porté dans tous ses sens le trouble et le bonheur.

De même que le jour de l'Ascension, il embrassa le sureau et s'écria dans les branches et dans les feuilles : — Hélas ! une seule fois encore, élance-toi, balance-toi, enlace-toi autour des rameaux, aimable petit serpent vert-doré, que je puisse te contempler à mon aise ! Une seule fois encore, laisse tomber sur moi un regard de tes yeux si tendres ! Je t'aime, hélas ! et il me faudra mourir de ma douleur, si tu ne reviens plus ! » Ce fut en vain, tout resta muet et silencieux, et, comme la première fois, le feuillage du sureau fit seul entendre un léger frémissement. Mais l'étudiant Anselme crut avoir deviné maintenant la cause de cette agitation intérieure qui le tourmentait, et même ce désir douloureux qui déchirait son ame. « Est-ce donc autre chose, dit-il, sinon que je t'aime jusqu'à en mourir, charmante petite couleuvre dorée ; que je ne puis pas vivre sans toi, et qu'il me faudra me

consumer misérablement, si je ne te revois, si je ne te possède, toi, la bien-aimée de mon cœur! Mais, je le sais, tu seras à moi, et mes rêves, qui ne cessent de m'entretenir d'un monde plus heureux, plus élevé, seront alors accomplis. »

Dès-lors, chaque soir, quand le soleil ne touchait plus de ses rayons dorés que la cime des arbres, l'étudiant Anselme se rendait sous le sureau, et là, chassait de sa poitrine des soupirs lamentables vers les branches et les feuilles de l'arbre, leur redemandant sa bien-aimée, la petite couleuvre.

Un jour qu'à son ordinaire il jouait cette comédie, tout à coup se trouva devant lui un homme grand et sec, vêtu d'une ample redingote d'un gris clair, et qui le perçait de regards étincelans : « Hé! hé! — Qu'est-ce donc que ces soupirs et ces plaintes? — Hé! hé! c'est monsieur Anselme, qui veut copier mes manuscrits. » L'étudiant Anselme ne fut pas médiocrement effrayé, quand il ouït cette voix puissante; car c'était bien la même voix qui avait crié, le jour de l'Ascension. « Hé! hé! Qu'est-ce que ce murmure et ce chuchotement, etc. » Il ne put, dans son étonnement et dans sa frayeur, prononcer une

seule parole. — « Eh bien ! qu'avez-vous donc, monsieur Anselme ? » continua l'archiviste Lindhorst (car l'homme à la redingote grise n'était autre que lui), « que voulez-vous de ce sureau, et pourquoi n'êtes-vous pas venu chez moi commencer votre travail? »

En effet, l'étudiant Anselme n'avait pu prendre encore sur lui de retourner dans la maison de l'archiviste Lindhorst, bien qu'il s'y enhardît chaque soir ; mais en ce moment, qu'il vit tous ses beaux rêves dissipés, et cela encore par cette voix ennemie qui, une fois déjà, lui avait ravi sa bien-aimée, il fut pris d'une sorte de désespoir, et il éclata violemment : « Que vous me preniez pour fou maintenant, ou non, monsieur l'archiviste, cela m'est, voyez-vous, tout-à-fait égal; mais c'est ici, sur cet arbre, que j'ai aperçu, le jour de l'Ascension, la couleuvre vert-doré. — Hélas ! à jamais la bien-aimée de mon cœur ; et elle me parlait merveilleusement en sons de cristal ; mais vous, vous, monsieur l'archiviste, avez appelé et crié par-dessus le fleuve, d'une voix si terrible.... » — « Comment cela, mon protecteur ? » dit l'archiviste, prenant du tabac avec un sourire singulier.

L'étudiant Anselme se sentit tout léger d'a-

voir osé entamer le récit de cette aventure surprenante, et il crut avoir fait un coup de maître, en accusant tout d'abord l'archiviste, « d'avoir tonné de la sorte, ce jour-là. »

Il rassembla toutes ses forces, et dit : « Eh bien ! je vais vous raconter tout ce qui m'est arrivé de fatal, le soir de l'Ascension ; ensuite vous direz et vous penserez de moi tout ce qu'il vous plaira. » — Il raconta en effet toute son aventure, depuis sa chute malencontreuse dans le panier aux pommes, jusqu'au moment où les trois petites couleuvres s'enfuirent à travers la fleuve ; et il n'oublia pas d'ajouter que les gens l'avaient cru ivre et fou. « Tout ceci, » dit Anselme en achevant, « je l'ai vu de mes yeux, et les douces voix qui m'ont parlé retentissent encore au fond de mon ame ; et mon seul moyen de ne pas mourir d'amour et de tristesse est de croire aux petits serpens vert-doré, bien que je m'aperçoive à votre sourire, monsieur et très-honoré archiviste, que vous prenez ces petits serpens pour un jeu de mon imagination exaltée. » — « En aucune manière ! » reprit l'archiviste avec le plus grand sang-froid : « Les serpens vert-doré que vous avez vus dans le sureau, monsieur Anselme, étaient mes trois

filles, et vous vous êtes amouraché des yeux bleus de la plus jeune, nommée Serpentine; rien n'est plus clair. Au reste, je le savais déjà, le jour de l'Ascension; j'étais assis chez moi, travaillant à mon bureau, et ennuyé de ce bruissement et de ce tintement, je criai à ces bavardes qu'il était temps de rentrer à la maison, car le soleil se couchait, et elles avaient assez chanté, assez bu de lumière. »

Il sembla maintenant à l'étudiant Anselme qu'on ne faisait que lui dire, d'une façon claire et distincte, à l'aide de la parole, ce qu'il soupçonnait depuis long-temps; et quoiqu'il crût remarquer que le sureau, la muraille, le gazon et tout le paysage, commençaient à tourner lentement autour de lui, il fit un effort et voulut parler, mais l'archiviste ne lui en donna pas le temps; il arracha le gant de sa main gauche, et tandis qu'il présentait aux yeux de l'étudiant un anneau dont la pierre jetait mille feux, il lui dit: « Regardez ici, cher monsieur Anselme, vous y verrez des choses qui vous feront plaisir. » L'étudiant Anselme regarda, et, ô prodige! le diamant lançait, comme du sein d'un foyer ardent, des rayons qui divergeaient et s'étendaient, et qui devinrent enfin un miroir de cristal

poli. Dans ce miroir, dansaient et sautillaient les trois petites couleuvres vert-doré, tantôt se fuyant, tantôt s'enlaçant l'une autour de l'autre, et quand leurs corps souples et déliés, dont jaillissaient mille étincelles, venaient à se toucher, on entendait des accords merveilleux, pareils aux sons de plusieurs cloches de cristal, et l'un des petits serpens avançait sa tête hors du miroir, et ses yeux bleus disaient : « Me connais-tu donc, — crois-tu donc en moi, Anselme? L'amour n'est que dans la foi, — sais-tu donc aimer? » — « O Serpentine! Serpentine! » s'écria l'étudiant Anselme, dans une extase qui tenait de la folie. Mais l'archiviste Lindhorst souffla promptement sur le miroir, et le ternit; les rayons rentrèrent dans le foyer avec un pétillement électrique, et l'on ne voyait plus à la main de l'archiviste qu'une petite émeraude, par-dessus laquelle il tira son gant.

« Avez-vous vu les petits serpens dorés, monsieur Anselme? » demanda l'archiviste Lindhorst. « Sans doute! sans doute! » répondit l'étudiant, « et bien plus, j'ai vu la charmante Serpentine! » — « Silence! reprit l'archiviste, « assez pour aujourd'hui! Au

5.

reste, vous pourrez voir souvent mes filles; ou, pour mieux dire, je vous procurerai ce bonheur, si vous vous appliquez bien à votre travail; j'entends par là, si vous copiez fidèlement et avec exactitude jusqu'au moindre signe de mes manuscrits. Mais vous ne venez pas du tout chez moi, et cependant le régistrateur Heerbrand m'avait assuré que vous vous présenteriez incessamment, et voilà plusieurs jours que je vous ai en vain attendu.»

A ce nom de Heerbrand, l'étudiant sentit de nouveau qu'il touchait la terre de ses deux pieds, qu'il était vraiment l'étudiant Anselme, et que devant lui se tenait l'archiviste Lindhorst. Le ton d'indifférence dont il avait prononcé ces dernières paroles offrait un contraste désagréable avec les apparitions qu'il venait d'évoquer, ainsi qu'un puissant enchanteur; et le regard de ses yeux cachés dans les orbites osseuses de sa face maigre et ridée, et qui semblaient lancer des éclairs du fond de deux sombres cavernes, donnait à sa physionomie un caractère effrayant, qui fit revivre dans l'ame d'Anselme ce sentiment d'anxiété qui s'était emparé de lui au café, quand l'archiviste raconta tant de choses étranges. Il ne se rassura qu'à grand'peine, et lorsque l'archi-

viste lui demanda pour la seconde fois : « Eh bien ! pourquoi donc ne m'êtes-vous pas venu voir? » il put prendre enfin sur lui de lui raconter tout ce qui lui était arrivé devant la porte de la maison. « Cher monsieur Anselme, dit l'archiviste, quand l'étudiant eut achevé son récit, — cher monsieur Anselme, je connais bien la marchande de pommes dont il vous plaît de parler; c'est une infâme créature, et elle m'a joué déjà plus d'un mauvais tour, mais qu'elle se soit fait bronzer, et mettre à la place de mon heurtoir, afin de me priver des visites qui me sont les plus chères, cela est vraiment trop fort, et tout-à-fait insupportable. Demain, à midi, quand vous viendrez chez moi, si vous remarquez qu'elle se permette le moins du monde de ricaner ou de croasser, ayez la complaisance, cher monsieur Anselme, de lui jeter sur le nez quelques gouttes de cette liqueur : aussitôt tout rentrera dans l'ordre. Et maintenant, adieu, cher monsieur Anselme; je marche un peu vite, et, pour cette raison, je ne vous engage pas à reprendre avec moi le chemin de la ville. Adieu ! jusqu'au revoir, demain à midi. »

L'archiviste avait donné à Anselme une petite fiole remplie d'une eau jaune-doré; puis

il partit à pas précipités. La nuit tombait, et dans l'ombre du crépuscule il semblait moins marcher que planer sur la vallée. Il était déjà près du jardin de Kosel, quand le vent s'engouffra dans son ample redingote, en déploya les basques, et les fit flotter comme une paire de grandes ailes. L'étudiant Anselme, qui, plein d'étonnement, suivait des yeux l'archiviste, crut voir un énorme oiseau qui prenait son vol. Il regardait encore dans l'obscurité, quand un vautour gris-blanc s'éleva dans les airs en poussant un cri aigu; et il s'aperçut bien alors que cet objet blanc qui flottait dans le vague lointain, et qu'il avait pris pour le sieur Lindhorst, avait dû être déjà le vautour; toutefois il ne concevait pas ce qu'était devenu tout d'un coup l'archiviste. « Mais il peut bien aussi s'être envolé en personne, monsieur l'archiviste Lindhorst! » se dit l'étudiant Anselme; « car, je le vois et je le sens, toutes ces images étrangères, apparitions d'un monde lointain et merveilleux, qui m'arrivaient autrefois dans des songes plus merveilleux encore, sont entrées maintenant dans la partie la plus positive de ma vie, et se font un jeu de me tourmenter. — Mais, qu'il en arrive ce qu'il voudra! tu existes, tu remplis mon ame d'un

feu dévorant, charmante Serpentine! et toi seule, tu peux calmer le désir qui me consume. — Hélas! quand pourrai-je contempler encore tes beaux yeux, chère, chère Serpentine! » — L'étudiant Anselme criait ces mots de toute sa force. — « Voilà un misérable nom païen, » murmura une voix de basse-taille, appartenant à un promeneur qui s'en retournait chez lui. L'étudiant Anselme, averti fort à propos du lieu où il se trouvait, s'éloigna d'un pas rapide, en se disant tout bas: « Ne serait-ce pas un vrai malheur pour moi de rencontrer maintenant le co-recteur Paulmann ou le régistrateur Heerbrand! » — Mais il ne rencontra ni l'un ni l'autre.

FIN DE LA QUATRIÈME VEILLÉE.

CINQUIÈME VEILLÉE.

Madame la conseillère Anselme. — Cicéron *de officiis*. — Marmots * et autre racaille. — La vieille Lise. — L'équipage.

« Une fois pour toutes, on ne fera jamais rien de cet Anselme, » dit le recteur Paulmann; tous mes bons avis, tous mes avertissemens sont superflus; il ne veut s'appliquer à rien du tout, quoiqu'il ait fait d'excellentes études scolastiques, qui sont, au bout du compte, la base de toutes choses. » Mais le régistrateur Heerbrand répondit avec finesse, et souriant d'un air mystérieux : « Laissez à Anselme du temps et de l'espace, très-honoré co-recteur; c'est un sujet fort curieux, et il y a en lui de l'étoffe à faire grand'chose; et quand je dis grand'chose, cela signifie un

* Marmots ou cercopithèques, singes à longue queue.

secrétaire intime, ou peut-être même un conseiller aulique. — Un conseil..... balbutia le co-recteur, au comble de la surprise; il ne put achever le mot. — Silence! silence! poursuivit le régistrateur Heerbrand, je sais ce que je sais! il est assis depuis deux jours chez l'archiviste Lindhorst, à lui copier des manuscrits, et l'archiviste me dit hier soir au café: « Vous m'avez envoyé un brave jeune homme, monsieur, on en fera quelque chose! » — Et maintenant, songez aux connexions de l'archiviste! —Silence! silence! vous dis-je.—Dans un an, vous m'en direz des nouvelles! A ces mots, le régistrateur sortit, conservant toujours sur sa bouche un sourire mystérieux, et laissa le co-recteur muet d'étonnement et de curiosité, assis et comme cloué sur son fauteuil par quelque puissance magique.

Mais cet entretien avait produit un tout autre effet sur Véronique. « Ne savais-je pas depuis long-temps, pensa-t-elle, que M. Anselme était un jeune homme fort spirituel et fort aimable, destiné à devenir un jour quelque chose d'important! que je serais curieuse de savoir s'il me veut réellement du bien! — Mais ne m'a-t-il pas, certain soir que nous traversâmes l'Elbe, deux fois serré la main?

et, en chantant avec moi le duo, ne me lançait-il pas de ces regards singuliers qui pénètrent jusqu'au fond du cœur? Oui, oui, j'en suis sûre, il m'aime.—Et moi...»—Véronique s'abandonna entièrement, selon la coutume des jeunes filles, aux doux rêves d'un heureux avenir. Elle était madame la conseillère, et habitait une maison charmante dans la rue Maurice, ou dans celle du Château, ou sur le Marché neuf; — le chapeau à la dernière mode, le véritable cachemire, lui allaient à merveille. — Elle déjeunait en déshabillé élégant, dans sa tourelle, et donnait à la cuisinière les ordres nécessaires pour la journée.— Mais surtout prenez bien garde de me gâter ce plat, c'est le mets favori de M. le conseiller! » — Des fashionables passent dans la rue, ils braquent leurs lorgnettes sur la fenêtre; elle entend distinctement ces mots: « C'est une charmante femme que la conseillère; voyez comme ce petit bonnet de dentelles lui sied à ravir! » — La conseillère privée Y envoie son domestique pour s'informer s'il plairait à madame la conseillère aulique de faire, vers le soir, une promenade au bain de Link? — « Vous ferez mes complimens à madame la conseillère privée, et vous lui direz que j'é-

prouve le plus grand regret de ne pouvoir accepter son invitation, étant déjà priée de prendre le thé chez la présidente X. » Le conseiller Anselme, qui était sorti de grand matin, rentre en ce moment; il est habillé à la dernière mode: « Vraiment, déjà dix heures! » s'écriet-il en faisant sonner sa montre d'or. Il donne un baiser à sa jeune épouse: « Comment te va, chère petite femme? Sais-tu bien ce que je t'apporte? » Il dit ces mots d'un air badin, et tire de la poche de son gilet une paire de pendans d'oreilles, montés dans le dernier goût, et les met lui-même aussitôt à la place des anciens. Ah! les charmantes boucles d'oreilles! s'écria tout haut Véronique, et elle court, jetant son ouvrage, se mettre devant la glace pour admirer, en effet, ses nouveaux bijoux. « Eh bien! que signifie cela? » dit le co-recteur Paulmann, profondément occupé à lire Cicéron *de Officiis*, et à qui cette exclamation faillit faire tomber le livre des mains. « A-t-on des accès comme Anselme? » Mais voilà que l'étudiant Anselme, qui, contre son habitude, ne s'était pas fait voir depuis plusieurs jours, entra dans l'appartement, au grand étonnement et à l'effroi de Véronique, car il s'était opéré en lui un changement complet. Il parla avec

un aplomb qui ne lui était pas ordinaire, d'un but tout nouveau de sa vie qui venait de lui être révélé, et de la brillante carrière qui s'ouvrait devant lui, dont bien des gens ne se doutaient pas encore. Le co-recteur Paulmann, songeant aux propos mystérieux du régistrateur Heerbrand, ne revenait pas de son étonnement. Il n'avait pas encore proféré une syllabe, que l'étudiant Anselme, après avoir touché quelques mots d'un travail pressant chez l'archiviste Lindhorst, et baisé la main de Véronique avec beaucoup de grâce et d'aisance, avait disparu depuis long-temps. « C'était bien déjà monsieur le conseiller, » murmura tout bas Véronique, « et il m'a baisé la main, sans trébucher, sans me marcher sur le pied comme à l'ordinaire! Il m'a lancé un regard fort tendre. Oh! certainement, il me veut du bien! » — Véronique se laissait aller derechef à sa rêverie; mais il lui semblait toujours qu'un fantôme ennemi venait se placer au devant des apparitions gracieuses qui surgissaient dans son futur ménage de conseillère; et ce fantôme riait d'un air bien moqueur, et disait: « Ce ne sont là que de sottes et ridicules chimères, et par-dessus tout des mensonges; car Anselme ne sera jamais conseiller, jamais

ton mari ; il ne t'aime pas quoique tu aies les yeux bleus, la taille bien prise et la main blanche et potelée. »

Un frisson parcourut tout le corps de Véronique, et une horreur profonde succéda aux regards complaisans qu'elle s'adressait devant le miroir, avec son bonnet de dentelles et ses boucles d'oreilles élégantes. Des larmes faillirent couler de ses yeux, et elle dit tout haut : « Hélas ! il est donc vrai qu'il ne m'aime pas, et que je ne serai jamais madame la conseillère ! » — « Sottises de romans ! sottises de romans ! » s'écria le co-recteur Paulmann, et prenant sa canne et son chapeau, il sortit furieux. — « Il ne manquait plus que cela, » soupira Véronique, et elle se mit fort en colère contre sa sœur, petite fille de douze ans, qui, fort indifférente sur tout ce qui se passait, n'avait point quitté son métier à broder.

Cependant il était près de trois heures, et il était temps de disposer la chambre et de préparer le guéridon au café ; car mesdemoiselles Oster s'étaient fait annoncer chez leur amie. Mais Véronique avait beau reculer une table, ôter un cahier de dessus son piano ; sortir du buffet les tasses et la cafetière ; derrière la table, sur le piano, dans le buffet,

dans les tasses, au fond de la cafetière, partout elle ne voyait que cette figure hideuse, qui riait d'un rire bien sardonique et disait, en tirant des étincelles de ses doigts d'araignée : « Tu as beau faire ! il ne sera jamais ton mari ! jamais ton mari ! » Et quand la pauvre fille, quittant son ouvrage, fuyait épouvantée au milieu de la chambre, la même figure, blottie derrière le fourneau, grandissait à vue d'œil, et présentant un vilain nez long comme un bras, rugissait et mugissait : « Jamais ton mari ! » — « Ne vois-tu donc rien, n'entends-tu rien, ma sœur? » s'écria Véronique tremblante, et n'osant plus toucher un seul objet. Fanny quitta son métier d'un air sérieux et très-calme, et dit : « Qu'as-tu donc aujourd'hui, ma sœur? tu jettes de côté et d'autre tout ce que tu touches, et tu fais sonner la vaisselle avec un bruit prodigieux. Attends, je vais t'aider. » Mais déjà leurs folâtres amies entraient en riant, et Véronique s'aperçut alors aussi qu'elle avait pris le tuyau du poêle pour un fantôme, et le cri aigu de la portière mal fermée pour des paroles menaçantes. Mais, saisie d'une terreur profonde, elle ne put se remettre assez tôt pour que son indisposition, que trahissaient

d'ailleurs la pâleur et le trouble de son visage, échappât à ses amies. Quand, interrompant tout à coup les contes plaisans qu'elles avaient commencés, elles pressèrent Véronique de leur dire ce qui la tourmentait, elle leur avoua qu'elle s'était livrée à des pensées fort étranges, et que subitement, et en plein jour, elle avait eu une peur affreuse des esprits. Alors elle leur dépeignit si vivement le petit homme gris qu'elle avait vu dans tous les coins de la chambre, toujours riant et ricanant, que mesdemoiselles Oster regardèrent timidement autour d'elles, et que bientôt elles sentirent une inquiétude et une frayeur peu communes. En ce moment Fanny apportait la cafetière fumante, et toutes trois rappelant leurs esprits, ne purent s'empêcher de rire de leur niaiserie. Angélique (c'est ainsi que se nommait l'aînée des demoiselles Oster) était fiancée à un officier, alors sous les drapeaux, et dont, depuis si long-temps, on n'avait point reçu de nouvelles, que l'on ne pouvait douter qu'il ne fût mort, ou tout au moins dangereusement blessé.

Cette pensée avait plongé Angélique dans la plus profonde tristesse; mais aujourd'hui, elle était d'une gaîté folle, et Véronique ne

put s'empêcher d'en témoigner son étonnement. « Chère amie, » répondit Angélique, « ne crois pas que j'aie cessé d'aimer mon Victor, et de penser à lui tout le jour! mais voilà précisément le sujet de ma gaîté. — Ah! Dieu! — Je suis bien heureuse! car mon Victor se porte bien, et dans peu je le reverrai capitaine et décoré du signe d'honneur qu'il a mérité par sa bravoure sans bornes. Une blessure profonde, mais peu dangereuse, que lui fit au bras droit le sabre d'un hussard ennemi, l'avait empêché d'écrire, et le déplacement continuel de son régiment, qu'il ne veut point quitter, le met encore dans l'impossibilité de me donner de ses nouvelles; mais ce soir il recevra l'ordre exprès de se faire bien guérir avant de reprendre son service. Il partira demain pour venir ici; et, au moment de monter en voiture, il recevra son brevet de capitaine. » — « Mais, ma chère amie, » dit Véronique, « comment sais-tu déjà?... » — « Ne te moque pas de moi, ma chère: » reprit Angélique, « mais tu n'en feras rien; car, pour te punir, le petit bonhomme gris sortirait à l'instant de derrière le miroir, et viendrait te montrer sa vilaine figure! — Enfin, je ne puis pas laisser de

croire à de certaines choses mystérieuses, parce que maintes fois elles se sont offertes à moi d'une manière visible, je dirais presque palpable. Surtout, je ne regarde pas comme trop étrange ni comme incroyable, qu'il y ait des gens doués d'une vue particulière, et qu'ils puissent mettre en jeu cette faculté par des moyens infaillibles, à eux connus. Il y a dans notre ville une vieille femme qui possède ce don à un haut degré. Elle ne prédit point, comme d'autres devineresses, à l'aide des cartes, du plomb fondu ou du marc de café; mais, après de certaines opérations, auxquelles assiste la personne qui consulte, on voit paraître dans un miroir de métal poli un mélange confus de figures et de formes singulières, que la vieille vous explique, et d'où elle tire réponse à vos questions. Je suis allée la trouver hier au soir, et c'est d'elle que je tiens sur mon Victor tous ces renseignemens, dont la vérité ne m'est pas suspecte le moins du monde. » — Ce récit fit naître promptement dans l'ame de Véronique l'idée d'aller consulter la vieille sur Anselme, et sur ses espérances. Elle apprit que cette femme se nommait Rauer, qu'elle demeurait dans une rue écar-

tée hors la porte de l'Elbe, qu'on ne la rencontrait que les mardi, mercredi et vendredi, mais ces jours-là, depuis sept heures du soir jusqu'au lever du soleil, et qu'elle aimait que l'on vînt seul.

C'était précisément un mercredi, et Véronique résolut, sous le prétexte de reconduire mesdemoiselles Oster, d'aller trouver la vieille; ce qu'elle exécuta en effet. A peine eut-elle pris congé, près du pont de l'Elbe, de ses amies qui demeuraient dans la ville neuve, qu'elle franchit d'un pas rapide la porte de l'Elbe et se trouva bientôt dans une rue étroite et écartée, au bout de laquelle elle aperçut la petite maison rouge qu'habitait la femme Rauer. Elle ne put se défendre d'un sentiment d'anxiété, voire même de terreur secrète, quand elle fut devant la porte. Enfin, surmontant sa répugnance, elle tira la sonnette, la porte s'ouvrit, et elle chercha, en tâtonnant à travers le corridor obscur, l'escalier qui conduisait au haut de la maison, se guidant, aussi bien que sa mémoire le lui permettait, d'après les instructions d'Angélique. « N'est-ce pas ici que demeure la femme Rauer ? » cria-t-elle dans l'allée déserte, quand elle vit que personne ne se présentait.

Mais, pour toute réponse, elle entendit un long et clair miaulement, et un grand matou noir, le dos arrondi et la queue ondoyante, marcha gravement devant elle jusqu'à la porte de la chambre, qui fut ouverte à un second miaulement. « Ah ! ma fille, te voilà déjà ? viens, viens ! — entre donc ! » Ainsi parlait une figure qui s'avançait vers la porte; à cette vue, la pauvre Véronique resta comme pétrifiée : c'était une longue et maigre femme, enveloppée de haillons noirs ! — Tandis qu'elle parlait, vous eussiez vu branler son menton crochu, se tordre sa bouche sans dents, ombragée par un nez de perroquet, son sourire se changer en une laide grimace, et ses yeux de chat flamboyer et jeter des étincelles à travers ses énormes lunettes. De dessous le chiffon bigarré qui enveloppait sa tête s'échappaient des cheveux noirs, raides comme le crin d'une cavale sauvage; mais ce qui relevait cette figure, et lui donnait un caractère horrible, de dégoûtante seulement qu'elle était d'abord, c'étaient deux larges brûlures qui s'étendaient depuis la joue gauche jusque par-dessus le nez. L'haleine manqua à Véronique, et le cri qu'elle voulut pousser pour soulager sa

poitrine oppressée avorta en un profond soupir, quand la sorcière la saisit de sa main osseuse et l'entraîna dans sa chambre. Dans l'intérieur de cette chambre, tout s'agitait, tout se mouvait; ce n'étaient que miaulemens, piaulemens, piaillemens et croassemens à donner le vertige. La vieille frappa du poing sur la table et s'écria : « Silence, racaille maudite! » et aussitôt, les marmots grimpèrent en gémissant sur le ciel du lit, les cochons-d'Inde coururent sous le fourneau, et le corbeau se percha sur le miroir; le matou seul, comme si les injures de la vieille ne le regardaient point, resta tranquillement couché sur la haute chaise rembourrée dont il s'était emparé dès en entrant.

Quand le silence se rétablit, Véronique reprit courage; elle avait moins peur ici que dans le sombre corridor, et la sorcière elle-même ne lui semblait plus aussi hideuse. Alors seulement elle promena ses regards dans la chambre,

Du plafond pendaient toutes sortes de vilains animaux empaillés, des hardes et des ustensiles étranges gisaient pêle-mêle sur le plancher, et dans la cheminée brûlait un petit feu bleuâtre qui ne jetait que rarement

quelques étincelles jaunes ; mais alors on entendait un sourd murmure qui venait d'en haut, et de hideuses chauves-souris, à faces humaines riantes et grimaçantes, voltigeaient lourdement de côté et d'autre, et parfois les langues de la flamme s'élevaient le long de la muraille encroûtée de suie, et l'on entendait des cris perçans et lamentables : Véronique restait muette d'horreur. « Avec votre permission, ma petite demoiselle ! » dit la vieille en souriant ; elle prit un gros balai, le trempa dans une marmite de cuivre, et aspergea l'intérieur de la cheminée.

Le feu s'éteint, la chambre se remplit de fumée, et une épaisse obscurité couvre tous les objets : la vieille était entrée dans une pièce voisine, elle en revint avec une chandelle allumée, et Véronique ne vit plus ni les animaux, ni les hardes ; ce n'était plus qu'un grenier tout ordinaire, pauvrement meublé. La vieille s'approcha et dit en roucoulant : « Je sais bien ce que tu me veux, ma fille : gageons que tu voudrais apprendre si Anselme t'épousera quand il sera devenu conseiller ! » — Véronique tremblait de surprise, mais la vieille continua : « Tu m'as déjà tout dit dans la maison de ton papa,

quand la cafetière était devant toi sur la table; car cette cafetière, c'était moi; ne m'as-tu donc pas reconnue? Écoute-moi, ma fille, écoute! Laisse, laisse courir cet Anselme, c'est une vilaine créature: il a marché sur le visage de mes enfans, de mes chers enfans, les petites pommes aux joues rouges, qui s'échappent de la poche des acheteurs et reviennent rouler jusque dans mon panier. Il est de moitié avec le vieux *; avant-hier il m'a jeté au visage de son infernal orpiment, et m'a presque rendue aveugle; on en voit encore les brûlures! laisse-le courir, ma fille! laisse-le courir! — Il ne t'aime pas: car il est coiffé de sa couleuvre dorée; il ne sera jamais conseiller, car il s'est laissé débaucher par les salamandres, et il veut épouser sa couleuvre; laisse-le courir, laisse-le courir!»

Véronique, qui ne manquait pas d'une certaine fermeté de caractère, et qui savait maîtriser à propos ses terreurs féminines, recula d'un pas, et d'un ton sérieux, d'une voix assurée, elle dit: « Vieille! on m'a parlé du don que vous possédez de lire dans l'avenir; trop de curiosité, peut-être, et trop

* L'archiviste Lindhorst.

d'empressement m'ont amenée ici pour savoir de vous si Anselme, que j'aime et que j'estime, sera jamais à moi. Connaissant, à ce qu'il semble, mes plus secrètes pensées, il vous eût été facile sans doute, de me faire bien des révélations qui m'eussent tirée de peine; mais après vos ridicules calomnies sur le bon Anselme, je ne veux plus rien apprendre de vous. Bonne nuit! »

Véronique allait sortir; mais la vieille se jeta à genoux, pleura, gémit, et, retenant la jeune fille par le bas de la robe, s'écria: « Véronique, ne connais-tu donc plus la vieille Lise qui t'a si souvent portée sur ses bras, qui te caressait, et qui t'aimait si tendrement? » Véronique en croyait à peine ses yeux; car, malgré son grand âge et les deux brûlures qui la défiguraient, elle reconnut son ancienne bonne, qui avait, quelques années auparavant, disparu tout à coup de la maison du co-recteur Paulmann. La vieille avait maintenant une tout autre mine. Au lieu du chiffon dégoûtant qui couvrait tout-à-l'heure sa tête, elle portait une coiffe assez présentable, et une jupe à grandes fleurs avait remplacé les haillons noirs; enfin, elle reparut telle qu'elle avait été jadis au service du

co-recteur. Elle se releva, et pressant Véronique dans ses bras : « Tout ce que je t'ai dit, continua-t-elle, peut te paraître bien ridicule et bien fou, mais, hélas ! c'est la vérité. Ton Anselme m'a fait beaucoup de mal, quoique involontairement : il est tombé entre les mains de l'archiviste Lindhorst, et celui-ci veut lui faire épouser sa fille. L'archiviste est mon plus grand ennemi, et je pourrais te raconter de lui bien des choses, mais tu ne les comprendrais pas sans effroi. Il est l'homme sage, mais moi, je suis la femme sage, et c'est pour cela, peut-être, — enfin, suffit ! — Je m'aperçois bien que tu aimes Anselme, et je t'aiderai de tout mon pouvoir à l'épouser et à devenir heureuse, comme tu le souhaites. »

« Mais, au nom du ciel ! dites-moi, Lise...» — « Silence, mon enfant ! silence ! » reprit la vieille ; « je sais ce que tu veux dire : je suis devenue ce que je suis, parce qu'il le fallait, parce qu'il n'en pouvait être autrement. Revenons à notre propos. — Je connais le moyen de guérir Anselme de son fol amour pour la couleuvre verte, d'en faire le plus charmant conseiller aulique et de l'amener dans tes bras ; mais il me faut ton aide. » — « Parle donc

franchement, Lise ! je ferai tout au monde, car j'aime beaucoup Anselme ! » murmura Véronique d'une voix à peine intelligible. — « Je te connais pour une enfant courageuse, dit la vieille ; en vain, pour t'endormir quand tu étais petite, te faisais-je peur de Croque-mitaine, car, précisément alors, tu ouvrais les yeux pour le voir : tu allais sans lumière dans la chambre la plus éloignée, et souvent tu t'enveloppais dans le peignoir de ton père, pour effrayer les enfans du voisinage. Mais revenons à notre propos. — Si tu es bien fermement résolue à vaincre par mon pouvoir l'archiviste Lindhorst et la couleuvre verte, si tu es bien résolue à donner le nom d'époux au conseiller Anselme, échappe-toi, dans la prochaine nuit de l'équinoxe, à onze heures, de la maison de ton père, et viens me trouver; je te conduirai sur la croix formée par deux chemins, non loin d'ici, dans la campagne ; nous préparerons tout ce qui sera nécessaire, et si tu vois, par hasard, quelque chose de singulier, que t'importe? Maintenant, ma fille, bonne nuit : ton papa t'attend pour souper. »

Véronique partit à la hâte, bien résolue à ne pas manquer au rendez-vous de la nuit de

l'équinoxe ; car, pensait-elle, la vieille Lise a raison ; Anselme est pris à un piège fort singulier, mais je l'en tirerai. Oui, oui, je le tiens! il est à moi, et il me restera, monsieur le conseiller Anselme !

FIN DE LA CINQUIÈME VEILLÉE.

SIXIÈME VEILLÉE.

Le jardin de l'archiviste Lindhorst, et quelques oiseaux moqueurs. — Le Pot d'or. — Coulée anglaise. — Pieds de mouches. — Le roi des génies.

Il peut se faire aussi, dit l'étudiant Anselme, parlant à lui-même, que la liqueur stomachique superfine dont j'ai bu avec trop d'avidité chez M. Conradi ait produit dans ma tête toutes ces folles visions qui m'ont épouvanté à la porte de l'archiviste Lindhorst. C'est pour cette raison que je ne boirai pas une goutte aujourd'hui, et je défierai hardiment tous les obstacles qui se trouveront sur mon chemin.

De même que la première fois qu'il se préparait à visiter l'archiviste, il mit dans sa poche ses dessins à la plume, ses chefs-d'œuvre de calligraphie, ses bâtons d'encre de la Chine et ses plumes de corbeau soi-

gneusement taillées, et déjà il ouvrait la porte pour sortir, quand il aperçut le flacon d'eau jaune que lui avait donné l'archiviste Lindhorst. Toutes les aventures surprenantes qui lui étaient arrivées se représentèrent en foule à son esprit, et un sentiment indéfinissable de plaisir et de douleur déchirait son ame : « N'est-ce donc pas, hélas! pour te voir seulement, aimable Serpentine, que je vais chez l'archiviste ? » — Il lui semblait en ce moment que l'amour de Serpentine pourrait être le prix d'un travail pénible et dangereux qu'il devait entreprendre; et ce travail n'était pas une petite affaire, car il ne s'agissait de rien moins que de copier les manuscrits de l'archiviste Lindhorst.

Il ne doutait pas qu'à son entrée dans la maison, et déjà peut-être dans la rue, il ne lui arrivât mille drôleries. Il ne pensa plus à la liqueur stomachique de Conradi, et mit promptement l'eau jaune dans sa poche, afin de se conduire entièrement d'après les instructions de l'archiviste, si la marchande de pommes bronzée s'avisait de lui faire la grimace. Et en effet, ne vit-il point s'allonger ce nez crochu, et ces yeux de chat flamboyer dans le heurtoir, quand, midi son-

nant, il voulut y porter la main! — Alors, sans songer davantage, il jeta la liqueur sur cette figure de malheur, qui se dérida et s'aplatit à l'instant même, et devint un bouton de métal brillant et poli. La porte s'ouvrit, les sonnettes retentissaient dans toute la maison fort agréablement: drelin, drelin: — mon cousin Chérubin; — c'est divin, — divin: — mon cousin, — drelin, drelin. — Il gravit, tout consolé, le large et bel escalier qui se trouvait devant lui, et s'enivra du parfum étrange dont la maison était remplie. Arrivé dans le vestibule, il s'arrêta incertain: tant de portes d'un travail merveilleux s'offraient à lui, qu'il ne savait à laquelle frapper; alors parut l'archiviste Lindhorst dans une ample robe de chambre de damas, et il lui cria: « Ma foi, je suis enchanté, M. Anselme, que vous teniez enfin parole; veuillez me suivre, car il faut que je vous conduise sans retard à votre laboratoire.» — Il traversa rapidement le vestibule, et ouvrit une petite porte latérale qui conduisait dans un corridor.

Anselme, tout consolé, marchait derrière l'archiviste; ils passèrent du corridor dans une salle, ou plutôt dans une serre merveilleuse; car, des deux côtés, les murailles étaient

garnies jusqu'au plafond de plantes rares et même de grands arbres couverts de feuilles et de fleurs singulières. Un jour magique et éblouissant éclairait la serre, sans qu'on pût deviner d'où il venait; car nulle part on n'apercevait de fenêtre. En jetant les yeux à travers les plantes et les arbres touffus, l'étudiant Anselme crut voir de vastes allées qui se prolongeaient au loin. — Sur le sombre feuillage des cyprès se détachaient des bassins de marbre, surmontés de figures étranges qui lançaient des jets de cristal, et leurs ondes bruissantes retombaient dans des lis au calice d'argent; d'étranges voix murmuraient et sifflotaient dans cette forêt enchantée, et le zéphyr amenait et chassait à chaque moment des bouffées de parfums délicieux. L'archiviste avait disparu, et Anselme ne vit devant lui qu'une touffe gigantesque de lis de feu. Charmé de cette vue, et enivré des doux parfums de ce jardin des fées, l'étudiant Anselme restait immobile. Alors de tous côtés s'éleva un rire et un chuchotement moqueur, et de petites voix flûtées disaient: « Monsieur l'étudiant! d'où venez-vous donc? pourquoi vous êtes-vous fait si beau, monsieur Anselme? — Voulez-vous jaser avec nous? nous allons vous raconter com-

ment la grand'mère écrasa l'œuf avec son derrière, et comment le petit garçon en eut une tache jaune sur sa veste des dimanches. — Savez-vous déjà l'air nouveau que vous apprend le papa Staarmatz ? — Monsieur Anselme ! monsieur Anselme ! vous êtes, en vérité, fort plaisant, avec votre perruque de verre et vos bottes à retroussis en papier brouillard ! » — Ce rire, ce chuchotement arrivaient sans relâche de tous les coins, et semblaient quelquefois s'élever tout près de l'étudiant, qui s'aperçut seulement alors qu'une nuée de jolis petits oiseaux voltigeaient autour de lui et le poursuivaient de leurs agaceries moqueuses.

En ce moment, la touffe de lis rouges s'avança vers lui, et il vit que c'était l'archiviste Lindhorst, dont la robe de chambre à fleurs et à ramages rouges et jaunes l'avait d'abord ébloui. « Pardonnez-moi, dit-il, cher monsieur Anselme, de vous avoir laissé seul; mais, en passant, j'ai voulu voir mon beau *Cactus* qui doit fleurir cette nuit. Mais, comment trouvez-vous mon petit jardin ? » — « Ah ! Dieu ! tout est ici d'une beauté au-delà de toute expression, monsieur et très-honoré archiviste, » répondit l'étudiant, « mais tous ces jolis oiseaux se moquent furieusement de

ma chétive personne ! » — Quel est donc ce bavardage ? » s'écria vers le plus épais du taillis l'archiviste furieux. Alors un grand perroquet gris vint s'abattre sur une branche de myrte, à côté de l'archiviste; et, le regardant d'un air singulièrement grave et sérieux à travers les lunettes qui pinçaient son nez recourbé, il grasseya ces mots: « Ne vous fâchez pas, monsieur l'archiviste ; mes drôles font encore une fois les polissons aujourd'hui ; mais la faute en est à monsieur l'étudiant lui-même, car... »—« Silence ! silence ! » cria l'archiviste vieux pédagogue ; « silence ! je connais de longue main ces fripons; mais vous devriez mieux les tenir en respect, mon ami ! — Allons plus loin, monsieur Anselme ! »

L'archiviste traversa encore bien des appartemens étrangement ornés, et l'étudiant qui le suivait pouvait à peine jeter un coup d'œil sur les meubles précieux et de structure singulière, et sur les autres curiosités dont la maison était pleine.

Enfin, ils entrèrent dans une grande salle. L'archiviste, les yeux en l'air, s'arrêta ; et l'étudiant Anselme eut le temps de se repaître du délicieux spectacle que lui offrait l'élégante simplicité de ce lieu. Le long des lam-

bris bleu-d'azur, s'élevaient des palmiers à tige d'or, qui projetaient en voûte leurs feuilles gigantesques, brillantes comme des émeraudes. Au milieu de la salle, reposait sur trois sphynx égyptiens coulés en bronze obscur, une table de porphyre, et sur la table, un pot d'or d'une forme toute simple, duquel Anselme, dès qu'il l'eut fixé, ne put plus détourner son regard. Mille figures semblaient se jouer en reflets brillans sur sa surface rayonnante et polie. — Parfois il se voyait lui-même, — hélas! — les bras étendus — sous le sureau; — Serpentine montait et descendait dans les branches de l'arbre, et lui adressait de tendres regards. Anselme ne se sentait plus de joie. « Serpentine! — Serpentine! » s'écria-t-il tout haut, et l'archiviste Lindhorst se tourna rapidement vers lui, et demanda: « Comment dites-vous, très-honoré monsieur Anselme? — vous vous donnez, je crois, la peine d'appeler ma fille; mais elle est à l'autre extrémité de la maison, dans son appartement, et elle prend sa leçon de piano; allons plus loin! » Anselme, presque sans connaissance, suivit son guide; il ne voyait, n'entendait plus rien quand, tout à coup, l'archiviste lui prit vivement la main et dit: « Nous

y voilà! » Anselme fut réveillé comme d'un songe, et remarqua maintenant qu'il se trouvait dans une chambre fort haute dont les murs étaient couverts de rayons et de livres, et qui n'offrait aucune différence avec les bibliothèques et les cabinets d'étude ordinaires. Au milieu, était un grand bureau; tout auprès, une chaise rembourrée à dossier. « C'est ici que vous travaillerez provisoirement, » dit l'archiviste Lindhorst. « Je vous mènerai, peut-être, un jour dans la bibliothèque bleue où vous avez si subitement prononcé le nom de ma fille; mais il faudra voir. — Cependant, je voudrais me convaincre d'abord de votre aptitude à exécuter cet ouvrage conformément à mes désirs, et avec tout le soin que réclame son importance. »

L'étudiant Anselme prit tout-à-fait courage, et ce ne fut pas sans un contentement intérieur qu'il tira de sa poche ses écritures et ses dessins, persuadé que l'archiviste allait être enchanté de son rare talent; mais, à peine l'archiviste eut-il jeté les yeux sur la première feuille (c'était un modèle d'écriture anglaise dans le genre le plus élégant), qu'il se mit à sourire d'un air singulier, et secoua la tête; ce fut de même à la feuille suivante, tellement

que le sang montait au visage du pauvre Anselme, et quand enfin ce rire devint bien moqueur et bien dédaigneux, il ne put contenir sa mauvaise humeur : « Monsieur l'archiviste ne me paraît pas, dit-il, fort satisfait de mon mince talent? — Cher monsieur Anselme, dit l'archiviste Lindhorst, vous avez d'excellentes dispositions pour bien écrire; mais présentement, je le vois bien, il faut que je compte plus sur votre zèle et sur votre bonne volonté que sur votre adresse; cela peut tenir d'ailleurs aux mauvaises drogues dont vous vous êtes servi. »

L'étudiant parla beaucoup de son habileté reconnue, d'encre de la Chine, et de plumes de corbeau de la meilleure qualité; alors l'archiviste lui présenta sa feuille d'écriture anglaise, et lui dit : « Jugez vous-même! »

Anselme resta comme frappé de la foudre, tant son écriture lui parut misérable en ce moment; point de rondeur dans les traits, tous les pleins trop haut ou trop bas, aucun rapport entre les petites lettres et les majuscules, enfin, des pieds de mouche, du barbouillage d'écolier, défiguraient des lignes entières, qui semblaient d'abord lui avoir assez bien réussi. « Et de plus, continua l'archiviste Lindhorst, votre encre de la Chine ne tient

pas. » Il trempa le doigt dans un verre d'eau, et le promenant légèrement sur quelques lettres, il en fit disparaître jusqu'à la moindre trace. Il semblait à l'étudiant Anselme qu'on lui serrait la gorge avec une corde, il ne put proférer une seule parole : il était là, tenant en main sa malheureuse feuille, quand l'archiviste partit d'un grand éclat de rire, et dit : « Ne vous faites pas de chagrin pour si peu de chose, monsieur Anselme, ce que vous n'avez pu faire jusqu'à présent, vous le ferez peut-être chez moi ; d'ailleurs vous trouverez ici des fournitures de bureau bien meilleures que celles dont vous vous étiez servi ; commencez, et prenez courage ! »

L'archiviste alla chercher une masse noire, fluide, qui répandait une odeur toute particulière, des plumes d'une couleur étrange et prodigieusement pointues, et une feuille de parchemin d'une blancheur remarquable ; puis il alla prendre dans une armoire fermée à clef un manuscrit arabe, et dès qu'Anselme se fut mis au travail, il quitta l'appartement.

L'étudiant Anselme avait déjà souvent copié de l'écriture arabe, et cette première tâche ne lui sembla pas trop difficile. Comment ces pieds de mouche se sont-ils mêlés à ma belle

écriture anglaise? C'est ce que savent Dieu et monsieur l'archiviste Lindhorst! » dit-il, « mais je veux bien mourir s'ils sont de ma main. »

A mesure que les mots s'accumulaient heureusement sur le parchemin, il redoublait de courage et d'adresse. Et en effet, il faisait très-bon écrire avec ces plumes, et l'encre mystérieuse coulait, noire comme un corbeau, sur le parchemin éclatant de blancheur. Tandis qu'il travaillait ainsi avec zèle et attention, il trouvait toujours plus de charme dans la solitude de ce lieu; et il avait déjà pris goût à cet ouvrage qu'il espérait heureusement terminer, quand, au coup de trois heures, l'archiviste l'appela dans la chambre voisine où le dîner était servi.

A table l'archiviste se montra d'une bonne humeur extrême; il s'informa des amis d'Anselme, le co-recteur Paulmann et le régistrateur Heerbrand, et il raconta, au sujet du dernier principalement, une foule d'aventures plaisantes. Anselme prit goût à l'excellent vin du Rhin vieux de la table de l'archiviste, et devint plus causeur que de coutume. A quatre heures sonnant, il se leva pour retourner à son travail, et cette exactitude sembla faire plaisir

à l'archiviste. Si la besogne allait déjà bien avant le dîner, ce fut bien autre chose maintenant ; il ne pouvait rien comprendre lui-même à sa prestesse et à la légèreté de sa main. — Mais aussi, du plus profond de son ame semblait sortir une voix qui lui disait bien distinctement ces mots : Hélas ! pourrais-tu donc mener à bien quelque entreprise, si *elle* ne remplissait ton cœur et ta pensée, si tu ne croyais pas en *elle* et à *son* amour ? — Un souffle léger, bien léger, semblait traverser l'appartement, et dire en sons de cristal : « Je suis près, — près, — près de toi ! — je viens à ton aide ; — du courage, — de la constance, — cher Anselme ! — je viens à ton aide, et tu seras à moi ! » Et tandis qu'il écoutait, ravi, ces sons délicieux, les signes du manuscrit lui devenaient de plus en plus intelligibles. — Il n'avait plus besoin que de regarder à peine l'original. — Il lui semblait que toutes les lettres étaient tracées d'avance sur le parchemin, et qu'il ne lui restait plus qu'à les mettre en noir. C'est ainsi qu'il continuait son travail, entouré d'accords tendres et consolans, et quelquefois effleuré par une haleine suave, jusqu'au moment où six heures sonnèrent, et que l'archiviste entra dans l'appartement.

Il alla vers la table en souriant singulièrement; Anselme se leva sans dire un mot; l'archiviste le regardait encore d'un air toujours passablement ironique; mais à peine eut-il regardé la copie de l'étudiant que tous les muscles de sa face se contractèrent et qu'au sourire succéda le sérieux le plus profond et le plus solennel. Bientôt il parut tout changé. Ses yeux qui tantôt jetaient des flammes fixaient maintenant Anselme avec une douceur inexprimable, un léger incarnat colora ses joues pâles, et ses lèvres pincées sur lesquelles reposaît l'ironie semblèrent s'entr'ouvrir avec aménité pour prononcer des paroles pleines de sagesse. Toute sa personne était devenue plus grande, plus majestueuse; sa vaste robe de chambre se déployait comme un manteau royal, sur ses épaules et sur sa poitrine, et à travers les boucles blanches qui ornaient son front ouvert et élevé passait un étroit cercle d'or.

« Jeune homme! » dit l'archiviste d'un ton solennel, « jeune homme, avant que tu l'eusses soupçonné, j'avais découvert les liens qui t'enchaînent à mon trésor le plus cher, le plus saint! — Serpentine t'aime, et tu auras accompli une destinée mystérieuse à laquelle s'opposent des puissances ennemies, si tu obtiens

sa main et ce talisman inestimable qui te préservera de toutes les embûches, en un mot, le Pot d'or, héritage de Serpentine. Mais ce n'est pas sans livrer de grands combats que tu atteindras à ce bonheur suprême. Les principes du mal se liguent contre toi, et la force intérieure avec laquelle tu repousseras leur attaques peut seule te préserver du désespoir et de l'anéantissement. Tandis que tu travailles ici, tu fais ton apprentissage ; la foi et le savoir te conduiront à ce but prochain, si tu persévères dans ce que tu as entrepris. Porte-la fidèlement dans ton cœur, *elle* qui t'aime, et tu verras les merveilles du Pot d'or, et seras heureux à jamais. — Adieu ! l'archiviste Lindhorst t'attend demain à midi dans son cabinet ! — Adieu ! »

L'archiviste poussa doucement l'étudiant Anselme, et referma la porte sur lui ; l'étudiant se trouvait alors dans la salle à manger, dont la seule issue donnait sur le corridor. Tout étourdi de cette singulière apparition, il s'arrêta devant la porte de la maison ; au-dessus de lui s'ouvrit une fenêtre, il leva la tête..... c'était l'archiviste Lindhorst, le même vieillard en redingote grise, qu'il avait maintes fois vu. — Il lui cria : « Eh ! cher mon-

sieur Anselme, à quoi réfléchissez-vous donc ainsi? je gage que l'arabe ne vous sort pas de la tête. Faites mes complimens au co-recteur Paulmann, si vous le voyez, et ne manquez pas de venir demain à midi sonnant. Les honoraires pour aujourd'hui sont dans la poche droite de votre gilet. »

L'étudiant Anselme trouva, en effet, dans la poche désignée un bel écu de six francs, mais il ne s'en réjouit pas le moins du monde. — « Je ne sais pas, » se dit-il à lui-même, « ce qui adviendra de tout ceci; mais quand tout ce qui se passe autour de moi ne serait qu'illusion et folie, tu n'en vivrais pas moins dans mon ame, aimable Serpentine, et plutôt que de renoncer à toi j'aime mieux périr; car je sais que la pensée est éternelle en moi, et qu'aucune puissance ennemie ne peut l'anéantir.... Mais la pensée est-elle autre chose que l'amour de Serpentine? »

FIN DE LA SIXIÈME VEILLÉE.

SEPTIÈME VEILLÉE.

Commment le recteur Paulmann vida sa pipe et s'alla mettre au lit. — Rembrandt et Breughel d'Enfer *. — Le miroir magique et l'ordonnance du docteur Eckstein contre une maladie inconnue.

Enfin, le co-recteur Paulmann secoua sa pipe et dit : « Il est bien temps, je pense, d'aller se coucher. » — « Sans doute, dit Véronique, contrariée de voir son père encore levé ; dix heures sont sonnées depuis longtemps. » A peine le co-recteur Paulmann eut-il passé dans son cabinet, qui lui servait en même temps de chambre à coucher, à peine

* Pierre Breughel, dit le jeune, fils de Pierre Breughel le vieux, et frère de Jean Breughel, dit DE VELOURS. — Les sujets ordinaires de ses tableaux étaient des incendies, des feux, des siéges, des scènes de sorciers et de diables. De là, le nom de Breughel d'Enfer qu'on lui donne pour le distinguer de ses deux homonymes. (*Le Traducteur.*)

le souffle de Fanny devenu plus pesant eut-il témoigné qu'elle était vraiment endormie, que Véronique, qui s'était couchée aussi, pour ne point donner de soupçons, se leva en silence, s'habilla, jeta une mante sur ses épaules, et sortit de la maison en tapinois.

Véronique, depuis qu'elle avait quitté la vieille Lise, ne voyait qu'Anselme, et elle ne savait pas elle-même quelle voix secrète lui redisait sans cesse que la résistance de l'étudiant venait d'une personne ennemie qui le tenait dans ses chaînes; mais que ces chaînes pourraient être brisées par Véronique, si elle appelait à son secours la magie aux remèdes mystérieux et puissans. Sa confiance en la vieille Lise augmentait de jour en jour; peu à peu, s'affaiblissaient toutes ses impressions de terreur et de dégoût, et ses relations avec la vieille ne lui apparaissaient plus que sous un reflet romanesque d'étrangeté, qui les rendait plus piquantes. Au reste, elle était fermement résolue à braver tous les dangers; et, dût son absence être remarquée, elle était résignée à tous les désagrémens qui s'en suivraient, pourvu qu'elle tentât l'aventure d'où dépendait son bonheur.

Enfin était arrivée la nuit de l'équinoxe,

nuit fatale, dans laquelle la vieille Lise avait promis du secours et des consolations; et Véronique, aguerrie depuis long-temps à l'idée de sa course nocturne, se sentit pleine de courage. Elle traversa les rues désertes avec la rapidité d'une flèche, sans s'inquiéter de l'ouragan qui mugissait dans les airs, et qui lui jetait au visage de larges gouttes de pluie. La cloche de la tour voisine sonnait onze heures avec un sourd grondement, lorsque Véronique toute mouillée frappait à la porte de la vieille. « Eh! quoi? déjà venue, dejà venue, ma petite! — Attends, attends; je vais descendre! » — cria une voix du haut de la maison, et en peu d'instans, la vieille, un panier au bras, et accompagnée de son matou, se présenta devant la porte. « Allons donc, et faisons ce qui est nécessaire pour accomplir l'œuvre, car la nuit est favorable.» Elle dit, et saisit d'une main froide la tremblante Véronique, qu'elle chargea de sa lourde corbeille, tandis qu'elle-même emportait une marmite, un trépied et une bêche. Quand elles furent dans la campagne, la pluie avait cessé, mais l'ouragan redoublait de force; mille voix piaillaient dans les airs; un gémissement affreux, déchirant, descendait des

noirs nuages qui, s'amoncelant dans leur fuite rapide, enveloppaient tout d'une épaisse obscurité. Mais la vieille marchait d'un pas ferme et prompt, et criait d'une voix aigre : « Eclaire! éclaire-nous, — mon petit! » Alors serpentèrent et se croisèrent devant elles des éclairs bleuâtres, et Véronique s'aperçut que c'était le matou qui jetait des étincelles, et qui les éclairait en faisant mille gambades capricieuses : c'était lui encore dont elle entendait les miaulemens épouvantables, chaque fois que l'ouragan cessait de mugir. Elle perdait haleine; c'était comme si des mains de glace fouillaient dans son cœur; mais elle fit un violent effort sur elle-même, et, se serrant étroitement contre la vieille, elle dit : « Advienne que pourra, il faut que l'œuvre s'accomplisse! » — « Voilà qui est bien parlé, ma fille, » répondit la vieille : » reste toujours aussi brave que te voilà, et je te donnerai quelque chose de beau, et Anselme pardessus le marché! »

Enfin la vieille s'arrêta : « Nous voici arrivées! » dit-elle. Elle creusa un trou dans la terre, y jeta des charbons, et posa dessus le trépied et la marmite. Elle accompagnait tous ses mouvemens de gestes singuliers.

Le matou ne cessait de tourner autour d'elle, et de sa queue jaillissaient des étincelles qui traçaient un cercle de feu. Bientôt les charbons commencèrent à rougir, et enfin des flammes bleues sortirent de dessous le trépied. Il fallut que Véronique ôtât sa mante et son voile, et s'accroupît près de la vieille, qui saisit ses mains et les tint fortement serrées, tandis qu'elle fixait la jeune fille avec des yeux étincelans. Alors les étranges ingrédiens que la vieille avait tirés de son panier et jetés dans la marmite — (étaient-ce des fleurs, — des métaux, — des plantes, — des animaux? — on ne pouvait le distinguer —) commencèrent à bouillir et à gronder. La vieille lâcha les mains de Véronique, elle saisit une cuillère de fer, avec laquelle elle fouillait dans les masses brûlantes et les agitait violemment, tandis que, sur son ordre, Véronique devait regarder fixement dans le bassin, et penser à Anselme. Pour la seconde fois, la vieille jeta dans la marmite des métaux, une boucle de cheveux de Véronique, coupée sur le sommet de la tête, et un petit anneau qu'elle avait porté long-temps, et ne cessait de pousser des cris aigus et inintelligibles, affreux à entendre pendant la nuit,

tandis que le matou, gémissant et miaulant toujours, décrivait en courant des cercles rapides.

Je voudrais, lecteur bienveillant, que tu te fusses trouvé le vingt-trois septembre, voyageant sur la route de Dresde. En vain l'on avait cherché, quand la nuit tombait, à te retenir à la dernière station; l'hôte, prévenant et poli, te représentait que l'orage était violent et la pluie abondante, et qu'en général il n'était pas fort prudent de se hasarder ainsi par la nuit de l'équinoxe; mais tu n'en avais tenu compte, et tu avais coupé court à ses objections en disant: « Je donnerai un écu de six francs pour boire au postillon, et je serai, à une heure au plus tard à Dresde, où m'attendent, soit *A l'ange d'or*, soit *Au casque*, soit *A la ville de Naumburg*, un bon souper et un bon lit. » Tandis que tu voyages ainsi dans l'obscurité, tu aperçois au loin une lumière vacillante, d'un éclat singulier. Arrivé plus près, tu vois un cercle de feu, au milieu duquel sont assises deux figures, près d'une chaudière d'où sortent d'épaisses vapeurs, et, parfois, de rouges lueurs et des milliers d'étincelles. Droit à travers le feu passe la route, mais les chevaux hennissent,

et piétinent et se cabrent. — Le postillon jure et prie, — il fouette les chevaux, — les chevaux ne veulent point avancer. — Tu sautes involontairement de la voiture, et tu cours quelques pas en avant.

Tu vois alors distinctement la jolie jeune fille, en vêtemens de nuit blancs et légers, accroupie auprès de la chaudière. L'orage a dénoué ses tresses, et ses longs cheveux bruns flottent librement dans les airs. Sa figure angélique est éclairée en plein par les langues de feu qui montent de dessous le trépied; mais glacée par la terreur, elle est devenue pâle comme un fantôme, et dans son regard immobile, sur ses sourcils relevés, sur sa bouche qui veut, mais en vain, pousser un cri de détresse, tu lis son effroi, son épouvante; elle tord convulsivement ses petites mains au-dessus de sa tête, comme si elle implorait son ange gardien, afin qu'il la protégeât contre les monstres qui allaient sortir de l'enfer, à cette puissante évocation. — C'est ainsi qu'elle est à genoux là, immobile comme une statue.

En face d'elle est accroupie à terre une longue et maigre femme, au visage cuivré, au nez crochu, aux yeux de chat flamboyans; du manteau noir qu'elle a jeté autour d'elle,

sortent ses bras nus et osseux, elle barbotte dans cette soupe d'enfer, éclate de rire et crie dans l'orage d'une voix lugubre.

Je crois bien, lecteur bénévole, quand avant ce moment tu n'aurais pas connu la peur, je crois, dis-je, qu'à la vue de ce tableau à la manière de Rembrandt ou de Breughel d'enfer, mais vivant et mouvant, les cheveux se seraient dressés sur ta tête; mais ton regard ne pouvait se détacher de la jeune fille occupée d'une opération infernale, et la commotion électrique qui fit palpiter à l'instant tes nerfs et tes fibres alluma en toi, avec la rapidité de l'éclair, la pensée hardie de braver les puissances mystérieuses du cercle de feu; dans cette pensée s'anéantit ta crainte, ou plutôt cette pensée germa dans le sein même de ta crainte, et lui dut la naissance. Il te semblait être toi-même un de ces anges protecteurs qu'implorait la jeune fille épouvantée, et tu pensais n'avoir rien de mieux à faire que de tirer ton pistolet de ta poche, et de tuer la vieille, sans autre forme de procès!

Mais tandis que tu pensais toutes ces choses, tu t'écriais aussi tout haut : « Holà ! » ou : « Qui va là ? » ou : « Que faites-vous là ? » — Le postillon sonne du cor, la vieille se pelotonne et roule dans sa chaudière, et en un moment tout

a disparu dans une épaisse vapeur. Je n'ose assurer que tu aies rencontré la jeune fille que tu cherchais avec tant d'ardeur, mais tu avais détruit le charme de la vieille femme, et rompu le cercle enchanté dans lequel l'imprudente Véronique s'était laissé prendre.

Mais ni toi, lecteur bienveillant, ni personne ne passa, à pied ou en voiture, sur cette route, le vingt-trois septembre, par cette nuit favorable aux sortilèges, et il fallut que Véronique, mourant de peur, attendît près de la chaudière que l'œuvre fût accomplie. Elle entendit bien gémir et gronder autour d'elle, elle entendit mille voix affreuses qui rugissaient et qui grelottaient, mais elle n'ouvrit pas les yeux, car elle sentait que la vue des objets horribles, épouvantables, qui l'entouraient, pourrait, en un instant, détruire sa raison à jamais. La vieille avait cessé de fouiller dans la marmite, la vapeur devenait de plus en plus transparente, et l'on ne voyait plus, à la fin, qu'une légère flamme d'esprit de vin qui brûlait au fond de la chaudière.

La vieille s'écria : « Véronique! mon enfant! ma chère, regarde au fond! — Que vois-tu donc? — Que vois-tu donc? » — Mais Véronique ne put pas lui répondre; néanmoins il

lui semblait que toutes sortes de figures étranges tournaient dans la chaudière ; bientôt elles parurent plus distinctes, et tout à coup, du plus profond de la marmite, sortit l'étudiant Anselme, souriant à Véronique et lui tendant la main. Elle s'écria : « Mon Dieu ! c'est Anselme ! — c'est Anselme ! » — La vieille ouvrit promptement le robinet de la chaudière, et un torrent de métal fondu se répandit en pétillant dans un petit moule qu'elle avait placé à terre. Puis cette femme se leva brusquement, et, se balançant avec de sauvages contorsions, elle cria : « L'œuvre est accomplie. — Merci, mon petit ! Tu as bien fait sentinelle. — Hui ! — Hui ! — Il vient ! — Mords-le bien ! — Mords-le bien ! alors un lourd frissonnement se fit entendre dans les airs ; c'était comme si un aigle immense descendait en faisant bruire ses ailes, et une voix épouvantable cria : « Hé ! Hé ! — Canaille que vous êtes ! c'est fini, — c'est fini. — Retournez à la maison ! — Allons — on — on — on — ons ! » La vieille se jeta, en hurlant, la face contre terre ; mais Véronique perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, il était grand jour, elle était couchée dans son lit, et Fanny se tenait devant elle, une tasse de thé fumant à la main,

et lui disait : « Mais qu'as-tu donc, ma sœur? Voici plus d'une heure que je suis près de toi, et tu restes couchée là, comme dans le délire de la fièvre, ne connaissant personne; et tu gémis et tu soupires à nous faire peur. A cause de toi, papa n'est pas allé faire sa classe aujourd'hui, et il va rentrer tout de suite avec monsieur le docteur.

Véronique prit le thé en silence : tandis qu'elle buvait, les images horribles de la nuit dernière se représentèrent à ses yeux. « Ce n'était donc que les angoisses d'un cauchemar qui m'ont tourmentée cette nuit? — Mais hier au soir pourtant, je suis réellement allée chez la vieille, car c'était bien le vingt-trois septembre! — Non, non; il faut qu'hier déjà j'aie été malade, et que je me sois imaginé toutes ces choses; et ce qui m'a rendue malade, c'est d'avoir songé continuellement à Anselme et à cette singulière vieille femme, qui s'est donnée pour la pauvre Lise, et n'a fait que se moquer de moi. »

Fanny, qui était sortie, rentra tenant en main le manteau de Véronique tout dégouttant d'eau. « Vois donc, ma sœur! » dit-elle, « l'orage a ouvert pendant la nuit une croisée, et a renversé la chaise sur laquelle était ton

manteau ; il aura plu à travers la fenètre, et voilà ton pauvre manteau qui est tout mouillé.» — Ce fut un grand chagrin pour Véronique, car elle s'aperçut bien maintenant que ce n'était pas un vain songe qui l'avait tourmentée, mais qu'elle avait été en effet chez la vieille. Elle se sentit pénétrée de crainte et d'horreur, et le frisson de la fièvre agita tout son corps. Transie et tremblante, elle s'enveloppa de sa couverture; mais, en ce moment, elle sentit sur sa poitrine je ne sais quoi de dur qui la blessait; elle y porta la main, et crut que c'était un médaillon. Tandis que Fanny emportait le manteau, elle tira cet objet de dessous sa couverture : c'était un petit miroir rond, de métal bien poli. « Voilà un présent de la vieille! » s'écria-t-elle avec vivacité, et il lui sembla que du miroir sortaient des éclairs brillans, qui pénétraient jusqu'à son cœur et le remplissait d'une chaleur douce et bienfaisante; la fièvre était passée, et un sentiment inexprimable de bonheur et de bien-être lui succédait. Il fallut encore qu'elle pensât à Anselme, et tandis qu'elle concentrait avec force toutes ses idées sur lui, tout à coup le même Anselme lui souriait du fond du miroir, comme un portrait en miniature. Mais bientôt ce fut comme si elle ne

voyait plus le portrait — non ! — mais l'étudiant Anselme en personne.

Il était assis dans une haute chambre singulièrement meublée, et écrivait assidûment. Véronique voulait s'avancer vers lui, lui frapper sur l'épaule, et dire : « Monsieur Anselme, levez donc les yeux, me voici ! » mais il n'y eut pas moyen ; car il semblait entouré d'un brillant fleuve de feu, et quand Véronique regarda bien, ce n'étaient pourtant que de gros livres à tranche dorée. Mais enfin Véronique réussit à attirer sur elle les regards d'Anselme ; et ce fut d'abord comme s'il avait besoin de la considérer long-temps avant de la reconnaître ; à la fin, cependant, il se prit à sourire, et dit : « Ah ! — est-ce vous, chère mademoiselle Paulmann ? mais quelle fantaisie vous prend de vous déguiser parfois en petite couleuvre ? » A ce propos singulier, Véronique ne put s'empêcher de rire tout haut ; puis elle s'éveilla comme d'un songe profond, et elle cacha brusquement son petit miroir, car la porte s'ouvrit, et le co-recteur Paulmann entra dans la chambre accompagné du docteur Eckstein. Le docteur s'approcha aussitôt du lit, tâta long-temps, et d'un air prodigieusement méditatif, le pouls de Véronique, et dit : « Eh ! eh ! » — Là-des-

sus, il écrivit une ordonnance, tâta de nouveau le pouls, dit une seconde fois : « Eh ! eh ! » et quitta la malade.

Mais, d'après ces épanchemens du docteur Eckstein, le co-recteur Paulmann ne put pas deviner au juste ce qui manquait à Véronique.

FIN DE LA SEPTIÈME VEILLÉE.

HUITIÈME VEILLÉE.

La bibliothèque des palmiers. — Histoire d'un salamandre infortuné. — Comment la plume noire fit l'amour avec une grosse rave, et comment le régistrateur Heerbrand s'enivra fort.

Depuis plusieurs jours déjà, l'étudiant Anselme travaillait chez l'archiviste Lindhorst; les heures qu'il employait ainsi étaient les plus heureuses de sa vie; car, toujours entouré des chants mystérieux et consolateurs de Serpentine, souvent même touché au passage par un souffle de sa bouche, il ressentait un bien-être inconnu, qui mainte fois tenait de la volupté la plus parfaite. Tous les soucis, toutes les privations de son existence assez mesquine avaient disparu de son esprit, et dans la nouvelle vie qui s'était levée pour lui, comme un soleil bienfaisant, il comprenait toutes les merveilles d'un monde plus élevé qu'autrefois il n'envisageait qu'avec étonnement, voire même avec

terreur; il copiait très-lestement, car il se persuadait de plus en plus qu'il ne faisait que transcrire sur parchemin des caractères à lui connus depuis fort long-temps, et qu'il n'avait besoin que de jeter à peine les yeux sur l'original, pour reproduire le tout avec la plus grande exactitude. — Hors les heures de repas, l'archiviste Lindhorst ne se montrait que rarement, mais chaque fois il apparaissait au moment même où Anselme traçait les dernières lettres d'un manuscrit; puis il lui en donnait un autre et repartait aussitôt, sans ouvrir la bouche, mais non sans avoir préalablement remué l'encre avec une petite baguette noire, et sans avoir remplacé les plumes dont Anselme s'était servi, par des plumes neuves et bien taillées. Un jour, au coup de midi, quand Anselme montait l'escalier, il trouva la porte, par laquelle il entrait ordinairement, fermée; et de l'autre côté, apparut l'archiviste Lindhorst, dans sa robe de chambre singulière, qui semblait parsemée de fleurs brillantes. Il s'écria à haute voix : « Aujourd'hui, vous entrerez par ici, cher Anselme; car il faut que nous nous rendions dans l'appartement où nous attendent les maîtres de Bhogovotgita. » Il sortit du corridor et conduisit Anselme à travers les

mêmes salles et les mêmes pièces qu'il lui avait montrées la première fois. L'étudiant Anselme admira de nouveau la magnificence merveilleuse du jardin ; mais il vit clairement aujourd'hui que maintes fleurs étranges qui brillaient sur le noir feuillage des buissons, n'étaient autre chose que des groupes d'insectes richement diaprés, qui battaient des ailes, et qui, dansant et tournoyant sans cesse, semblaient se caresser avec leurs trompes. En revanche, tous ces oiseaux roses et bleus étaient des fleurs odorantes, et le parfum qu'elles exhalaient s'élevait de leurs calices en sons doux et harmonieux, qui se mêlaient au murmure des cascades lointaines, au bruissement des hautes plantes et des arbres, et formaient des accords pleins de passion et de mélancolie. Les oiseaux moqueurs, qui, dès la première fois, l'avaient agacé et tourmenté, voltigeaient autour de ses oreilles, et lui criaient sans discontinuer, d'une petite voix aiguë et perçante : « Monsieur l'étudiant ! monsieur l'étudiant ! ne courez donc pas si fort ! — Ne regardez pas ainsi dans les nuages, — vous pourriez tomber sur le nez. — Hé ! hé ! monsieur l'étudiant ! — mettez donc votre peignoir, — mon compère le chat-huant va vous friser le toupet. »

Ces propos ridicules continuèrent jusqu'à ce qu'Anselme eût quitté le jardin.

Enfin, l'archiviste Lindhorst entra dans l'appartement bleu-d'azur; le porphyre et le pot d'or avaient disparu. A la même place était une table couverte d'un tapis de velours violet; Anselme y trouva tout ce qui lui était nécessaire pour écrire; une chaise à dossier, recouverte de même que la table, semblait ne plus attendre que lui. « Cher monsieur Anselme, » dit l'archiviste Lindhorst, « vous avez, jusqu'à présent, copié plus d'un manuscrit promptement, avec exactitude, et à mon entière satisfaction; vous vous êtes acquis ma confiance; mais le plus important reste encore à faire : il s'agit de transcrire ou plutôt de calquer certains ouvrages écrits en signes particuliers, que je conserve dans cet appartement et qui ne peuvent être copiés que sur le lieu même. Vous travaillerez dorénavant ici; mais je ne puis vous recommander assez de prudence et d'attention; un faux trait, ou (ce dont le ciel vous préserve!) une tache d'encre sur l'original, vous plongerait dans le malheur. » — Anselme observa que des tiges d'or des palmiers, il sortait de petites feuilles vert d'émeraude. L'archiviste Lindhorst en prit une, et Anselme

s'aperçut que cette feuille n'était qu'un rouleau de parchemin, que l'archiviste ouvrait et étalait devant lui sur la table.

Anselme contempla avec un étonnement extrême ces signes entortillés d'une façon si bizarre; et à la vue de tant de points, de lignes, de traits de plume et de crochets qui semblaient représenter tantôt des plantes, tantôt des mousses, tantôt des figures d'animaux, le courage faillit lui manquer. Il réfléchissait profondément. « Courage, jeune homme! » s'écria l'archiviste; « si tu as une foi véritable, un amour véritable, Serpentine t'aidera! » Sa voix retentit comme un métal sonore, et quand Anselme, comme tout effrayé, leva les yeux, l'archiviste Lindhorst se tenait devant lui dans l'appareil de la royauté, tel qu'il lui était apparu à la première visite dans la bibliothèque. Anselme était tellement frappé de respect, qu'il ne crut pouvoir moins faire que de se jeter à genoux, mais voilà que l'archiviste Lindhorst grimpa le long d'une tige de palmier, et disparut dans les feuilles d'émeraudes. — L'étudiant Anselme comprit que le roi des génies venait de lui parler, et qu'il était monté dans son cabinet d'étude, pour donner audience, peut-être, aux rayons que lui avaient envoyés quelques planè-

tes, à titre d'ambassadeurs, et pour conférer avec eux sur ce qu'il était à propos de faire de lui, Anselme, et de l'aimable Serpentine. — Il se peut encore, pensa l'étudiant, qu'il lui soit parvenu quelques nouvelles des sources du Nil, ou qu'un mage de Laponie lui rende visite. — Quant à moi, il me convient de me mettre au travail, sans retard : et il commença à étudier les signes étranges tracés sur le parchemin.

La musique merveilleuse du jardin montait jusqu'à lui et l'entourait de doux parfums ; il entendit bien aussi jaser les oiseaux moqueurs, mais il ne comprit pas leurs paroles, ce qui lui fit grand plaisir. On croyait ouïr tantôt murmurer le feuillage d'émeraudes des palmiers, tantôt retentir dans l'appartement les cloches harmonieuses de cristal qu'un certain jour de l'Ascension, jour de fatale mémoire, Anselme avait entendues sous un sureau. L'étudiant Anselme, singulièrement encouragé par ces accords et par cet éclat lumineux, examinait le parchemin avec une attention toujours croissante, et bientôt (comme averti par une voix qui partait du plus profond de son ame) il sentit que les hiéroglyphes du manuscrit ne pouvaient signifier autre chose que les

mots suivans : DES NOCES DU SALAMANDRE ET DE LA COULEUVRE VERTE.

On entend un vigoureux *accord parfait* de cloches de cristal. — Du sein du feuillage le zéphyr lui apporte ces mots : « Anselme, cher Anselme ! » Et, ô prodige ! le long d'un palmier descendait en spirales la couleuvre vert-doré. — « Serpentine ! aimable Serpentine ! » s'écria Anselme délirant de bonheur ; car en y regardant de plus près, c'était une belle et charmante jeune fille, c'étaient ces yeux bleus qui, depuis long-temps, remplissaient son ame de trouble et de bonheur ; et la jeune fille, le regardant avec une tendresse inexprimable, planait dans les airs en s'approchant de lui. Les feuilles parurent s'abaisser et s'étendre : partout de longues épines sortaient des tiges, mais Serpentine se coulait et se glissait avec tant d'adresse, en tirant après elle sa longue robe nacrée, qu'elle passait à travers toutes les pointes et les aiguilles des palmiers sans y rester accrochée une seule fois. Elle s'assit sur la chaise d'Anselme, à côté de lui, l'entoura de son bras et le serra contre elle ; l'étudiant ne perdait rien du souffle de ses lèvres, de la chaleur électrique de son corps. « Cher Anselme, » dit Serpentine, « enfin tu seras bientôt à moi ;

ta foi, ton amour, t'assureront ma possession, et je t'apporterai le pot d'or qui doit nous rendre heureux à jamais. » — « O charmante ! aimable Serpentine ! » reprit Anselme, « si je te possède, que m'importe tout le reste ? Pourvu que tu sois à moi, je consens à périr au milieu de tous ces prodiges qui m'entourent depuis le moment où je t'ai vue ! » — « Je sais bien, » continua Serpentine, « que toutes ces apparitions étranges qu'un caprice de mon père t'a souvent envoyées, ont rempli ton ame de terreur, mais cela n'arrivera plus, je l'espère, car je ne suis ici, en ce moment, que pour te confier, cher Anselme, avec tous les détails les plus minutieux tout ce qu'il t'est nécessaire de savoir pour bien connaître mon père et pour comprendre parfaitement les rapports qu'ont toutes ces choses avec lui, avec moi. »

Il semblait à Anselme qu'il était tellement embrassé et enlacé par cette charmante créature, qu'il ne pouvait se tourner et se mouvoir qu'avec elle, et que c'étaient les battemens du cœur de Serpentine seulement qu'il sentait frémir à travers ses nerfs et ses fibres : il écoutait, et chacune des paroles de l'aimable fille retentissait jusque dans son cœur, et,

semblable à un pur rayon de lumière, portait dans son ame toutes les joies du ciel. Il avait passé son bras autour de sa taille plus svelte encore que *svelte* ne peut exprimer, mais l'étoffe chatoyante et brillante de sa robe était si glissante, si polie, qu'Anselme crut s'apercevoir qu'elle pourrait couler sous son bras, et lui échapper, sans qu'il fût possible de la retenir; et il frémit à cette pensée. « Ah! ne me quitte point, aimable Serpentine! » s'écria-t-il involontairement: « toi seule es ma vie! ne me quitte point. » — « Pas avant que je ne t'aie raconté tout ce que tu peux comprendre, dans l'excès de ton amour pour moi, » reprit Serpentine. — « Sache donc, objet adoré, que mon père descend de la race merveilleuse des salamandres, et que je dois l'existence à son amour pour la couleuvre verte.

» Dans les temps les plus reculés, régnait sur l'Atlantide le puissant Phosphorus, roi des génies élémentaires. Un jour le salamandre, celui de tous qu'il aimait le mieux (c'était mon père), se promenait dans le magnifique jardin que la mère de Phosphorus avait orné de ses dons les plus précieux, et il entendit comment une fleur de lis disait tout bas: « Tiens tes yeux bien fermés, jusqu'à ce que

mon amant, le souffle du matin, t'éveille. » — Il approcha : touchée de son haleine de feu, la fleur de lis ouvrit ses feuilles, et il aperçut la fille de la fleur de lis, la couleuvre verte, qui sommeillait dans le calice d'argent. Alors le salamandre se sentit embrasé d'un violent amour pour la belle couleuvre, et il l'enleva à la fleur de lis, dont les parfums s'épandaient vainement en soupirs plaintifs, et appelaient par tout le jardin sa fille chérie. Car le salamandre l'avait portée dans le sein de Phosphorus et lui avait fait cette prière : « Unis-moi à ma bien-aimée, afin qu'elle m'appartienne à jamais. » — « Insensé! que demandes-tu? » dit le roi des génies, « apprends que la fleur de lis fut autrefois ma bien-aimée, et qu'elle régna avec moi; mais le feu que je versai sur elle menaça de l'anéantir, et ma victoire sur le dragon noir que les génies de la terre tiennent maintenant enchaîné put seule donner aux feuilles de la fleur de lis la force de recevoir et de conserver dans son sein ce feu dévorant. Mais si tu presses dans tes bras la couleuvre verte, ton ardeur consumera son corps, et de ses cendres sortira un nouvel être qui prendra son vol et t'échappera sans retour. »

» Le salamandre n'écouta point les avertis-

semens du roi des génies ; dans l'excès de sa passion, il pressa dans ses bras la couleuvre verte : elle fut réduite en cendres, et de ces cendres sortit un être ailé qui s'échappa en frémissant dans les airs. Le désespoir s'empara du salamandre, il courut, en jetant feu et flammes, à travers le jardin : sa rage ne se calma point qu'il ne l'eût dévasté ; consumées par son souffle ardent, les plus belles fleurs moururent sur leurs tiges en remplissant les airs de leurs gémissemens. Ém================ de colère, le roi des génies saisit le salamandre et lui dit : « La rage de ton feu est épuisée, — éteintes sont tes flammes, aveuglés tes rayons, — tombe maintenant, tombe chez les esprits de la terre ; qu'ils te poursuivent de leurs moqueries et te retiennent captif jusqu'à ce que le principe du feu se réveille en toi et fasse briller d'un nouvel éclat ton être régénéré. » Le pauvre salamandre éteint tomba sur la terre, quand le vieux gnôme grondeur qui avait été le jardinier de Phosphorus vint à lui et lui dit : « Seigneur ! qui plus que moi aurait à se plaindre du salamandre ? n'avais-je pas orné de mes plus riches métaux toutes ces belles fleurs qu'il a consumées ? n'ai-je point surveillé et cultivé avec soin leurs germes, et n'ai-je point

dépensé pour leur toilette mes plus riches couleurs ? Et pourtant je m'intéresse au pauvre salamandre, car l'amour seul, l'amour que toi-même, ô seigneur, as souvent éprouvé, l'a porté à ravager dans son désespoir ton beau jardin. Révoque ton arrêt trop cruel ! — « Ses feux sont éteints pour le présent, » reprit le roi des génies, « mais dans ces temps de malheur où la voix de la nature ne sera plus comprise par la race dégénérée des humains, où les génies élémentaires, bannis et relégués dans leurs régions, ne parleront plus aux mortels qu'en sons vagues et mystérieux partis d'un immense lointain ; quand, arraché à cette sphère harmonieuse, il ne retrouvera que dans un désir sans bornes le souvenir obscur et incertain de ce royaume merveilleux qu'il lui était permis d'habiter, alors que l'amour et la foi logeaient encore dans son cœur, — dans ces temps malheureux, le principe du feu se réveillera dans le salamandre, mais il ne pourra s'élever au-dessus de la condition de l'homme, et il faudra qu'acceptant la vie misérable des mortels, il en goûte aussi toute l'amertume. Mais il ne retrouvera pas seulement le souvenir de son origine; il revivra dans une sainte harmonie avec la nature, il comprendra ses

merveilles et disposera de la puissance de ses frères les génies. Il retrouvera dans une touffe de lis sa bien-aimée, la couleuvre verte, et les fruits de leur union seront trois filles qui apparaîtront au monde sous la forme de leur mère. Au printemps elles se joueront dans le sombre féuillage du sureau, et feront entendre leurs douces voix cristallines. S'il se trouve alors, à cette époque d'aveuglement fatal, s'il se trouve un jeune homme qui comprenne leur chant, si l'une des petites couleuvres le regarde d'un œil doux, ce regard éveillera en lui le pressentiment de la région lointaine et mystérieuse à laquelle son courage pourra l'élever s'il rejette tout ce qu'il y a en lui de commun : et si, dans son amour pour la couleuvre, il trouve une foi sincère et ardente aux merveilles de la nature et à sa propre existence dans ces merveilles, la couleuvre sera à lui. Mais il faudra qu'il se soit trouvé trois jeunes gens semblables, et qu'ils aient épousé ses trois filles, avant que le salamandre ne dépouille la forme humaine et qu'il ne vienne retrouver ses frères.» — «Permets, seigneur, » dit le vieux gnôme, que je fasse à chacune des trois filles un présent qui embellisse sa vie et celle de l'époux qu'elle aura trouvé. Chacune obtiendra de moi

un pot du plus beau métal que je possède ; je le polirai avec des rayons dérobés au diamant; dans son éclat, se réfléchira notre merveilleuse patrie, telle qu'elle est maintenant, brillante, céleste, en harmonie avec toute la nature ; et de son intérieur doit s'élever au moment même de leur union un beau lis de feu dont la fleur impérissable répandra ses parfums autour du jeune homme adoré. Bientôt il comprendra notre langage et les merveilles de notre patrie, et sera enfin lui-même, avec sa bien-aimée, habitant de l'heureuse Atlantide.»

» Tu sais fort bien maintenant, cher Anselme, que mon père est ce même salamandre dont je te racontais l'histoire. Il a fallu que, malgré sa noble origine, il se soumît à toutes les misères de la vie commune, et de là vient cette humeur bizarre et malicieuse qu'il fait parfois sentir à ceux qui l'entourent. Il m'a dit maintes fois que pour désigner la trempe d'esprit qu'exigea alors le roi Phosphorus dans nos époux, on se sert aujourd'hui d'une expression dont, par malheur, les gens ont fait un abus ridicule, on la nomme : esprit poétiquement enfantin. — Souvent, dit-il, on a vu cet esprit chez des jeunes gens qui, par la haute simplicité de leurs mœurs et parce qu'ils man-

quaient absolument de ce qu'on appelle l'éducation du monde, sont devenus la fable et la risée de la canaille. Hélas ! cher Anselme... Mais tu as compris mon chant sous le sureau, — tu aimes la couleuvre verte, — tu crois en moi, tu veux être à moi pour toujours ! Le beau lis fleurira dans le Pot d'or, nous serons unis et heureux, et nous habiterons la belle Atlantide !

» Mais je ne puis pas te cacher que, dans un horrible combat contre les salamandres et les gnômes, le dragon noir a brisé leurs chaînes et s'est envolé par les airs à grand bruit. Phosphorus, il est vrai, le tient enchaîné de nouveau, mais des plumes noires qu'il perdit dans le combat sont nés des génies malfaisans qui s'opposent en tous lieux aux salamandres et aux gnômes. Cette femme, cher Anselme, qui te poursuit de sa haine et qui (mon père le sait bien) aspire à la possession du Pot d'or, ne doit son existence qu'à l'amour d'une de ces plumes détachées de l'aile du dragon pour une betterave. Elle connaît son origine et sent son pouvoir ; car dans les mugissemens, dans les torsions convulsives du dragon enchaîné, elle peut lire les secrets de maintes constellations merveilleuses et elle ne néglige aucun

moyen d'agir de dehors en dedans, tandis que mon père lui résiste en sens contraire avec les flammes qui sortent de l'intérieur du salamandre. Elle rassemble tous les principes malfaisans, tous les poisons que renferment les plantes et les animaux, elle les mêle sous l'influence d'une constellation favorable, et produit ainsi d'infâmes maléfices qui jettent dans l'esprit le trouble et la terreur, et soumettent l'homme au pouvoir de ces démons que fit naître le dragon lors de sa défaite. Garde-toi de la vieille, cher Anselme, elle te hait, parce que ta candeur enfantine a plus d'une fois déjà déjoué ses sortilèges.—Sois-moi fidèle, — bien fidèle, — le but n'est pas loin! »

« O Serpentine! — ma Serpentine! » s'écria l'étudiant Anselme, « comment pourrais-je ne pas te rester fidèle, comment pourrais-je ne pas t'aimer éternellement? »

Un baiser de feu effleura ses lèvres, il se réveilla comme d'un profond sommeil, Serpentine avait disparu, six heures sonnaient; il fut tout chagrin de n'avoir pas copié une ligne: inquiet de ce que dirait l'archiviste, il jeta les yeux sur le parchemin, et, ô merveille! la copie du mystérieux manuscrit était heureusement terminée, et il crut, en y regar-

dant de plus près, il crut avoir écrit le récit de Serpentine, des malheurs de son père, favori du roi Phosphorus, dans le merveilleux pays de l'Atlantide.

En ce moment entra l'archiviste Lindhorst, vêtu de son surtout gris-blanc, le chapeau sur la tête et la canne à la main; il parcourut la copie d'Anselme, prit une grosse prise et dit en souriant : « Je le pensais bien ! — Eh bien ! voici l'écu de six francs, monsieur Anselme; maintenant, allons au bain de Link, suivez-moi seulement. »

L'archiviste traversa rapidement le jardin dans lequel il se faisait un si grand bruit de chants, de sifflets et de bavardages, que l'étudiant Anselme en fut tout étourdi, et remercia le ciel quand il se trouva dans la rue. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils rencontrèrent le régistrateur Heerbrand qui se joignit à eux en vieille connaissance. Devant la porte de la ville, ils chargèrent leurs pipes; le régistrateur se plaignit de n'avoir pas de briquet, lorsque l'archiviste Lindhorst s'écria involontairement : « A quoi bon un briquet? — voici du feu tant qu'il vous en faut! » A ces mots, il secoua ses doigts et en fit tomber de grosses étincelles sur les pipes qui fumèrent

en un instant. « Voyez-vous ce tour de chimie récréative ! » dit le régistrateur Heerbrand ; mais ce ne fut pas sans une secrète horreur que l'étudiant Anselme pensa au salamandre.

Au bain de Link, le régistrateur Heerbrand but tant de bière double, qu'il se prit, lui qui était connu pour un homme doux et tranquille, à chanter d'une aigre voix de tenor, des chansons d'étudians, et qu'il demandait à chacun avec feu, s'il était son ami ou non ; et qu'enfin il fallut que l'étudiant Anselme le ramenât à la maison, quand l'archiviste Lindhorst avait disparu depuis long-temps.

FIN DE LA HUITIÈME VEILLÉE.

NEUVIÈME VEILLÉE.

Comment l'étudiant Anselme revint à quelque raison. — Un punch. — Comment l'étudiant Anselme prit le recteur Paulmann pour un chat-huant et comment celui-ci en fut très-irrité. — La tache d'encre et suites d'icelle.

Les évènemens étranges et merveilleux qui arrivaient chaque jour à Anselme l'avaient entièrement jeté hors de la vie commune : il ne voyait plus aucun de ses amis, et attendait chaque matin avec impatience l'heure de midi, qui devait lui ouvrir les portes du ciel. Et pourtant, quoique toute son ame fût remplie des charmes de Serpentine, et des merveilles du royaume des fées chez l'archiviste Lindhorst, un retour involontaire le faisait quelquefois penser à Véronique : souvent même il lui semblait qu'elle s'approchait de lui, et lui avouait en rougissant combien elle l'aimait! puis elle s'efforçait de l'arracher aux fantô-

mes qui ne faisaient que le lutiner et se moquer de lui. Parfois il croyait sentir une force étrangère qui s'emparait de lui tout à coup, et l'entraînait vers la pauvre délaissée; et sans pouvoir résister, il allait au gré de ce pouvoir capricieux, comme s'il eût été enchaîné à la jeune fille.

La nuit même, après qu'il eut vu pour la première fois Serpentine sous la forme d'une vierge charmante, et que le mystère de l'union du salamandre avec la couleuvre verte lui eut été révélé, Véronique lui apparut plus distinctement que jamais. Oui! ce n'est qu'à son réveil qu'il s'aperçut clairement qu'il avait rêvé lorsqu'il se persuadait que Véronique était devant lui; Véronique en pleurs, se plaignant d'être sacrifiée à de vains fantômes qui n'existaient que dans la tête d'Anselme, et qui feraient encore son malheur. Véronique était plus aimable que jamais; il pouvait à peine la bannir de sa pensée, et ce combat lui causait un tourment qu'il espéra dissiper dans sa promenade du matin.

Un pouvoir magique inconnu le conduisit devant la porte de Pirna. Il allait prendre un sentier détourné, quand derrière lui se fit entendre la voix du co-recteur Paulmann : —

« Hé ! holà ! cher monsieur Anselme ! *amice ! amice !* au nom du ciel, que devenez-vous ? on ne vous voit plus ; savez-vous bien que Véronique meurt d'envie de chanter avec vous ? Venez donc, puisque vous alliez chez moi ! » Force fut à l'étudiant Anselme de suivre le co-recteur. Quand ils entrèrent dans la maison, Véronique, en toilette fort élégante, vint au-devant d'eux ; le co-recteur Paulmann en fut surpris, et demanda : « Pourquoi donc cette parure ? attendais-tu quelque visite ? mais, voici monsieur Anselme que j'amène ! » L'étudiant Anselme, en baisant la main de Véronique avec beaucoup de grâce et d'aisance, sentit une légère pression de cette main, qui fit circuler dans tout son corps un torrent de feu. Véronique était l'enjouement et l'amabilité mêmes ; et quand Paulmann eut passé dans son cabinet d'étude, elle sut, par toutes sortes de malices et d'agaceries, monter à tel point la tête au pauvre Anselme, qu'il oublia toute sa timidité, et se mit enfin à courir et à sauter de bon cœur par toute la chambre, avec la folâtre jeune fille.

Mais voilà encore que le démon de la maladresse s'empara de lui ; il donna contre une table, et en fit tomber le joli petit nécessaire

de Véronique. Anselme le ramassa; le ressort s'était ouvert, et ses yeux tombèrent sur un petit miroir rond de métal, dans lequel il se regarda avec un plaisir extrême. Véronique se glissa doucement derrière lui : elle posa sa main sur le bras du jeune homme, et, se pressant contre lui, regardait aussi, par-dessus son épaule, dans le miroir. Alors il sembla à Anselme qu'un combat s'élevait dans son intérieur : — des peusées, — des images — brillaient comme des éclairs et s'éteignaient : — l'archiviste Lindhorst, — Serpentine, — la couleuvre verte — enfin cette agitation se calma, et toutes choses étant rentrées dans l'ordre, son incertitude cessa. Il vit clairement qu'il n'avait jamais cessé de penser à Véronique, que le fantôme qui lui était apparu hier, dans la salle bleu-d'azur, n'était autre que Véronique elle-même, et que l'histoire fantastique des noces du salamandre et de la petite couleuvre verte avait été copiée par lui, mais que jamais il ne l'avait entendu raconter. Il s'étonna lui-même de ses rêveries, et les attribua à l'état d'exaltation que produisait dans son ame son amour pour Véronique, comme aussi à son travail chez l'archiviste Lindhorst, dans des salles embaumées des parfums les plus enivrans.

Il rit de bon cœur de la folle idée d'être amoureux d'une petite couleuvre, et d'avoir pris un respectable archiviste privé pour un salamandre. « Oui ! oui ! — c'est Véronique ! » s'écria-t-il tout haut; mais en tournant la tête, ses regards tombèrent sur les yeux bleus de Véronique, dans lesquels brillaient l'amour et le désir. Un soupir étouffé s'échappa de ses lèvres qui, l'instant d'après, se pressèrent brûlantes sur la bouche du jeune homme, « Heureux mortel que je suis ! » s'écria l'étudiant; « ce qui n'était hier qu'un songe devient aujourd'hui pour moi la plus touchante réalité ! » — « Et tu m'épouseras quand tu seras conseiller ? » demanda Véronique. « Sans doute ! » répondit Anselme; mais la porte cria, et le co-recteur Paulmann entra en disant : « Ma foi, cher monsieur Anselme, aujourd'hui je ne vous laisse point partir; vous allez dîner avec nous; puis Véronique nous préparera d'excellent café que nous prendrons avec le régistrateur Heerbrand qui m'a promis de venir nous voir. » — « Ah ! monsieur et très-cher co-recteur, » reprit l'étudiant Anselme, « ne savez-vous donc pas que je dois aller chez l'archiviste Lindhorst, pour travailler à ses manuscrits ? » — « Regardez, *amice !* » dit le co-recteur Paulmann, en

lui présentant sa montre qui marquait midi et demi. L'étudiant vit bien qu'il était trop tard pour se rendre chez l'archiviste, et il accepta l'invitation du co-recteur, d'autant plus volontiers qu'il espérait, en passant la journée avec Véronique, lui dérober quelque coup d'œil, quelque serrement de main, peut-être même un baiser. A ce point s'élevait l'ambition de l'étudiant Anselme ! et sa bonne humeur croissait à mesure qu'il se promettait d'être délivré bientôt de toutes ces visions extravagantes, qui l'avaient mis en si beau chemin de devenir fou.

Le régistrateur Heerbrand vint en effet après le dîner ; et quand on eut pris le café, et que le soir fut arrivé, il se frotta les mains en souriant, et donna à entendre qu'il portait sur lui quelque chose qui, mêlé par la belle main de Véronique, et préparé sous la forme convenable, et, de plus, bien dûment coté et paginé *, deviendrait fort réjouissant pour eux, par cette fraîche soirée d'octobre. « Accouchez donc de cet objet mystérieux que vous portez

* Le régistrateur (dénomination qui revient chez nous à celle de greffier) se sert ici d'une locution tirée du vocabulaire des bureaux, pour dire que la chose en question doit être parfaite, qu'il n'y doit rien manquer.

sur vous, très-honoré régistrateur, » dit le correcteur Paulmann : mais le régistrateur Heerbrand mit la main dans la vaste poche de son surtout, et fit paraître au jour, en trois fois, une bouteille d'arak, des citrons et du sucre. Une demi-heure à peine était écoulée, qu'un punch délicieux fumait sur la table de Paulmann. Véronique versait à boire, et une conversation des plus gaies s'établit entre les amis.

Mais dès que les vapeurs du punch montèrent à la tête de l'étudiant Anselme, toutes les images étranges, merveilleuses, qui lui étaient apparues depuis peu, revinrent en foule s'y loger. Il vit l'archiviste Lindhorst dans sa robe de chambre de damas, qui brillait comme le phosphore ; il vit l'appartement bleu-d'azur, les palmiers d'or : il lui sembla qu'il ne pouvait faire autrement que de croire à Serpentine ; tout fermentait, tout bouillonnait dans son intérieur. Véronique lui présenta un verre de punch ; en le prenant, il toucha légèrement sa main. « Serpentine, Véronique ! » soupira-t-il tout bas. Il tomba dans une profonde rêverie ; mais le régistrateur Heerbrand s'écria : « C'est et ce sera toujours un vieux homme fort singulier que l'archiviste Lindhorst, et auquel personne ne comprendra jamais rien. Mais,

qu'il vive, à sa santé! je vous la porte, monsieur Anselme!» L'étudiant fut réveillé en sursaut de sa rêverie, tandis qu'il choquait son verre contre celui du régistrateur Heerbrand; il dit: «Cela vient, monsieur et très-estimable régistrateur, de ce que monsieur l'archiviste Lindhorst est, à proprement parler, un salamandre, qui a dévasté dans un accès de colère le jardin du roi des génies, Phosphorus, parce que la couleuvre verte s'était envolée.»—«Comment? — que dites-vous là?» demanda le corecteur Paulmann. — «Oui,» continua l'étudiant Anselme, «voilà pourquoi il se trouve réduit à être archiviste royal, et à vivre en ménage ici, à Dresde, avec ses trois filles, qui ne sont, au fond, rien autre chose que de petites couleuvres vert-doré, qui se chauffent au soleil dans les branches des sureaux, et qui attirent les jeunes gens par leur chant séducteur comme celui des syrènes.» — «Monsieur Anselme! monsieur Anselme!» s'écria le co-recteur Paulmann; «voilà-t-il encore une fois la machine qui se détraque? que signifie, au nom du ciel! le ridicule verbiage que vous nous faites-là?» — «Il a raison!» dit en l'interrompant le régistrateur Heerbrand; «ce drôle, cet archiviste est un maudit salamandre; il jette

de ses doigts des étincelles qui vous brûlent la manche de votre habit, comme ferait un morceau d'amadou en feu. — Oui, oui, tu as raison, frère Anselme, et qui ne le croit pas, est mon ennemi. » Disant ces mots, le régistrateur Heerbrand frappa du poing sur la table, à faire trembler les verres.—« Régistrateur, êtes-vous furieux? » s'écria le co-recteur indigné. — « Monsieur l'étudiant! monsieur l'étudiant! vous nous servez encore un beau plat de votre métier! » — « Ah! » dit l'étudiant, « vous n'êtes vous-même qu'un oiseau, un chat-huant, qui frisez les toupets, monsieur le co-recteur! » — « Qui? — moi un oiseau, — un chat-huant, — un friseur! » s'écria le co-recteur furieux.— « Monsieur, êtes-vous enragé — enragé? » — « Mais la vieille lui tombera sur le dos, » s'écria le régistrateur Heerbrand. — « Oui, la vieille est puissante, quoique de basse extraction, » reprit l'étudiant Anselme; « car son cher père n'est autre chose qu'un mauvais plumail déguenillé, et madame sa mère, une chienne de betterave; et son pouvoir, elle le doit à toutes sortes de créatures ennemies, canailles empoisonnées dont elle s'entoure. » — « Voilà une abominable calomnie! » s'écria Véronique, les yeux brillans de colère, « la

vieille Lise est une femme respectable, et le matou noir, bien loin d'être une créature ennemie, est, au contraire, un jeune homme charmant, bien élevé, de bonnes mœurs, et, de plus, son cousin germain. » — « Peut-il avaler le salamandre, sans se brûler la moustache, et sans crever misérablement? » dit le régistrateur Heerbrand. — « Non! non! » cria l'étudiant Anselme, « il ne pourra jamais; et je suis aimé de la couleuvre verte : car mon cœur est celui d'un enfant, et j'ai vu les yeux de Serpentine! »—« Oui! oui! le matou les arrachera! » cria Véronique. — « Le salamandre — le salamandre les vaincra tous — tous, » beugla le co-recteur Paulmann, au comble de la fureur; « mais suis-je dans un hôpital de fous? suis-je fou moi-même? — Quel est donc tout ce radotage insensé que je fais? — Oui, je suis fou moi-même — fou moi-même! » A ces mots, le co-recteur Paulmann se leva, arracha sa perruque et la jeta au plafond; les boucles écrasées en gémirent, et, dans leur destruction complète, répandirent au loin un nuage de poudre. A cette vue, l'étudiant Anselme et le régistrateur Heerbrand saisirent le bol de punch et les verres, et les lancèrent avec des cris de joie jusqu'au plafond; de tous

12

côtés les débris rebondissaient sur le parquet. « Vive le salamandre ! — périsse, — périsse la vieille! — brisez le miroir de métal ! — arrachez les yeux au matou ! — oiseaux, — oiseaux de l'air — eheu ! — eheu ! — evoé ! — salamandre ! » C'est ainsi que tous trois criaient et hurlaient à l'envi, comme des possédés. Fanny se sauva en pleurant; mais Véronique était renversée sur le sopha, poussant des cris d'alarmes et de douleur.

En ce moment, la porte s'ouvrit; il se fit aussitôt un grand silence, et l'on vit entrer un petit homme enveloppé d'un court manteau gris. Sa figure avait quelque chose de singulièrement grave, et son nez recourbé, surmonté d'une paire d'énormes lunettes, se distinguait particulièrement de tous les nez que l'on avait vus jusqu'alors. Il portait, en outre, une perruque si drôlement construite, qu'elle ressemblait à une huppe emplumée. « Bonsoir à toute la compagnie, » grasseya le plaisant petit homme : « N'est-ce pas ici que je trouverai monsieur l'étudiant Anselme? Monsieur l'archiviste Lindhorst vous présente ses très-humbles complimens, et il a vainement attendu aujourd'hui monsieur Anselme; mais il le prie de ne pas manquer de venir demain à l'heure ordinaire. »

Ayant dit ces mots, il sortit; et tous virent alors clairement que ce petit homme si grave n'était autre chose qu'un perroquet gris.

Le co-recteur Paulmann et le régistrateur Heerbrand poussèrent un éclat de rire qui fit trembler l'appartement, tandis que Véronique se lamentait et gémissait; mais l'étudiant Anselme, saisi d'une horreur insensée, sortit au plus vite sans savoir ce qu'il faisait, et se mit à courir dans les rues. Il retrouva machinalement sa demeure. A peine arrivé dans sa chambre, il vit entrer Véronique qui lui demanda d'un air amical et plein de charmes, pourquoi il l'avait si fort épouvantée. Elle lui recommanda de ne plus boire avec excès, et de se tenir en garde contre ses rêveries, quand il travaillerait chez l'archiviste Lindhorst. « Bonne nuit, mon ami, bonne nuit, » murmura Véronique, et elle déposa un baiser sur ses lèvres. Il voulut la serrer dans ses bras, mais le fantôme avait disparu, et il se réveilla dispos et ranimé.

Il rit de bon cœur de l'effet que le punch avait produit; mais en songeant à Véronique, il ressentait un bien-être plein de douceur. « C'est à elle seule, se dit-il, que je dois d'être débarrassé de mes ridicules visions, et, il faut

bien l'avouer, je n'étais guère plus raisonnable que ce fou qui s'imaginait être de verre, ou que cet autre qui n'osait sortir de sa chambre, de peur d'être mangé par les poules, parce qu'il se croyait grain d'orge. Mais dès que je serai conseiller j'épouserai sans tarder mademoiselle Paulmann, et serai heureux. »

Traversant après midi le jardin de l'archiviste Lindhorst, il ne put concevoir comment, dans ce même jardin, tout lui avait paru si étrange, si merveilleux. Il ne vit que des pots de fleurs très-ordinaires, force myrtes, force géranions; et au lieu des oiseaux moqueurs qui l'avaient tourmenté voltigeaient çà et là quelques moineaux qui saluèrent Anselme, à son arrivée, d'un sifflement désagréable, mais inintelligible. La chambre bleue lui sembla aussi tout autre, et il ne comprit pas comment ce bleu grossier, ces tiges de palmiers dorées en dépit du sens commun, et ce feuillage informe, avaient pu lui plaire un seul instant.

L'archiviste le regarda avec un sourire tout-à-fait ironique, et lui demanda : « Eh bien! comment vous a semblé hier le punch, cher Anselme? » — « Ah! bien certainement le perroquet... » répondit l'étudiant tout honteux; mais il resta court; en effet, pensait-il, l'ap-

parition du perroquet n'était qu'une nouvelle erreur de mes sens. « Hé ! j'étais moi-même de la compagnie, » dit l'archiviste Lindhorst ; « ne m'avez-vous donc pas vu ? Mais au milieu de toutes vos folies, j'ai failli être grièvement blessé : car j'étais encore assis dans le bol de punch au moment où le régistrateur Heerbrand le saisit pour le jeter au plafond, et je n'eus que le temps de me réfugier dans la pipe du co-recteur. Maintenant, adieu, monsieur Anselme ! — Soyez assidu ; vous aurez votre écu de six francs pour la journée perdue d'hier, puisque vous avez si bien travaillé jusqu'à présent. » — « Comment l'archiviste peut-il radoter de la sorte ! dit l'étudiant Anselme, et il s'assit pour copier le manuscrit que l'archiviste avait, comme de coutume, étalé devant lui. Mais il vit sur ce nouveau parchemin tant de lignes courbes, croisées et entortillées, qui, bien loin d'offrir à l'œil un point de repos, ne faisaient que l'égarer, qu'il regarda presque comme impossible de les reproduire fidèlement. A l'envisager en entier, d'un seul coup d'œil, ce parchemin semblait un marbre veiné de mille couleurs, ou une pierre parsemée de mousses très-fines.

Néanmoins, il voulut faire son possible, et

il trempa bravement sa plume, mais l'encre ne coulait pas; impatient, il secoua sa plume, et, — ô ciel! un énorme pâté tomba sur l'original. Un éclair bleuâtre brilla dans le pâté, siffla, gronda et serpenta, en craquant, à travers toute la chambre jusqu'au plafond. Alors une épaisse fumée sortit à gran ds flots des murailles, les feuilles commencèrent à bruire comme fouettées par l'orage, des milliers de basilics brillans descendirent à travers les feux, allumèrent la fumée, et bientôt des masses de flammes roulèrent autour d'Anselme éperdu. Les tiges d'or des palmiers devinrent des serpens gigantesques qui heurtaient leurs têtes l'une contre l'autre, avec un son métallique affreux, et qui enveloppaient le pauvre Anselme de leurs corps écaillés. « Insensé! reçois le prix de ton insolence criminelle! »

Ainsi criait la voix terrible du salamandre couronné, qui apparut dans les flammes, audessus des serpens, comme un astre radieux: les dragons, de leurs gueules béantes, vomirent sur Anselme des cataractes de feu, et ces torrens de flammes semblaient se condenser autour de son corps, et se changer en une masse compacte, froide comme la glace. Mais pendant que ses membres s'engourdissaient et

se ratatinaient, Anselme s'évanouit. Quand il retrouva ses sens, il ne pouvait bouger; il était enveloppé d'une lueur brillante contre laquelle il heurtait chaque fois qu'il voulait lever la main, ou changer de position.

Hélas!..... il était assis dans une bouteille de cristal bien bouchée, sur une tablette, dans la bibliothèque de l'archiviste Lindhorst.

FIN DE LA NEUVIÈME VEILLÉE.

DIXIÈME VEILLÉE.

Souffrances de l'étudiant Anselme dans une bouteille. — Heureuse vie des écoliers et des praticiens. — Combat dans la bibliothèque de l'archiviste Lindhorst. — Victoire du salamandre et délivrance de l'étudiant Anselme.

Je doute avec raison, lecteur bienveillant, que tu aies jamais été enfermé dans une bouteille, à moins qu'un songe malin ne se soit amusé à te mettre, quelque soir, dans cette pénible situation. Cela étant, tu sentiras aussi bien vivement le malheur du pauvre Anselme. Mais, quand même tu n'aurais jamais rien rêvé de semblable, ta bouillante imagination voudra bien, par complaisance pour Anselme et pour moi, te faire passer quelques momens dans cette prison de cristal. — Étroitement serré entre des murs éblouissans, tu vois tous

les objets d'alentour revêtus des couleurs de l'arc-en-ciel. — Tout tremble, vacille et bourdonne devant toi dans des flots de lumière. Tu nages sans mouvement comme dans une masse d'éther congelé, qui s'est refermée sur toi, et c'est en vain que ton esprit commande à ton corps inanimé. Toujours et de plus en plus pesante, une masse énorme foule ta poitrine, — ton haleine brûlante a bientôt consumé le peu d'air qui rafraîchissait encore ton étroite demeure; — tes artères se gonflent, et, déchiré par une affreuse anxiété, chacun de tes nerfs palpite en luttant avec la mort.

Prends pitié, lecteur généreux, de l'étudiant Anselme, en proie dans sa bouteille à tous ces tourmens inexprimables; d'autant plus malheureux qu'il sentait que la mort même ne pourrait pas le délivrer; car, le matin, quand le soleil revint éclairer l'appartement de sa douce et amicale lumière, ne se réveilla-t-il pas du profond évanouissement où l'avait plongé l'excès de ses maux, et son martyre ne recommença-t-il pas sur nouveaux frais! Il ne pouvait remuer aucun de ses membres, mais sa pensée battait le cristal et lui renvoyait d'étourdissantes dissonances; et au lieu des paroles pleines de raison que lui dictait naguère son esprit, il n'entendait

plus dans sa tête que le sourd bourdonnement de la démence.

Alors il s'écria dans son désespoir : « O Serpentine ! — Serpentine, délivre-moi de ces tourmens d'enfer ! » Et ce fut comme si de légers soupirs agitaient l'air autour de lui, et ces soupirs se replièrent autour de la bouteille, tels que les feuilles d'un sureau, vertes et transparentes ; le bruit cessa, l'éclat éblouissant disparut et Anselme respira plus librement. « Mais ne suis-je pas moi-même cause de tout mon malheur ? Hélas ! ne t'ai-je pas méchamment offensée, aimable Serpentine ! n'ai-je pas conçu de misérables doutes sur ton existence ? n'ai-je pas perdu la foi et avec elle tout ce qui devait me rendre le plus heureux des hommes ! Hélas ! tu ne voudras plus être à moi, le Pot d'or est perdu pour moi sans retour, je ne pourrai plus jamais contempler ses merveilles ! Hélas ! je ne voudrais plus que te voir une fois, qu'entendre une fois encore ta voix douce et mélodieuse, aimable Serpentine ! »

C'est ainsi que se lamentait dans sa douleur cuisante l'étudiant Anselme, quand, tout près de lui, quelqu'un dit ces paroles : « Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez, monsieur l'étudiant, ni pourquoi vous gémissez

avec si peu de modération. » — L'étudiant Anselme s'aperçut qu'à côté de lui, sur la même tablette, se trouvaient encore cinq bouteilles contenant trois écoliers et deux praticiens. — « Ah ! messieurs et chers compagnons d'infortune, » s'écria-t-il, « comment est-il possible que vous soyez si calmes, je dirai même si joyeux, s'il faut en croire votre physionomie? Vous êtes cependant enfermés, tout aussi bien que moi, dans des bouteilles, et vous ne pouvez ni bouger, ni vous remuer, ni même penser quelque chose de raisonnable, sans qu'aussitôt il ne s'élève un bruit et un carillon d'enfer, et que vous n'entendiez corner, bourdonner et tinter à en avoir la tête rompue. Mais vous ne croyez sans doute pas au salamandre et à la couleuvre verte ? » — « Vous radotez, je crois, mon cher monsieur l'étudiant, » reprit un écolier, « jamais nous ne nous sommes mieux divertis que maintenant, car les écus de six francs que nous a donnés l'extravagant archiviste pour toutes sortes d'écritures confuses nous font grand bien ; nous n'avons plus besoin à présent d'apprendre des chœurs italiens, nous allons tous les jours chez Joseph ou chez quelque autre gargotier, nous faisons honneur à la bière double, nous regardons les

jolies filles jusque dans les yeux, nous chantons en vrais étudians *Gaudeamus igitur*, et nous sommes contens. » — « Ces messieurs ont parfaitement raison, » dit alors un praticien, « moi aussi, je suis tout cousu d'écus de six francs, de même que mon cher collègue et voisin, et je fais de fréquentes visites au cabaret, au lieu de me renfermer entre quatre murailles à griffonner de pitoyables actes. » — « Mais, mes excellens et très-chers messieurs, » reprit l'étudiant Anselme, « ne sentez-vous donc pas que vous êtes tous et un chacun enfermés dans des bouteilles de verre, et que vous ne pouvez pas bouger seulement, à plus forte raison vous promener ? » — A ces mots, les écoliers et les praticiens poussèrent un grand éclat de rire et s'écrièrent : « Cet étudiant est fou, il s'imagine être assis dans une bouteille de verre, tandis qu'il est debout sur le pont de l'Elbe et qu'il regarde dans l'eau. Allons plus loin. » — « Hélas ! » soupira l'étudiant, « ceux-ci n'ont jamais vu l'aimable Serpentine, ils ne savent pas ce que c'est que la liberté et la vie dans l'amour et dans la foi, aussi ne sentent-ils pas la gêne de la prison dans laquelle les a jetés le salamandre pour les punir de leur folie et de la grossièreté de leur esprit ; mais

moi, malheureux, je serai consumé par la douleur et par la misère, si celle que j'aime ne me délivre pas. »

La voix de Serpentine traversa la chambre et murmura ces mots : « Anselme ! Anselme ! — aime, — crois, — espère ! » — Et chacune de ces paroles pénétrait comme un rayon de lumière dans la prison d'Anselme, et il fallut que le cristal cédât à ses efforts et s'élargît, afin que la poitrine du captif pût s'élever et se mouvoir à son aise. Son état devenait à chaque instant moins pénible, et il s'aperçut bien que Serpentine l'aimait encore, et que c'était elle seule qui lui rendait supportable son triste séjour. Il ne s'occupa plus de ses légers compagnons d'infortune et ne dirigea sa pensée que sur l'aimable Serpentine.

Mais tout à coup, à l'autre extrémité de l'appartement, s'éleva un murmure sourd et désagréable. Il remarqua bientôt que ce murmure venait d'une vieille cafetière à laquelle pendait un reste de couvercle, et qui était placée en face de lui, sur un petit buffet. En regardant avec plus d'attention, il vit se débrouiller et se développer peu à peu les traits hideux d'un vieux visage de femme couvert de rides, et bientôt se tint devant lui la mar-

chande de pommes de la porte Noire. Elle ricanait et lui riait au nez, et s'écriait d'une voix glapissante : « Eh ! eh ! mon beau fils ! — te voilà donc pris ! — je te le disais bien : *tu tomberas dans le cristal, — dans le cristal !* — Ne te l'avais-je pas prédit ? » — « Ris tant que tu le voudras, maudite sorcière, » répondit l'étudiant Anselme, « toi seule es cause de tout ce malheur ; mais le salamandre ne te manquera pas, chienne de betterave ! » — « Ho ! ho ! » repartit la vieille, « ne sois pas si fier ! tu as marché sur le visage de mes enfans, tu m'as brûlé le nez, et pourtant je te veux du bien, petit fripon, car tu étais toujours un charmant jeune homme, et ma fille aussi te veut du bien ; mais une fois pour toutes, tu ne sortiras pas du cristal si je ne viens à ton aide ; je ne puis atteindre jusqu'à toi, mais mon compère le rat, qui demeure au-dessus de toi dans le plafond, va ronger la planche sur laquelle tu reposes, tu tomberas, et je te recevrai dans mon tablier, afin que tu ne te casses pas le nez, et que tu conserves entière ta jolie figure ; et je te porterai au plus vite à mademoiselle Véronique, et tu l'épouseras quand tu seras conseiller. » — « Va te promener, fille de Satan, » s'écria l'étudiant Anselme avec

véhémence, tes ruses d'enfer m'ont seules poussé au crime dont je porte maintenant la peine. — Mais je prends mon mal en patience, car je ne puis plus vivre qu'ici, consolé par l'amour de Serpentine! — Écoute, vieille, et pends-toi : — je me moque de ton pouvoir, j'aimerai éternellement et n'aimerai que Serpentine, — je ne veux pas devenir conseiller, — je ne veux plus regarder ta Véronique qui m'a par toi fait induire en tentation. — Si la couleuvre verte n'est pas à moi, je mourrai de douleur et de désirs. — Ote-toi de mes yeux, ôte-toi de mes yeux, détestable sorcière. » — La vieille poussa un éclat de rire qui fit trembler tout l'appartement, et s'écria : « Reste donc et péris dans ta prison; mais il est temps de se mettre à l'œuvre, car j'ai encore autre chose à faire ici. » — Elle jeta son manteau noir et se tenait là dans une dégoûtante nudité; alors elle se mit à danser en rond, et de tous côtés tombaient de la bibliothèque de gros *in-folio* dont elle arracha des feuilles de parchemin. Elle les attacha promptement l'une à l'autre et s'en revêtit, et bientôt elle parut couverte comme d'une armure d'écailles singulièrement bigarrées. Le matou noir sauta en jetant du feu hors de l'en-

crier qui se trouvait sur la table, et courut en miaulant vers la vieille qui poussa un cri de joie et disparut avec lui à travers la porte. Anselme s'aperçut qu'elle était allée vers la salle bleu-d'azur, et bientôt il entendit siffler et gronder au loin; les oiseaux criaient dans le jardin, le perroquet grasseyait: « Au secours! —au secours! au voleur! au voleur! »

En ce moment, la vieille rentra en sautant dans la chambre, le Pot d'or sous le bras, et poussant des cris sauvages qu'elle accompagnait de gestes affreux: « Courage, courage! — mon fils — tue la couleuvre verte! courage, mon fils, courage. » — Il sembla à Anselme qu'il entendait de profonds soupirs, qu'il entendait la voix de Serpentine. Il fut pénétré d'horreur, et un violent désespoir s'empara de lui. — Il rassembla toutes ses forces, il heurta contre le cristal avec tant de violence que ses nerfs et ses artères faillirent se rompre. Un son perçant traversa la chambre, et l'archiviste Lindhorst se tint debout sous la porte dans sa brillante robe de chambre de damas: « Hé! hé! canaille, sortilèges, — maléfices — par ici — par là! » ainsi criait-il. Les cheveux noirs de la vieille se dressèrent comme des brosses, ses yeux rouges brillèrent d'un feu infernal, et fai-

sant claquer l'une contre l'autre les dents aiguës de sa vaste gueule, elle hurla : « Leste — preste, joue de la griffe, de la griffe ! » Elle rit et chevrota d'un air moqueur, et étreignit vigoureusement le Pot d'or dont elle tirait des poignées d'une terre brillante qu'elle lançait à l'archiviste; mais dès que cette terre touchait la robe de chambre, elle se changeait en fleurs qui retombaient sur le parquet. Alors les fleurs de lis de la robe de chambre s'allumèrent et jetèrent des flammes, et l'archiviste les prenait toutes brûlantes et pétillantes, et les lançait sur la sorcière qui mugissait de douleur ; mais elle fit un bond, secoua son armure de parchemin, et les lis s'éteignirent et tombèrent en cendres. — « Leste — preste — mon petit ! » s'écria la vieille; le matou s'élança en grondant vers la porte et passa sur le corps de monsieur l'archiviste; mais le perroquet gris vola au-devant de lui et le saisit de son bec recourbé à la nuque avec tant de force, qu'un sang rouge mêlé de feu jaillissait de sa gorge, et la voix de Serpentine criait : « Sauvée — sauvée ! »

La vieille se jeta pleine de rage et de désespoir sur l'archiviste, elle lança le Pot derrière elle, et, étendant ses doigts longs et maigres,

elle voulut égratigner son adversaire; mais celui-ci défit subitement sa robe de chambre et la jeta sur la vieille. Alors sifflèrent et craquèrent et s'élancèrent des flammes bleuâtres qui jaillissaient en pétillant des feuilles de parchemin, et la vieille se roulait à terre en poussant des cris lamentables, et elle s'efforçait de prendre toujours plus de terre dans le pot et d'arracher des livres plus de feuilles de parchemin, pour éteindre les flammes qui brûlaient autour d'elle; et, quand elle réussissait à se couvrir de terre ou de parchemin, le feu s'éteignait. Mais alors s'élancèrent, comme de l'intérieur même du corps de l'archiviste, des flammes sifflantes et pétillantes vers la vieille. « Hé! hé! sus, sus—victoire au salamandre! » Ainsi retentit la voix de l'archiviste à travers l'appartement, et mille éclairs serpentaient et décrivaient un cercle de feu autour de la sorcière qui hurlait. Un combat furieux s'était engagé entre le chat et le perroquet, et les deux champions se poursuivaient l'un l'autre avec rage dans tous les coins de la chambre; mais enfin le perroquet renversa le matou d'un coup de son aile puissante, lui enfonça sa serre dans le flanc, et le tint ferme, tandis que le pauvre chat miaulait d'une façon lamentable; puis,

de son bec tranchant et crochu, il lui arracha ses yeux flamboyans d'où jaillissait une liqueur brûlante.

Une épaisse fumée sortit de l'endroit où la vieille était tombée couverte de la robe de chambre; ses mugissemens, ses cris affreux de détresse, retentissaient au loin. La fumée qui s'était répandue avec une insupportable puanteur s'éclaircit maintenant : l'archiviste ramassa la robe de chambre, et trouva dessous une hideuse betterave : « Monsieur et très-honoré archiviste, je vous apporte ici mon ennemi vaincu, » dit le perroquet tendant avec son bec un poil noir à l'archiviste Lindhorst. « C'est très-bien, mon cher, » répondit l'archiviste, « voilà aussi mon ennemie vaincue; prenez, je vous prie, soin du reste; aujourd'hui même encore vous obtiendrez, à titre de gratification, six noix de coco et une paire de lunettes neuves, car je vois que le matou vous a méchamment cassé les vôtres. » — « Tout à vous, mon respectable ami et protecteur! » répondit le perroquet joyeux; il prit la betterave dans son bec et s'envola par la fenêtre que lui ouvrait l'archiviste Lindhorst. Celui-ci saisit le Pot d'or et s'écria d'une voix forte : « Serpentine, Serpentine ! »

Mais quand l'étudiant Anselme, charmé de la mort de la détestable femme qui avait causé son malheur, regarda l'archiviste, c'était encore une fois la noble et majestueuse figure du roi des génies qui levait les yeux vers lui avec une expression ineffable de douceur et de dignité. — « Anselme, » dit le roi des génies, « si tu fus incrédule, la faute n'en est pas à toi; il en faut accuser un principe ennemi qui cherchait à porter le désordre dans ton ame et à te mettre en contradiction avec toi-même; tu es demeuré fidèle, renais au bonheur et à la liberté. » Un éclair traverse l'ame d'Anselme, le merveilleux *accord parfait* des cloches de cristal retentit avec plus de force et de puissance que jamais, — ses fibres et ses nerfs en sont ébranlés; — toujours plus plein, toujours plus vigoureux, l'accord mugit et gronde et remplit toute la salle; le verre qui renfermait Anselme éclate, et l'étudiant tombe... dans les bras de la charmante, de l'aimable Serpentine.

FIN DE LA DIXIÈME VEILLÉE.

ONZIÈME VEILLÉE.

Mauvaise humeur du recteur Paulmann, au sujet de la folie qui s'est emparée de sa famille. — Comment le régistrateur Heerbrand devint conseiller, et se promenait, par le plus grand froid, en souliers et en bas de soie. — Aveux de Véronique. — Fiançailles près de la soupière fumante.

« Mais, dites-moi, s'il vous plaît, très cher régistrateur, comment ce punch maudit a pu nous monter à la tête et nous pousser à mille extravagances ? » — Ainsi parlait le co-recteur Paulmann, quand il entra le matin suivant dans la chambre encore toute parsemée de pots cassés, au milieu desquels l'infortunée perruque, réduite à ses élémens primitifs, nageait, dissoute, dans un océan de punch.

Quand l'étudiant Anselme fut sorti, le co-recteur Paulmann et le régistrateur Heerbrand coururent et chancelèrent à tort et à travers dans la chambre, hurlant comme des damnés

et heurtant de la tête l'un contre l'autre jusqu'à ce que Fanny eût conduit, à grand'peine, dans son lit le co-recteur à la jambe avinée, et que le régistrateur, accablé de fatigue, se fût jeté sur le sopha que Véronique venait d'abandonner pour s'enfuir dans son appartement. Le régistrateur, la tête enveloppée de son mouchoir de poche bleu, et l'air tout pâle et mélancolique, soupira ces mots : « Hélas ! très-honoré co-recteur, ce n'est pas le punch que mademoiselle Véronique avait délicieusement préparé, non, non, c'est ce maudit étudiant qui est cause de tout le malheur. N'avez-vous donc pas remarqué qu'il est depuis long-temps *mente captus ?* et ne savez-vous pas aussi que la folie se gagne ?—Un fou en fait d'autres ; pardonnez, ceci est un vieux proverbe ; et principalement quand on a bu un petit coup, on tombe facilement dans la déraison, et l'on exécute involontairement toutes sortes de manœuvres et d'exercices, au gré de son extravagant chef de file. Mais croiriez-vous, co-recteur, que la tête me tourne encore quand je songe au perroquet gris ? » — « Eh ! quoi ? » répondit le co-recteur, « folie que tout cela ! c'était le petit vieux *Famulus* de l'archiviste, qui portait un manteau gris et cherchait l'étu-

diant Anselme. » — « Cela peut être, » reprit le régistrateur Heerbrand, « mais il faut convenir que je me sens tout misérable de corps et d'esprit; mais aussi, toute la nuit n'ai-je entendu que siffler et jouer de l'orgue autour de moi, d'une façon tout-à-fait désagréable. » — « C'était moi, » répondit le co-recteur, « car je ronfle très-fort. » — « A la bonne heure, je le veux bien, » continua le régistrateur Heerbrand, « mais, co-recteur, co-recteur, — ce n'était pas sans motif que j'avais cherché hier à nous procurer quelques momens agréables ; — mais Anselme m'a tout gâté. — Vous ne savez pas, — ô co-recteur, co-recteur ! » — Le régistrateur Heerbrand se leva vivement, arracha de sa tête le mouchoir bleu, se jeta dans les bras de son ami, lui serra chaudement la main, s'écria une fois encore d'une façon lamentable : « O co-recteur, co-recteur ! » puis, prenant sa canne et son chapeau, il se sauva à toutes jambes.

« Cet Anselme ne mettra plus le pied dans ma maison, » se dit le co-recteur Paulmann; « car je vois bien qu'avec sa folie obstinée il privera encore de leur raison les meilleures gens du monde; le régistrateur en tient aussi déjà. » — « Moi, je m'en suis jusqu'à présent as-

sez bien tiré, mais le diable qui a frappé hier au soir à ma porte, pourrait bien entrer de force, et jouer avec moi sa comédie. — Ainsi donc, *Apage, Satanas!* — hors d'ici cet Anselme! »

Véronique était devenue toute sérieuse, elle ne disait mot, ne faisait que sourire parfois singulièrement, et à toutes choses préférait la solitude. « En voilà une aussi qu'Anselme a ensorcelée, » dit le co-recteur malicieusement, « mais je suis charmé qu'il ne se fasse pas voir du tout, je sais qu'il a peur de moi, — maître Anselme; voilà pourquoi il ne vient plus. » — Le co-recteur dit ces dernières paroles à haute voix devant Véronique; d'abondantes larmes coulèrent des yeux de la pauvre fille et elle soupira: « Hélas! comment Anselme pourrait-il venir? lui qui est enfermé depuis long-temps dans la carafe de verre! » — « Qui? quoi? » — s'écria le co-recteur Paulmann. « Ah! mon Dieu—mon Dieu! elle aussi radote déjà comme le régistrateur; bientôt elle sera complètement folle. — Ah! maudit, abominable Anselme! »

Il courut aussitôt trouver le docteur Eckstein, qui se prit à sourire, et dit: « Eh! eh! » — mais il ne fit point d'ordonnance, et au peu qu'il avait dit il ajouta en s'en allant:

« Spasmes, — affection nerveuse; — cela passera de soi-même. — Conduire au grand air, — promener en voiture, — la distraire; — spectacle, — *le Visionnaire*, — *les Sœurs de Prague* *, — cela passera de soi-même ! » — « Le docteur a été rarement aussi causeur, » pensa le co-recteur Paulmann, « c'était aujourd'hui une vraie intempérie de langue. »

Des jours, des semaines, des mois s'étaient passés; Anselme avait disparu; mais le régistrateur Heerbrand aussi ne se faisait plus voir; enfin, le 4 février, il entra vêtu d'un habit du drap le plus fin et coupé à la dernière mode, en escarpins et en bas de soie, malgré la rigueur de la saison, et un gros bouquet de fleurs naturelles à la main; il entra, disons-nous, à midi précis, dans le cabinet du co-recteur Paulmann, qui ne fut pas peu surpris de voir son ami ainsi paré. Le régistrateur Heerbrand s'avança d'un air solennel vers le co-recteur, l'embrassa en homme qui sait son monde, et lui dit : « Aujourd'hui, jour de la fête de votre chère et honorée demoiselle Véronique, je m'en vais enfin vous avouer franchement ce que j'avais depuis long-temps sur le cœur ! Certain

* Anciens opéras allemands.

soir, de funeste mémoire, que j'avais apporté dans la poche de mon surtout les ingrédiens nécessaires pour préparer ce maudit punch qui nous a fait tant de mal, j'avais l'intention de vous communiquer une heureuse nouvelle et de célébrer avec vous ce jour de bonheur ; je venais d'apprendre que j'étais nommé conseiller aulique : je tiens aujourd'hui dans ma poche mon brevet, *cum nomine et sigillo principis.* » — Ah ! ah ! monsieur le régis..... monsieur le conseiller Heerbrand, voulais-je dire, » balbutia le co-recteur. — « Mais vous, très-honoré co-recteur, » reprit notre ami Heerbrand, maintenant conseiller, « vous seul pouvez combler mon bonheur : depuis long-temps j'aimais en silence mademoiselle Véronique, et je puis me vanter d'avoir obtenu d'elle maints regards d'amitié qui m'ont prouvé clairement qu'elle ne m'est pas tout-à-fait défavorable. En un mot, respectable co-recteur, — moi, le conseiller aulique Heerbrand, je vous prie de m'accorder la main de votre charmante demoiselle Véronique que je me propose d'épouser bientôt, si c'est votre bon plaisir. »

Le co-recteur Paulmann, au comble de l'étonnement, leva ses bras sur sa tête et s'écria : « Ah ! — ah ! — ah ! — monsieur le régistr...

monsieur le conseiller, voulais-je dire, qui l'eût jamais pensé! — Eh bien! si Véronique vous aime en effet, moi, pour ma part, je n'y trouve rien à redire; peut-être même que sa mélancolie actuelle ne provient que d'un amour caché qu'elle a pour vous; on connaît, Dieu merci, toutes ces mascarades. »

En ce moment, Véronique entra, pâle et en désordre, comme on avait coutume de la voir depuis quelque temps. Le conseiller Heerbrand alla au-devant d'elle, toucha, dans un discours galamment tourné, quelques mots du jour de sa fête, et lui présenta, outre le bouquet odorant, un petit paquet; elle l'ouvrit, et une paire de brillantes boucles d'oreilles s'offrit à ses yeux; une prompte et passagère rougeur colora ses joues, ses yeux jetèrent un feu plus vif, elle s'écria: « Ah! mon Dieu! voici les mêmes boucles d'oreilles que je portais, il y a quelques semaines, et qui me causèrent alors un si grand plaisir! » — « Comment cela se pourrait-il? » dit avec étonnement le conseiller Heerbrand, dont la susceptibilité se trouvait légèrement blessée, « comment cela se pourrait-il? il y a une heure, tout au plus, que je les ai achetées dans la rue du Château, pour de méprisable argent. » — Mais Véronique ne l'écoutait

plus, elle était déjà devant le miroir à observer l'effet que produisaient les bijoux qu'elle avait aussitôt passés dans ses petites oreilles mignonnes.

Le co-recteur Paulmann, prenant un air grave et un ton sérieux, lui apprit l'avancement de son ami Heerbrand, et la demande qu'il faisait de sa main. Véronique fixa sur le conseiller un regard perçant, et dit : « Je le savais depuis long-temps, que vous vouliez m'épouser. — Soit! je le veux bien. — Je vous promets mon cœur et ma main ; mais il faut que je vous déclare tout de suite — à tous deux, vous, mon père, et vous, mon fiancé, une chose qui me tourmente et m'accable depuis long-temps, — mais tout de suite, dût la soupe que Fanny porte en ce moment sur la table se refroidir. »

Sans attendre la réponse du co-recteur et du conseiller, sans considérer que les mots erraient visiblement sur leur bouche, Véronique continua : « Vous pouvez m'en croire, mon excellent père, j'aimais Anselme de tout mon cœur; et quand le régistrateur Heerbrand, qui depuis ce temps est devenu lui-même conseiller, assurait qu'Anselme pourrait bien devenir quelque chose de semblable, je résolus

de ne prendre jamais d'autre époux que lui; mais ce fut alors comme si des puissances ennemies voulaient me l'arracher, et j'eus recours à la vieille Lise, qui fut autrefois ma bonne et qui est maintenant une femme sage, et, de plus, une grande magicienne. Elle promit de m'aider, et de livrer Anselme entre mes mains. Nous allâmes dans la nuit de l'équinoxe, à minuit, sur un chemin en croix; elle évoqua les esprits de l'enfer, et, à l'aide du matou noir, nous confectionnâmes un petit miroir de métal, dans lequel je n'avais qu'à regarder en dirigeant ma pensée sur Anselme pour le gouverner entièrement et à mon gré. — Mais je me repens sincèrement d'avoir fait toutes ces choses, je renonce à tous les artifices de Satan. Le salamandre a vaincu la vieille, j'ai entendu ses cris de détresse, mais il n'y avait aucun moyen de la secourir; au moment même où, sous la forme d'une betterave, elle fut dévorée par le perroquet, mon miroir de métal se brisa avec un bruit perçant. » Véronique tira de son nécessaire les deux fragmens du miroir brisé et une boucle de cheveux, et, présentant ces deux objets au conseiller Heerbrand, elle continua : « Prenez, cher conseiller, les morceaux du miroir, et, ce soir, à minuit, jetez-

les, du haut du pont de l'Elbe, de l'endroit même où est plantée la croix, dans le fleuve; c'est le seul endroit où il ne soit point couvert de glace; mais conservez la boucle de cheveux et portez-la fidèlement sur votre cœur. Je renonce encore une fois à tous les artifices de Satan, et, pour Anselme, je lui souhaite volontiers son bonheur, car il est marié maintenant à la couleuvre verte, qui est bien plus belle et plus riche que moi. Quant à vous, cher conseiller, je vous aimerai et vous honorerai, comme le doit toute femme de bien. »— « Dieu du ciel ! » s'écria le co-recteur Paulmann accablé de douleur, « elle est folle, elle est folle ! — elle ne pourra plus être madame la conseillère, — elle est folle, elle est folle ! »— « Permettez, » dit en l'interrompant le conseiller Heerbrand, « je sais bien que mademoiselle Véronique nourrissait dans son cœur quelque inclination pour ce cerveau fêlé d'Anselme, et il peut se faire que dans un moment d'exaltation elle se soit adressée à cette femme sage, qui n'est autre chose, je le vois bien, que la tireuse de cartes et la revendeuse de café de la porte de l'Elbe, — en un mot la vieille Rauer. On ne peut nier aussi qu'il n'y ait en effet des sciences occultes, qui n'exercent que

trop souvent leur influence ennemie sur les hommes : les auteurs anciens en parlent déjà ; mais ce que mademoiselle Véronique vient de dire de la victoire du salamandre et de l'hymen d'Anselme avec la couleuvre verte n'est sans doute qu'une allégorie, — un poème, dans lequel elle a chanté ses adieux à l'étudiant. » — « Prenez-le pour ce qu'il vous plaira, cher conseiller ! par exemple, pour un songe bien ridicule, » ajouta Véronique. — « En aucune manière, » reprit le conseiller Heerbrand, « car je sais bien qu'Anselme aussi est livré à des puissances mystérieuses, qui le poussent à toutes sortes d'extravagances et se moquent de lui. »

Le co-recteur Paulmann ne put pas se retenir davantage, il éclata : « Arrêtez, au nom du ciel, arrêtez ! avons-nous encore une fois bu trop de punch, ou la folie d'Anselme agit-elle sur nous? Monsieur le conseiller, monsieur le conseiller, quel radotage nous faites-vous là? — je veux croire, en attendant, que c'est l'amour qui vous trouble la cervelle à tous deux, mais le mariage y remédiera bientôt ; sans cela j'aurais peur de vous voir vous-même atteint de folie, très-digne et très-estimable conseiller, et je craindrais fort pour votre lignée

qu'elle n'héritât du mal de ses parens. — Allons, je vous donne ma bénédiction paternelle, et vous permets de vous embrasser en qualité de futurs conjoints. » Ce qui fut fait ; et avant que la soupe ne se fût refroidie, l'union projetée était conclue.

Peu de semaines après, madame la conseillère Heerbrand était assise en effet, ainsi qu'elle l'avait autrefois rêvé, dans la tourelle d'une jolie maison sur le Marché-Neuf, et regardait en souriant les fashionables qui passaient dans la rue, et qui disaient en braquant leurs lorgnettes sur sa fenêtre : « C'est, il faut l'avouer, une charmante femme que madame la conseillère Heerbrand ! »

FIN DE LA ONZIÈME VEILLÉE.

DOUZIÈME VEILLÉE.

Du beau domaine seigneurial qui échut à Anselme, en qualité de gendre de l'archiviste Lindhorst, et comment il y vit avec Serpentine. — Conclusion.

Que j'ai bien senti le bonheur de l'étudiant Anselme, lorsque, devenu l'époux de la charmante Serpentine, il fut arrivé dans ce royaume mystérieux dans lequel il reconnut la patrie que ses pressentimens et ses désirs avaient depuis long-temps devinée! Mais c'est en vain, lecteur très-cher, que j'ai tenté de te donner même une faible idée de toutes les merveilles qui entourèrent cet Anselme. Je ressentais un profond dégoût, en m'apercevant de l'insuffisance de chaque expression. Je me sentais arrêté par les misères de la vie mesquine de tous les jours, je souffrais d'un étrange malaise,

j'errais de tous côtés comme un homme qui fait un rêve, enfin je tombais, comme un autre Anselme, dans le même état que je t'ai décrit, lecteur bienveillant, dans la quatrième veillée. Le chagrin me faisait maigrir et me consumait peu à peu, lorsque, parcourant les onze veillées que j'avais heureusement menées à fin, je songeais qu'il ne me serait peut-être jamais permis d'y ajouter la douzième, la véritable clef de la voûte : car, toutes les fois que je m'asseyais à ma table, le soir, pour achever cet ouvrage, je croyais voir de malins fantômes (c'étaient peut-être des parens, — peut-être des *cousins germains* de la défunte sorcière), qui me présentaient un miroir de métal poli, dans lequel je me voyais pâle, débile et mélancolique, comme le régistrateur Heerbrand après qu'il se fut grisé de punch. — Je jetais alors la plume et courais me mettre au lit, afin de rêver au moins de l'heureux Anselme et de la charmante Serpentine. Ce malaise durait déjà depuis plusieurs jours, quand je reçus, à ma grande surprise, un billet de l'archiviste Lindhorst, conçu dans les termes suivans :

« Vous avez, monsieur, s'il en faut croire le bruit qui court, raconté en onze veillées les

aventures merveilleuses de mon cher gendre, le ci-devant étudiant, maintenant poëte Anselme; et vous vous tourmentez fort pour avoir de quoi parler dans votre douzième et dernière veillée, de l'heureuse vie qu'il mène en Atlantide, où il habite avec ma fille le beau domaine seigneurial que j'y possède. Quoique je ne voie pas avec plaisir que vous ayez appris à un monde de lecteurs mon origine et ma véritable nature, ce qui pourrait m'exposer à mille désagrémens dans mes fonctions d'archiviste privé, et pourrait bien faire élever au collège cette question assez épineuse, de savoir jusqu'à quel point un salamandre peut s'engager par serment à servir l'état; s'il est prudent, et tout à la fois permis d'accepter ses garanties; enfin, jusqu'à quel point on peut, en général, lui mettre entre les mains des affaires d'importance; puisque, d'après Gabalis et Swedenborg, il ne faut pas se fier du tout aux génies élémentaires; — quoique mes meilleurs amis aillent fuir désormais mes embrassemens, dominés qu'ils seront par la crainte que je ne lâche quelques petits éclairs, et que je ne gâte leur frisure ou leur habit des dimanches : — malgré tout cela, dis-je, je veux, monsieur, vous aider à terminer cet

ouvrage, parce que vous y dites beaucoup de bien de moi et de ma chère fille mariée (je voudrais être débarrassé déjà des deux autres). Voulez-vous donc écrire votre douzième veillée? Quittez votre petite cellule, descendez vos cinq maudits étages et venez me voir. Dans la salle bleu-d'azur que vous connaissez, vous trouverez tout ce qui est nécessaire pour écrire, et vous pourrez rendre compte en peu de mots à vos lecteurs de ce que vous avez vu : cela vaudra mieux pour vous qu'un long commentaire sur une vie que vous ne connaissez cependant que par ouï-dire.

Je suis avec respect, monsieur,

Votre dévoué

LE SALAMANDRE LINDHORST.

P. T. Archiviste royal privé.

Ce billet de l'archiviste Lindhorst, un peu rude, il est vrai, mais pourtant amical, me fit grand plaisir; il paraissait certain que le singulier vieillard était parfaitement informé de l'aventure étrange qui m'avait fait connaître l'histoire de son gendre, aventure dont, lié par ma promesse, il m'a fallu te faire un secret à toi-même, cher lecteur; mais il n'avait pas

pris la chose en aussi mauvaise part que j'aurais eu lieu de le craindre; il m'offrait lui-même son assistance pour achever mon ouvrage, d'où je pouvais conclure avec raison, qu'au fond il ne serait pas fâché de voir son existence merveilleuse dans le pays des génies révélée par la voie de l'impression. Il peut se faire, pensais-je, qu'il espère ainsi marier plus tôt les deux filles qui lui restent; une étincelle tombera peut-être dans le cœur de tel ou tel jeune homme qui se mourra d'amour pour la couleuvre verte, et qui pourra bien, le jour de l'Ascension, chercher et trouver en effet sa bien-aimée dans les feuilles du sureau. Dans le malheur même qui est arrivé à Anselme, d'être enfermé dans une fiole de verre, il puisera cet avertissement, qu'il doit, avant tout, se garder du doute et de l'incrédulité. Onze heures sonnaient quand j'éteignis ma lampe; je me rendis chez l'archiviste Lindhorst, qui m'attendait déjà dans son antichambre. « Est-ce vous, — très-honoré monsieur? — Ma foi, je suis charmé que vous ne méconnaissiez pas mes bonnes intentions; — suivez-moi seulement! » — Disant ces mots, il me conduisit à travers le jardin qui était illuminé d'une manière éblouissante, dans la salle bleu-d'azur.

En entrant, je reconnus la table violette à laquelle Anselme avait coutume de travailler.

L'archiviste Lindhorst disparut, mais il revint bientôt, tenant à la main une belle coupe d'or de laquelle sortait en pétillant une flamme bleuâtre. « Je vous apporte ici, » me dit-il, « la boisson favorite de votre ami, le maître de chapelle Jean Kreisler. C'est de l'arac brûlant dans lequel j'ai jeté un peu de sucre. Goûtez-le; je vais ôter ma robe de chambre, et tandis que vous serez assis là, regardant et écrivant; je veux pour me divertir, et pour jouir de votre agréable société, me promener de haut en bas dans votre gobelet. »

« Tout comme il vous plaira, monsieur et très-honoré archiviste, » répondis-je; « mais quand je voudrai goûter de ce breuvage, j'espère que vous ne... » — « N'ayez aucune inquiétude, mon cher monsieur! » s'écria l'archiviste; il jeta sa robe de chambre, descendit dans la coupe, à ma grande surprise, et disparut dans les flammes.

Avec la précaution que je pris de souffler légèrement sur la flamme, je goûtai du breuvage sans répugnance; il était délicieux.

Ne sont-ce pas les feuilles d'émeraude des palmiers, qui tremblent et s'agitent avec un

doux frémissement, comme caressées par le souffle de la brise du matin? — Au sortir de leur sommeil, elles se meuvent, elles s'étendent, et murmurent avec mystère en s'entretenant des merveilles que leur annoncent des sons de harpe vagues et vaporeux, faible écho de l'harmonie d'une région lointaine. — L'azur se détache des murailles, et s'élève et s'abaisse comme un léger nuage; mais des rayons brillans fendent cette vapeur qui se roule et se déroule capricieusement, et monte et va se perdre à une hauteur prodigieuse dans le dôme bleuâtre qui se voûte au-dessus des palmiers. — Mais, toujours et de plus en plus resplendissans, les rayons succèdent aux rayons, jusqu'à ce qu'enfin, doré de tous les feux du soleil, apparaisse ce jardin immense où j'aperçois Anselme. — Des hyacinthes flamboyantes, des tulipes, des roses, levaient leurs têtes nobles et gracieuses, et leurs parfums disaient en sons harmonieux au maître fortuné qui régnait sur elles : Demeure, demeure parmi nous, être chéri qui nous comprends, — notre parfum est le désir qui naît de l'amour; — nous t'aimons et sommes à toi pour toujours! — Les rayons dorés gravent ces mots en lettres de feu : Nous sommes le

feu allumé par l'amour. Le parfum est le désir, mais le feu est la passion ; et ne logeons-nous pas dans ton cœur ? ne sommes-nous pas à toi ? — Le feuillage des sombres buissons, des arbres gigantesques, grésille et gazouille : Viens, viens près de nous, mortel heureux, — mortel adoré ! Le feu est la passion, mais c'est l'espérance que notre ombre fraîche et délicieuse. Nous nous jouons amoureusement autour de ta tête, car tu nous comprends, parce que l'amour habite dans ton cœur. — Les ruisseaux et les fontaines claquent et bruissent : Ne passe pas si vite, mon bien-aimé, jette un regard sur notre cristal ; — dans notre sein demeure ton image, et nous la gardons avec amour, car tu nous as compris ! — Les oiseaux sifflotent et chantent en chœur : Écoute-nous, écoute-nous ; nous sommes la joie, la volupté, l'extase de l'amour ! — Mais Anselme adresse des regards passionnés vers le temple qui s'élève au loin. Les colonnes semblent des arbres, les chapiteaux et les corniches des feuilles d'acanthe, qui forment en s'entrelaçant des figures et des ornemens d'une richesse extrême. Anselme s'avance vers le temple, il considère avec volupté le marbre bigarré, les degrés couverts d'une mousse singulière. « Non, non ! » s'écria-t-il

dans son extase, « elle n'est plus loin d'ici! » Pleine de grâce et de beauté, Serpentine sort du temple; elle porte le Pôt d'or duquel vient de s'élever une fleur de lis merveilleuse. Le désir et la volupté brillent dans ses beaux yeux, elle regarde Anselme et lui dit: « Ah! mon bien-aimé! la fleur de lis a ouvert son calice. — Nos hautes destinées sont accomplies: existe-t-il un bonheur qui soit égal au nôtre?» Anselme la serre dans ses bras avec toute l'ardeur de la passion la plus vive. — La fleur de lis s'embrase et jette des torrens de flamme au-dessus de sa tête, et voilà de nouveau les arbres et les buissons qui frémissent et les ruisseaux qui bruissent doucement; — les oiseaux, — mille insectes bigarrés dansent dans les tourbillons de l'air. Un murmure de joie, de bonheur, d'enivrement, — dans les airs, — dans les eaux, — sur la terre, célèbre la fête de l'amour! — Tout à coup, des éclairs sillonnent les buissons, — des diamans, semblables à des yeux de feu, percent le sein de la terre et regardent sur sa surface; — des jets d'eau jaillissent des fontaines; — de doux parfums se répandent, portés sur des ailes frémissantes: — ce sont les génies des élémens, qui rendent hommage à la fleur de lis, et publient le bonheur d'Anselme.

Anselme lève sa tête entourée d'une auréole éclatante.— Sont-ce des regards ?—Sont-ce des paroles ? — Est-ce un chant ? — On entend résonner distinctement : « Serpentine ! — La foi et l'amour m'ont ouvert les trésors de la nature ! — tu m'appórtas la fleur de lis qui naquit de l'or, dans la force primitive de la terre, avant même que Phosphorus n'eût allumé la pensée ; — elle est la connaissance de la sainte harmonie de tous les êtres, et dans cette connaissance je vivrai à jamais, au comble du bonheur. — Oui, homme fortuné que je suis, j'ai connu les plus beaux mystères. — Il faut, ô Serpentine, que je t'aime éternellement. — Et jamais ne pâliront les rayons dorés de la fleur de lis, car la connaissance est éternelle comme le sont la foi et l'amour. »

La vision pendant laquelle j'aperçus Anselme dans son beau domaine dans l'Atlantide est sans doute une galanterie que me fit le salamandre, et ce qu'il y eut de charmant, c'est que, quand toute cette apparition se fut éteinte dans les brouillards, j'en trouvai, sur la table violette, l'histoire entière écrite fort proprement et, sans aucun doute, de ma main. — Mais alors, je me sentis subitement déchiré

et transporté de douleur. « O fortuné Anselme, qui as jeté loin de toi le fardeau de la vie commune, qui t'es élevé par ton amour pour Serpentine et qui habites maintenant, comblé de voluptés, un beau domaine seigneurial dans l'Atlantide ! — Mais moi, malheureux ! — bientôt, — oui, dans peu de minutes, je serai transplanté de ce beau salon (qui ne vaudra de long-temps pas un domaine seigneurial dans l'Atlantide) dans ma mansarde ; les misères et les besoins de la vie occuperont toute ma pensée, mille malheurs jetteront un voile épais de brouillard sur mes yeux, et je ne pourrai certainement plus jamais voir la fleur de lis. »

En ce moment l'archiviste Lindhorst me frappa doucement sur l'épaule et me dit : « Silence, silence, très-honoré monsieur ! ne vous plaignez pas de la sorte ! — N'avez-vous pas été tout à l'heure dans l'Atlantide, et n'y possédez-vous pas au moins une métairie à titre de fief poétique ? — En général, le bonheur d'Anselme est-il autre chose que cette vie dans la poésie, à laquelle se révèle la sainte harmonie de tous les êtres, comme le plus profond mystère de la nature ? »

FIN DU POT D'OR.

LES AVENTURES DE LA NUIT DE SAINT-SYLVESTRE.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Le voyageur enthousiaste, de l'album duquel nous tirons une nouvelle fantaisie à la manière de Callot, met visiblement si peu de différence entre sa vie intérieure et sa vie extérieure, qu'il devient à peine possible de distinguer les limites de chacune d'elles. Mais, par la raison même, cher lecteur, que tu n'as pas une idée fort claire de ces limites, notre visionnaire te les fera peut-être franchir, et tu te trouveras jeté, à l'improviste, dans une région étrangère et mystérieuse, dont les singuliers habitans entreront dans la partie la plus positive de ta vie, et traiteront avec toi de compère à compagnon, comme de vieilles connaissances. Je te prie, cher lecteur, de les accepter comme telles, et de te pénétrer

si bien de leur étrange allure, que tu puisses supporter sans impatience les légers mouvemens de terreur qu'ils te causeront dans leur commerce tant soit peu familier avec toi: encore une fois, cher lecteur, je t'en supplie, fais-moi ce plaisir.

Que puis-je faire de plus pour le voyageur enthousiaste, auquel sont arrivées déjà partout, et dernièrement encore, le soir de Saint-Sylvestre, à Berlin, tant d'aventures extraordinaires et bizarres?

LES

AVENTURES

DE LA

NUIT DE SAINT-SYLVESTRE.

I.

LA BIEN-AIMÉE.

J'avais la mort, la froide mort dans le cœur, et du fond de mon ame semblaient sortir des glaçons aigus qui pénétraient dans mes nerfs où circulait le feu. Hors de moi, je courus sans chapeau, sans manteau, dans la nuit obscure, orageuse. — Les girouettes criaient sur les tours, c'était comme si l'on entendait

se mouvoir les rouages de l'horloge éternelle, formidable du temps ; comme si la vieille année allait, semblable à un poids énorme, rouler sourdement dans le sombre abîme.

Tu le sais bien, cette époque, Noël et le nouvel an, qui se lève pour vous tous comme un jour pur et serein, m'arrache toujours de ma paisible demeure et me jette sur une mer écumante et furieuse. Noël! — Ce sont des jours de fête dont le doux éclat me sourit long-temps d'avance. Je l'attends impatiemment, je suis meilleur, plus enfant que pendant tout le reste de l'année; aucune pensée noire, haineuse n'entre dans mon cœur ouvert à la joie la plus céleste, je retrouve les jours de mon enfance et ses plaisirs bruyans. Parmi les ciselures dorées, diaprées, qui remplissent les boutiques de Noël, je vois des figures d'anges me sourire, et, à travers le murmure des rues, m'arrivent, comme d'un lointain immense, les soupirs de l'orgue saint; « *car il vient de nous naître un enfant !* »

Mais après la fête, le bruit s'est évanoui, tout cet éclat s'est perdu dans une morne obscurité. Chaque année voit se faner et mourir des fleurs sans nombre; leur germe s'est éteint pour toujours; au retour du printemps, aucun

soleil ne rallumera plus la vie dans leurs rameaux flétris ! — Je sais fort bien toutes ces choses, mais quand l'année penche vers son déclin, une puissance ennemie ne manque jamais de me les représenter avec une joie maligne. « Vois, » murmure-t-elle à mon oreille, « vois combien de plaisirs t'ont quitté cette année, qui ne doivent plus revenir! mais en revanche tu es devenu plus sage, tu ne tiens plus guère à de frivoles jouissances, et chaque jour tu deviens un homme grave et sérieux, — un homme sans plaisir. »

Le diable me garde toujours pour la nuit de Saint-Sylvestre un régal tout particulier. Il choisit son temps, et vient, avec un rire affreux, plonger ses griffes aiguës dans mon cœur, et se repaître du plus pur de mon sang. Il se fait des armes de tout; témoin le conseiller de justice qui, hier encore, le servit à souhait. Il y a chez lui (chez le conseiller de justice, s'entend), il y a toujours le soir de Saint-Sylvestre grande assemblée; il a la fureur de vouloir ménager à chaque personne de la société une surprise agréable pour le nouvel an, et il s'y prend d'une manière si gauche et si maladroite que tous les amusemens qu'il avait à grand'peine imaginés aboutissent

d'ordinaire à un dénoûment désagréable et ridicule.

Au moment où j'entrais dans l'antichambre, le conseiller courut au-devant de moi et me ferma l'accès du sanctuaire, d'où m'arrivaient les vapeurs du thé et des parfums délicieux. On lisait sur sa figure un désir prodigieux de paraître fin et complaisant, il me sourit d'un air tout singulier, et me dit :

« Mon ami, mon ami, je vous réserve une surprise délicieuse à votre entrée dans le salon, une surprise sans égale, le soir de Saint-Sylvestre, — mais n'allez pas vous effrayer ! »

Ces mots me retombèrent pesamment sur le cœur ; de noirs pressentimens s'emparèrent de moi ; j'étais oppressé, je souffrais horriblement. La porte s'ouvrit, j'entrai d'un pas rapide ; sur le sopha, au milieu des dames, *son* image rayonnante s'offrit à mes yeux. C'était *elle* — *elle*-même que je n'avais pas vue depuis des années ; un seul éclair rapide et puissant fit passer dans mon ame les momens les plus heureux de ma vie ; — plus d'éloignement mortel, — plus d'idée même de séparation !

Par quel hasard était-elle de retour ? quelles relations avait-elle avec la société du conseil-

ler, qui ne m'avait jamais dit l'avoir connue? Je ne pensais pas à me faire ces questions: — elle m'était rendue!

Je me tenais là, sans doute, immobile, comme frappé de la foudre; le conseiller de justice me poussa doucement: « Eh bien! mon ami, — mon ami? » Je m'avançai machinalement, mais je ne voyais *qu'elle*, et de ma poitrine oppressée s'échappèrent péniblement ces mots: « O ciel! — ô ciel! Julie en ces lieux! » J'étais près de la table, alors seulement Julie m'aperçut. Elle se leva, et, s'adressant à moi comme on parlerait à un étranger, elle me dit: « Je suis vraiment charmée de vous rencontrer ici, — vous semblez bien vous porter! » — Elle se rassit, et demanda à sa voisine: « Aurons-nous un spectacle intéressant, la semaine prochaine? »

Tu t'approches d'une fleur charmante qui t'attirait par son parfum doux et voluptueux, mais au moment où tu te penches pour l'admirer de plus près, s'élance de sa corolle brillante un glacial et venimeux basilic, qui te perce de ses regards méchans. — C'est ce qui venait de m'arriver!

Je saluai les dames d'un air gauche, et afin que rien ne manquât à mon désespoir, pas

même le ridicule, en me retournant, je heurtai rudement le conseiller de justice qui se trouvait derrière moi, et lui jetai hors des mains une tasse de thé fumant sur son jabot mignardement plissé. On rit de l'infortune du conseiller, et plus encore de ma gaucherie. Ainsi, tout concourait à rendre cette soirée bouffonne; je me résignai en homme à ma douleur; Julie n'avait pas ri, mes regards errans rencontrèrent les siens, et je crus qu'un rayon du passé, de cette vie d'amour et de poésie qui fut autrefois la mienne, venait de nouveau se reposer sur moi.

Dans la salle voisine, quelqu'un se prit à improviser sur le piano : toute l'assemblée fut en mouvement. On dit que c'était un virtuose étranger, nommé Berger, qui jouait divinement, et qu'il fallait écouter avec attention. « Ne fais point tant de bruit avec tes cuillères à thé, Mimi ! » s'écria le conseiller, indiquant de son bras doucement arrondi la porte du salon; et un « Eh bien ! » de miel sur les lèvres, il invitait les dames à s'approcher du virtuose. Julie aussi s'était levée et s'avançait lentement vers le salon voisin. Toute sa figure avait pris je ne sais quel caractère étranger; elle me parut plus grande que je ne l'avais

connue, et le développement presque excessif de ses formes n'était qu'une beauté de plus. La coupe originale de sa robe blanche et surchargée de plis, qui ne couvrait qu'à moitié sa gorge, ses épaules et son dos; ses vastes manches qui ne s'amincissaient que sur le coude; ses cheveux, séparés sur le front et disposés sur le derrière de la tête avec une profusion bizarre, lui donnaient l'air d'une beauté d'autrefois; elle rappelait les vierges que l'on voit sur les tableaux de Miéris, et pourtant c'était aussi comme si j'avais vu quelque part, de mes yeux bien ouverts, cet être en qui Julie s'était transformée. Elle avait ôté ses gants, et, afin de compléter mon illusion par la fidélité rigoureuse de son costume antique, rien ne lui manquait, pas même les bracelets d'un travail merveilleux, attachés sur la poignée de la main. Avant d'entrer dans la salle voisine, Julie se tourna vers moi, et il me sembla que cette figure jeune, douce, angélique, se contractait ironiquement; un sentiment d'effroi, d'horreur s'empara de moi, comme une convulsion qui aurait ébranlé tous mes nerfs. « Oh! il joue divinement! » chuchota une demoiselle exaltée par une tasse de thé bien sucré; et, je ne sais comment il advint que son bras se trouva

passé dans le mien, et que je la menai, ou plutôt que je la suivis dans la salle voisine.

Berger faisait alors mugir un furieux ouragan ; semblables aux vagues tonnantes, ses accords puissans s'enflaient et retombaient ; je me sentis soulagé. — Près de moi se tenait Julie, et elle me disait d'une voix plus douce, plus tendre que jamais : « Je voudrais que tu fusses assis au piano, et que tu chantasses le bonheur et l'espérance qui ne sont plus ! » — L'ennemi était sorti de mon ame, et, dans le seul nom de Julie, j'aurais voulu exprimer toutes les joies du ciel qui revenaient me visiter. D'autres personnes passèrent entre nous et nous séparèrent. — Elle m'évita maintenant d'une manière visible ; mais je réussis tantôt à toucher son vêtement, tantôt à m'enivrer de son haleine, et le printemps, que je croyais passé sans retour, se levait pour moi plus brillant que jamais.

Berger avait laissé l'ouragan s'épuiser ; le ciel était devenu serein, de fraîches et vaporeuses mélodies nageaient mollement comme les petits nuages dorés du matin, et allaient se perdre dans le pianissimo. Le virtuose reçut de nombreux applaudissemens bien mérités ; les auditeurs se mêlèrent confusément, et c'est

ainsi que je me retrouvai tout près de Julie. La pensée en moi devint plus énergique, je voulus saisir ma bien-aimée, l'embrasser dans la violence de ma douleur; mais un domestique importun se fourra entre nous, et, nous présentant un énorme plateau, il dit d'une voix désagréable : « Peut-on vous offrir ?... » — Au milieu des verres remplis d'un punch fumant, on voyait un gobelet artistement ciselé, plein du même breuvage, à ce qu'il semblait. Comment cette coupe se trouva là, parmi les autres verres, c'est ce que sait le mieux celui que j'apprends à connaître depuis quelque temps; comme Clément dans *Octavien*, il décrit avec un pied, en marchant, des crochets fort agréables, et il aime à la fureur les manteaux rouges et les plumes rouges. Julie prit cette coupe brillante, et me l'offrit, en disant : « Reçois-tu encore aussi volontiers qu'autrefois ton breuvage de ma main ? » — « Julie ! — Julie ! » soupirai-je. En saisissant le verre, je touchai ses doigts délicats; des étincelles électriques pétillaient à travers tout mon corps. — Je buvais, je buvais encore. — Il me semblait voir danser de petites langues de feu bleuâtres autour du verre et autour de mes lèvres. La coupe était vidée, et je ne sais moi-même com-

ment il arriva que je me trouvai, dans un cabinet éclairé par une seule lampe d'albâtre, assis sur une ottomane, — Julie, — Julie près de moi, qui me regardait avec la douceur d'un enfant, comme autrefois.

Berger s'était remis au piano; il jouait l'andante de la sublime symphonie en mi-bémol de Mozart, et, enlevée par ces accords ravissans, comme sur l'aile des cygnes, mon ame retrouvait tout l'amour, tout le bonheur de ses plus beaux jours. — Oui, c'était Julie, — Julie elle-même, douce et belle comme les anges. — Notre entretien était une complainte d'amour triste et passionnée, plus de regards que de mots; sa main reposait dans la mienne. — « Enfin, je ne te quitterai plus; ton amour est l'étincelle qui rallume en moi une vie nouvelle d'art et de poésie; sans toi, — sans ton amour, tout est mort et glacé. — Mais n'es-tu donc pas revenue afin d'être à moi pour toujours? »

En ce moment, entra en se balançant d'un air gauche, une longue figure, aux jambes d'araignée, aux yeux sortant de la tête comme ceux des grenouilles, qui souriait d'un air coquet, et criait d'une voix désagréable: « Où diantre est donc restée ma femme? » Julie se leva et me dit avec un son de voix qui n'était

plus le sien : « Ne voulez-vous pas que nous retournions vers la compagnie? Mon mari me cherche. — Vous avez été fort amusant ce soir, mon cher; c'est toujours la même imagination capricieuse et vagabonde que je vous ai connue; ménagez-vous seulement, et ne buvez pas trop. » Et le petit maître aux jambes d'araignée lui prit la main; elle le suivit en riant dans le salon.

« Perdue, perdue à jamais! » m'écriai-je.

« Oui, sans doute, codille, mon cher, » chevrota une bête qui jouait à l'hombre.

Je courus dehors, — dehors, dans la nuit orageuse.

II.

SOCIÉTÉ AU CABARET.

Se promener de long en large sous les tilleuls peut être parfois très-agréable, excepté pendant la nuit de St.-Sylvestre, quand il gèle à pierre fendre et que le vent vous chasse au visage des tourbillons de neige. Moi, qui courais nu-tête et sans manteau, je fis enfin cette réflexion, quand je sentis le vent de la nuit souffler à travers les bouffées de chaleur que la fièvre me faisait monter. Je passai ainsi sur le pont de l'Opéra, près du château; — je me détournai, je traversai le Pont-aux-Écluses, en laissant la Monnaie derrière moi. — J'étais dans la rue des Chasseurs, tout près du magasin de Thiermann. De douces lumières brillaient à toutes les fenêtres; j'allais entrer, car

j'étais transi de froid, et je mourais d'envie de boire largement de quelque liqueur forte; en ce moment, une bande joyeuse sortit à grand bruit de la maison. Ils parlaient d'huîtres superbes, et du délicieux vin de 1811. « Il avait bien raison, parbleu, » s'écria l'un d'entre eux, que je reconnus, à la lueur d'un réverbère, pour un grand officier de lanciers, « il avait bien raison, celui qui, l'an passé, à Mayence, pestait contre ces faquins d'aubergistes, qui ne voulaient pas, à toute force, en 1794, servir de leur vin de l'an onze. » — Tous riaient à gorge déployée. J'avais fait involontairement quelques pas de plus dans la rue, je m'arrêtai devant un cabaret éclairé par une seule lumière. Le *Henri V* de Shakspeare ne se trouva-t-il pas une fois descendu à un tel degré de lassitude et de modestie, que la pauvre créature dite *petite bière* lui vint en pensée? En effet, pareille chose m'arriva; j'avais soif d'une bouteille de bonne bière anglaise. Je me jetai au plus vite dans le cabaret. « Que demande monsieur? » dit l'aubergiste, qui s'avançait vers moi d'un air riant, et portant la main à son bonnet. Je demandai une bouteille de bonne bière anglaise, une pipe et du tabac, et me trouvai bientôt

dans une quiétude bourgeoise si sublime, que le diable la respecta lui-même, et me laissa en repos. — O conseiller de justice! si tu m'avais vu descendre de ton brillant salon où tu versais un thé parfumé, dans un obscur cabaret où se débitait de la petite bière, tu te serais détourné de moi d'un air bien fier et bien dédaigneux, et tu aurais murmuré entre tes dents : « Est-il donc étonnant qu'un pareil homme ruine de fond en comble les jabots les plus délicieux ? »

Sans chapeau, sans manteau, je devais paraître fort singulier à ces bonnes gens. Une question errait sur les lèvres de l'hôte, quand on frappa à la fenêtre. Une voix s'écria d'en haut : « Ouvrez, ouvrez, je suis là ! » L'aubergiste sortit à la hâte et revint bientôt, tenant deux lumières dans ses mains élevées; il était suivi d'un homme long et élancé. En passant sous la porte très-basse, cet homme oublia de se baisser, et heurta rudement de la tête contre la traverse; un bonnet noir, en forme de barette, qu'il portait, amortit le coup, et le préserva de tout dommage. Il mit un soin tout particulier à passer le plus près possible de la muraille, et vint s'asseoir en face de moi, tandis qu'on plaçait les lumières

sur la table. On pouvait dire de lui qu'il avait l'air distingué et mécontent. Il demanda avec humeur de la bière et une pipe, et il eut à peine aspiré quelques fois son tabac, que nous nagions dans un nuage de fumée. Au reste, sa physionomie avait quelque chose de si caractéristique et de si attrayant, que j'en fus charmé d'abord en dépit de son regard sombre. Ses cheveux, noirs et abondans, étaient séparés sur son front et retombaient des deux côtés en petites boucles, ce qui le faisait ressembler aux portraits de Rubens. Quand il eut jeté son vaste manteau, je vis qu'il était vêtu d'une kurtka noire ornée de tresses nombreuses ; mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'il portait d'élégantes pantoufles par dessus ses bottes. Je m'en aperçus tandis qu'il secouait sa pipe, qu'il avait achevée en cinq minutes. La conversation se liait difficilement entre nous ; l'étranger paraissait fort occupé de toutes sortes de plantes rares, qu'il avait tirées d'un étui, et qu'il examinait avec intérêt. Je lui témoignai mon admiration pour ces belles plantes ; et, comme elles paraissaient fraîchement cueillies, je lui demandai s'il les avait cherchées au jardin botanique ou chez Boucher. Il sourit d'un air assez étrange et me ré-

pondit : « La botanique ne me semble pas être votre fort, autrement vous n'eussiez point fait une question aussi... » — Il hésita ; j'ajoutai à demi-voix « Aussi ridicule. » — « C'est cela, » reprit-il avec beaucoup de franchise. « Un œil plus exercé que le vôtre eût reconnu d'abord des plantes alpestres, telles qu'elles croissent sur le Chimborasso. »

L'étranger prononça ces derniers mots à demi-voix, et tu penses bien qu'ils me jetèrent dans une disposition d'esprit fort singulière. Les questions mouraient sur mes lèvres ; mais des pressentimens confus s'élevaient en moi, et il me sembla que sans avoir, peut-être, souvent *vu* l'étranger, je l'avais du moins souvent *rêvé*.

On frappa de nouveau à la fenêtre ; l'hôte ouvrit la porte, et une voix cria : « Ayez la bonté de couvrir votre miroir ! »

— « Ah ! ah ! dit l'hôte, voici le général Suwarow qui vient bien tard encore. » L'hôte couvrit le miroir ; voici qu'un petit homme fluet sauta dans la cave avec une vitesse un peu gauche, je dirais volontiers avec une pesante légèreté. Il portait un manteau d'une couleur singulière tirant sur le brun, et tandis que le petit homme sautillait dans la chambre,

le manteau qui formait mille plis et un grand nombre d'autres plis bien plus petits encore, flottait autour de lui de la manière la plus étrange; tellement, qu'à la lueur des flambeaux, on eût pensé voir plusieurs figures qui se déployaient et puis se repliaient sur elles-mêmes, comme dans les fantasmagories d'Ensler. Il ne cessait de frotter l'une contre l'autre ses mains cachées sous ses larges manches, et il s'écriait : « Froid! froid! — oh! qu'il fait froid! en Italie c'est autre chose, bien autre chose!» Enfin il s'assit entre le premier étranger et moi, et dit : « Voilà une fumée insupportable — tabac contre tabac — si j'avais seulement une prise. » — Je portais sur moi la tabatière d'acier poli dont tu m'as fait cadeau. je la tirai de ma poche, et voulus offrir du tabac à mon petit voisin; à peine l'eut-il aperçue, qu'il la saisit violemment avec ses deux mains, et s'écria en la repoussant : « Loin — loin d'ici cet abominable miroir! »

Sa voix m'inspira une sorte d'horreur, et quand je levai sur lui des yeux étonnés, il était devenu tout autre. Le petit homme avait sauté dans la cave avec une physionomie riante et juvénile; maintenant, c'était le visage pâle, flétri, sillonné d'un vieillard aux yeux caves.

Plein d'effroi, je m'approchai du plus grand : « Au nom du ciel, regardez-donc ! » voulus-je m'écrier ; mais lui ne prenait aucune part à ce qui se passait, absorbé qu'il était dans la contemplation de ses plantes du Chimborasso. En ce moment, le petit demanda « du vin du Nord, » comme il s'exprimait dans son langage tant soit peu précieux. Peu à peu l'entretien s'anima. Il est vrai que le petit ne me revenait pas extrêmement ; mais le plus grand savait parler sur les choses les plus frivoles en apparence, avec beaucoup de charme et de profondeur, quoiqu'il eût à lutter avec la langue, et qu'il se servît parfois même de mots impropres, ce qui ne faisait que donner à son parler une originalité plus piquante. C'est ainsi qu'en gagnant toujours plus de mon estime et de mon amitié, il affaiblissait l'impression désagréable qu'avait produite sur moi le petit.

Celui-ci semblait assis sur des ressorts, car il ne faisait que remuer sa chaise de côté et d'autre, gesticulait beaucoup de ses deux mains ; mais un torrent de sueur glacée découla de mes cheveux sur mon dos, lorsque je m'aperçus clairement que ses regards semblaient sortir de deux visages différens. Surtout, il affectait de prendre son vieux visage

pour regarder (moins horriblement toutefois qu'il ne m'avait fixé moi-même) notre compagnon, dont l'air calme et tranquille contrastait avec sa mobilité.

Dans cette grande mascarade que l'on appelle la vie, souvent l'esprit regarde avec des yeux brillans au travers de son masque, reconnaissant ceux qui sont de sa famille ; et voilà peut-être comment, si différens tous trois du reste des hommes, nous nous sommes regardés et reconnus dans ce cabaret. Notre entretien prit ce caractère sombre qu'on ne trouve que dans des ames profondément ulcérées, blessées à mort. « C'est un clou de plus sur le chemin de la vie,» dit mon grand compagnon. — « Oh ! mon Dieu ! repris-je, que de clous le diable n'a-t-il pas enfoncés pour nous en tous lieux ; dans les murailles de nos appartemens, dans les bosquets, dans les touffes de roses ; nous ne passons nulle part sans y laisser quelque chose de notre dépouille ! Il semble, messieurs, que chacun de nous ait déjà fait une perte pareille ; moi, par exemple, j'ai perdu cette nuit mon chapeau et mon manteau ; tous deux sont pendus à un clou, dans l'antichambre du conseiller de justice, ainsi que vous le savez. »

Le petit homme et le grand tressaillirent tous deux, comme s'ils se sentaient frappés d'un coup inattendu. Le petit me regarda d'une manière affreuse avec sa vieille figure, mais il sauta promptement sur une chaise, et raffermit la toile qui pendait sur le miroir, tandis que le grand mouchait soigneusement les chandelles. L'entretien se renoua avec peine; on parla d'un jeune peintre distingué, nommé Philippe, qui venait d'achever le portrait d'une princesse, inspiré dans son travail par le génie de l'amour, et par ce désir ineffable d'un bien suprême qu'il avait puisé dans l'ame profondément religieuse de la maîtresse de son cœur. « Il est d'une ressemblance frappante, dit le plus grand; mais ce n'est point un portrait, c'est vraiment le reflet de son image. » — « Il est d'une vérité telle, » repris-je, « qu'on le dirait volé dans une glace. »

Le petit s'élança violemment de sa chaise, et me regardant de son vieux visage, et avec des yeux brillans de fureur, il s'écria : « Cela est ridicule, cela est insensé! qui pourrait bien voler une image dans une glace? qui le pourrait, serait-ce le diable? ho! ho! mon frère, celui-là brise la glace avec ses lourdes griffes, et couvre de blessures et de sang les mains blan-

ches et délicates d'une image de femme ! Cela est insensé. Eh bien! montre-moi cette image, cette image volée dans un miroir, et je fais devant toi le saut périlleux de mille toises de haut, misérable drôle !»

Le plus grand se leva, marcha vers notre compagnon, et dit: «Faites moins d'embarras, mon ami ! sinon, vous vous ferez jeter du bas des escaliers en haut; soyez un peu plus modeste, car je crois bien que votre reflet, à vous, est dans un état assez pitoyable. » — « Ha! ha! ha! » s'écria le petit avec un rire dédaigneux, « ha! ha! ha! — Vraiment, vraiment, il a bonne grâce... — J'ai du moins encore ma belle ombre portée, ô pitoyable faquin ; j'ai du moins encore mon ombre ! » — A ces mots il s'enfuit; nous l'entendîmes encore, qui riait et chevrotait dans la rue : « Moi, du moins, j'ai mon ombre, mon ombre ! »

Mon grand compagnon était retombé sur sa chaise, pâle et comme anéanti; il appuya sa tête sur ses deux mains, et tira du plus profond de sa poitrine un soupir étouffé. « Qu'avez-vous ? » lui demandai-je avec intérêt. — « O monsieur, » reprit-il, « ce méchant homme, qui nous est si vilainement apparu, qui m'a poursuivi jusque dans ce caveau, mon cabaret

d'habitude, où j'étais ordinairement seul, tout au plus visité par quelque lutin qui s'accroupissait sous la table, et grignotait des miettes de pain, — ce méchant homme m'a replongé dans un abîme de malheurs. Hélas! j'ai perdu, j'ai perdu sans retour mon... — Adieu ! »

Il se leva, traversa la chambre au milieu, et gagna la porte. Tout restait éclairé autour de lui; — il ne projetait pas d'ombre ! Ravi, je courus à sa poursuite : « Pierre Schlemihl ! — Pierre Schlemihl *! » m'écriai-je plein de joie; mais il avait jeté ses pantoufles. Je le vis passer devant la caserne des gendarmes, et disparaître dans la nuit.

Quand je voulus rentrer dans la cave, l'aubergiste me ferma la porte au nez et s'écria : « Le bon Dieu me préserve de semblables hôtes ! »

* Voyez l'histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl, communiquée par Adalbert de Chamisso, et publiée par Frédéric, baron de la Motte-Fouqué.

Nuremberg, 1814.

III.

APPARITIONS.

Monsieur Mathieu est mon ami, et son portier est un homme vigilant, qui m'ouvrit, dès que j'eus tiré le cordon de la sonnette à l'Aigle d'or. J'expliquai comment je m'étais échappé d'une société, sans chapeau et sans manteau ; mais, dans ce dernier, j'avais oublié la clef de mon logis, et il était impossible d'éveiller ma vieille et sourde servante. Cet homme aimable (c'est du portier que je parle) m'ouvrit une chambre, y déposa de la lumière et me souhaita une bonne nuit. Une belle et large glace était couverte d'une toile ; je ne sais moi-même comment l'idée me vint d'enlever cette toile et de poser les deux lumières sur un meuble devant la glace. En m'y regardant, je me trou-

vai si pâle et si défait que j'eus peine à me reconnaître. Il me semblait voir flotter vaguement au fond du miroir une figure confuse ; mais en fixant davantage sur elle mes yeux et mon attention, je vis, au milieu d'une lueur magique et singulière, se débrouiller et se développer les traits d'une femme ravissante.—Je reconnus Julie ! Entraîné par la passion, consumé de désirs, je soupirai tout haut : « Julie, Julie ! »

En ce moment, j'entendis soupirer et gémir sous les rideaux d'un lit, dans le coin le plus reculé de la chambre. J'écoutai ; les gémissemens redoublaient. L'image de Julie avait disparu ; je pris bravement une lumière, j'entr'ouvris les rideaux, et regardai dans le lit. Comment te dépeindrai-je ce que j'éprouvai, en apercevant mon petit homme du caveau, qui me laissait voir sa figure de jeune homme, il est vrai, mais contractée par la douleur, et qui s'écriait tristement pendant son sommeil : « Giulietta, — Giulietta ! »

Ce nom tomba comme du feu dans mon ame : l'effroi m'avait quitté ; je saisis le bras du petit homme, et le secouai rudement : « Hé ! — mon ami ! » lui criai-je, « comment vous trouvez-vous dans ma chambre ? Éveillez-vous, et allez-vous-en, s'il vous plaît, à tous les dia-

bles ! » Le petit homme ouvrit les yeux et me regarda d'un air sombre : « C'était un mauvais rêve que j'ai fait là, dit-il ; je vous remercie de m'avoir éveillé ! » Ces mots ne résonnèrent que comme de légers soupirs. Je ne sais comment il se fit que le petit me parut maintenant tout autre ; mais sa souffrance pénétra dans mon ame, et changea toute ma colère en une profonde douleur. Il ne fallut échanger que peu de mots, pour me persuader que le portier m'avait ouvert par mégarde le même appartement dont le petit homme avait déjà pris possession, et que c'était moi qui avais manqué à la bienséance en troublant son sommeil.

« Monsieur, » me dit-il, « j'ai dû vous paraître au caveau bien extravagant et bien fou : attribuez ma conduite à un vertige insensé qui, je ne puis le nier, s'empare quelquefois de moi et me pousse au-delà des bornes de la raison et de la bienséance. Ne vous arrive-t-il jamais rien de semblable ? » — « Mon Dieu si, » repris-je d'un air découragé, « témoin ce soir encore, quand je retrouvai Julie. » — « Julie ? » s'écria le petit homme d'une voix désagréable ; et un spasme tirailla son visage, qui redevint vieux à l'instant. « Oh ! laissez-moi dormir, — couvrez, s'il vous plaît, le miroir,

mon cher ami ! » Il dit ces mots en regardant son oreiller d'un air abattu. « Monsieur, » lui dis-je, « le nom d'un objet adoré et à jamais perdu pour moi semble éveiller en vous de singuliers souvenirs ; de plus, vous changez à tous momens, d'une manière fort étrange, les traits infiniment aimables de votre physionomie. Toutefois, j'espère passer tranquillement la nuit avec vous, condition à laquelle je vais couvrir le miroir et me mettre au lit. »

Le petit homme se redressa ; sa figure redevenue jeune fixa sur moi des regards pleins de douceur et de bonté ; il saisit ma main et la pressant doucement : « Dormez tranquille, monsieur, » me dit-il ; « je suppose que nous sommes compagnons d'infortune. — Auriez-vous aussi ?... — Julie ! — Giulietta ! — Il en sera ce qu'il voudra ; vous exercez sur moi une influence irrésistible, — je m'y opposerais en vain, il faut que je vous découvre mon triste secret, et puis vous me haïrez, vous me mépriserez. »

A ces mots, le petit homme se leva lentement, s'enveloppa d'une vaste robe de chambre blanche, et se glissa sans bruit, comme un fantôme, vers la glace, devant laquelle il s'arrêta. Hélas ! le miroir réfléchissait clairement

les deux lumières et tous les objets de la chambre, et moi-même aussi ; mais la figure du petit n'apparaissait sur aucun point de la surface polie, bien qu'il fût entièrement penché sur elle. Il se retourna vers moi, le désespoir sur tous ses traits ; il me serra les mains : « Vous connaissez maintenant ma misère sans bornes, » dit-il ; « Schlemihl, cette ame pure et bonne, est digne d'envie au prix de moi, réprouvé. Il a follement vendu son ombre, mais moi !—J'ai donné mon reflet — à *elle*, — à *elle !* — Oh — oh !—oh ! » Ainsi gémissant profondément, les mains devant les yeux, le petit homme chancela vers le lit, dans lequel il se jeta promptement.

Je restai là immobile ; défiance, mépris, horreur, compassion, pitié, je ne sais quels sentimens encore s'élevaient dans mon âme pour et contre le petit homme.

Dans cet intervalle, il se prit à ronfler d'une manière si touchante et si mélodieuse, que je ne pus résister à la *virtus dormitiva* de sa musique. Je me hâtai de couvrir le miroir, j'éteignis les lumières, je me jetai dans le lit à côté du petit homme, et ne tardai pas à dormir d'un profond sommeil.

Il pouvait être matin, quand une lueur

éblouissante me réveilla. J'ouvris les yeux, et vis mon petit compagnon assis à table, vêtu de sa robe de chambre, un bonnet de nuit sur la tête, le dos tourné vers moi, et écrivant assidûment à la lueur de deux flambeaux. Il avait l'air bien fantastique ; je frissonnai ; un songe m'enleva sur ses ailes, et me porta de nouveau chez le conseiller de justice, où je me retrouvai assis sur l'ottomane, auprès de Julie.

Mais bientôt il me sembla que toute la société n'était qu'un assemblage de figures grotesques, étalées pour la foire de Noël chez Fuchs, Weide, Schoch, ou ailleurs ; le conseiller de justice, entre autres, était une charmante poupée de sucre candi, avec un jabot de papier. Les arbres, les touffes de rosiers, grandissaient, grandissaient! Julie se leva et me présenta la coupe de cristal sur laquelle dansaient des flammes bleuâtres. Je me sens tirer par le bras ; c'est mon petit homme, qui se tient derrière moi avec sa figure vieillotte, et qui me dit : « Ne bois pas, ne bois pas ! — regarde-la bien ! — Ne l'as-tu pas déjà vue sur les tableaux mystérieux de Breughel, de Callot, ou de Rembrandt ? » — Je frissonnai à la vue de Julie ; car, dans sa robe à plis nombreux,

avec ses larges manches, avec sa coiffure, elle ressemblait à ces vierges séduisantes que l'on voit entourées des monstres de l'enfer, sur les tableaux de ces maîtres.

« Que crains-tu donc? » me dit Julie ; « tu m'appartiens déjà sans retour, toi et ton reflet. Je saisis la coupe, mais mon petit homme s'élança sur mes épaules sous la forme d'un écureuil, et de sa queue battant les flammes, il criait d'une voix aigre : « Ne bois pas, ne bois pas! »

Mais tout à coup, toutes les figures de l'étalage devinrent vivantes et remuèrent drôlement leurs mains et leurs jambes; le conseiller de sucre candi frétillait autour de moi, et me disait d'une toute petite voix flûtée : « Pourquoi donc tout ce bruit, mon ami; pourquoi donc tout ce bruit? Remettez-vous, je vous prie, sur vos chères jambes; car, je remarque depuis long-temps que vous marchez en l'air, par-dessus les chaises et les tables. »

Le petit avait disparu; Julie ne tenait plus la coupe dans ses mains. « Pourquoi donc ne voulais-tu pas boire? » dit-elle. Cette flamme brillante et pure qui sortait de la coupe n'était-elle pas le baiser, tel que je te le donnais autrefois! » Je voulus la presser sur mon cœur,

mais Schlemihl se jeta entre nous et dit : « Ceci est Mina qui a épousé Raskal. » Il avait écrasé en courant quelques unes des poupées de sucre ; elles gémirent d'une lamentable façon. — Mais bientôt les figures se multiplièrent par centaines, par milliers ; leur foule bruyante, agitée, bigarrée et hideuse à voir, trépignait autour de moi et sur moi, et bourdonnait comme un essaim d'abeilles. — Le conseiller de justice en sucre candi avait grimpé jusqu'à ma cravate, et il la serrait, la serrait !... « Maudit conseiller de sucre candi ! » m'écriai-je tout haut, et je m'éveillai.

Il était grand jour, onze heures du matin. « Toute cette affaire avec ce petit homme n'était autre chose qu'un rêve, » pensais-je, quand le sommelier, qui m'apportait à déjeuner, me dit que l'étranger qui avait dormi dans la même chambre que moi était reparti de grand matin et me faisait saluer. Sur la même table, devant laquelle mon petit homme était assis pendant la nuit, sentant le fantôme d'une lieue, je trouvai un papier fraîchement écrit, que je t'envoie ; car il contient, sans aucun doute, la merveilleuse histoire du petit homme.

IV.

HISTOIRE DU REFLET PERDU.

Enfin, le moment était arrivé, où Érasme Spikher put accomplir le souhait de toute sa vie. Le cœur joyeux et la bourse bien garnie, il monta en voiture pour quitter le Nord, sa patrie, et pour aller chercher un climat plus doux sous le beau ciel de l'Italie. Sa bonne et pieuse femme répandit mille larmes, elle prit son petit Érasme, et après lui avoir préalablement essuyé la bouche et mouché le nez, elle le leva dans la voiture, afin que son père l'embrassât bien encore avant de partir. « Adieu, mon cher Érasme Spikher ! » dit la femme en sanglotant, « je garderai bien la maison, pense souvent à moi, reste-moi fidèle et ne perds pas ton beau bonnet de voyage, s'il t'ar-

rive, selon ton habitude, de dormir la tête hors de la voiture. » Spikher lui promit toutes ces choses.

Dans la belle ville de Florence, Érasme trouva quelques uns de ses compatriotes, jeunes gens qui s'efforçaient de jouir de la vie, et qui se plongeaient dans toutes les voluptés que ce délicieux pays procure en abondance. Il se fit connaître d'eux comme un bon compagnon, et bientôt il ne fut plus question parmi eux que de fêtes charmantes, auxquelles Spikher donnait un relief tout particulier par sa bonne humeur, et par le talent qu'il possédait de mêler la raison aux caprices les plus désordonnés de son imagination. Ainsi advint-il que ces jeunes gens (Érasme, à peine âgé de vingt-sept ans, pouvait bien faire nombre avec eux) donnèrent un soir une fête dans un jardin merveilleusement illuminé, et dont les fleurs répandaient les plus doux parfums. Chacun, Érasme excepté, avait amené une aimable donna. Les hommes portaient l'ancien costume teuton ; les dames, couvertes de riches vêtemens, de couleurs, de formes différentes, semblaient, dans leur toilette capricieuse et fantastique, autant de fleurs délicieuses. Si l'une ou l'autre venait de soupirer, au doux mur-

mure des mandolines, quelque chanson d'amour en langue italienne, les hommes entonnaient en chœur une vigoureuse chanson de l'Allemagne, et entre-choquaient leurs verres remplis d'un vin vieux de Syracuse. — L'Italie n'est-elle pas le pays de l'amour! La brise du soir murmurait avec volupté, le parfum des orangers et des jasmins se répandait comme une musique tendre à travers tout le bosquet, se mêlant aux lutineries malicieuses et parfois un peu libres des beautés de l'Italie, les premières du monde à ce jeu.

Le plaisir devenait de plus en plus vif et bruyant. Frédéric, le plus ardent de tous, se leva; d'un bras il entourait la taille de sa donna, et de l'autre tenant en l'air sa coupe remplie de vieux Syracusain perlé, il s'écria: « Où trouvera-t-on le bonheur et les joies du ciel, si ce n'est auprès de vous, tendres et charmantes femmes de l'Italie? n'êtes-vous pas l'amour même? — Mais toi, Érasme, » continua-t-il en se tournant vers Spikher, « tu ne parais pas sentir bien vivement ce que je dis; car non-seulement, en dépit de nos conventions, de tout bon ordre et de toute galanterie, tu n'as invité à notre fête aucune donna, mais encore tu es aujourd'hui si mat

et si replié sur toi-même, que je serais tenté de croire, si tu n'avais tout à l'heure bravement bu et chanté, que tu as été transformé tout à coup en un misanthrope atrabilaire, et ennuyeux, qui plus est. » — « Je t'avouerai, Frédéric, » reprit Érasme, « que je ne puis me réjouir avec vous *de cette manière*. Tu sais que j'ai laissé dans ma patrie une bonne, une excellente épouse, que j'aime de tout mon cœur, et envers laquelle je me rendrais coupable d'une trahison manifeste, si, partageant vos folies, je me choisissais une donna, même pour une seule soirée. Pour vous, jeunes célibataires, c'est tout autre chose; mais moi, père de famille.... » Les jeunes gens éclatèrent de rire, quand, à ce mot de père de famille, Érasme s'efforça de donner un air de gravité à sa figure jeune et enjouée, ce qui produisit un effet assez drôle. La donna de Frédéric se fit traduire en italien ces mots qu'Érasme venait de prononcer en allemand; puis elle lança sur Spikher un regard sérieux, et, le menaçant de son doigt levé, elle dit: « Va, va, froid Allemand! — tiens bien ton cœur à deux mains, tu n'as pas encore vu Giulietta! »

En ce moment, un léger bruit se fit entendre à l'entrée du bosquet, et, du sein de la

nuit sombre, on vit s'avancer, à la lueur des bougies, une femme merveilleusement belle. Sa robe blanche, qui ne cachait qu'à demi sa gorge, ses épaules et son dos, et dont les vastes manches descendaient sur le coude, retombait jusqu'à terre en plis larges et nombreux ; ses cheveux, séparés sur le front, étaient disposés avec profusion sur le derrière de la tête. Des chaînes d'or autour de son cou, de riches bracelets, complétaient la parure antique de la belle dame, qui ressemblait à un portrait de Rubens ou du délicat Miéris.

« Giulietta ! » s'écrièrent les jeunes filles charmées. Giulietta, dont la beauté angélique les faisait toutes pâlir, dit d'une voix douce : « Laissez-moi prendre part à votre belle fête, braves jeunes hommes de l'Allemagne ! Je veux aller m'asseoir près de celui-là, qui est seul parmi vous sans plaisir et sans amour. » Elle s'approcha d'Érasme avec une grâce charmante, et s'assit sur le fauteuil qui était resté vide à côté de lui, par suite de la convention qui avait été faite qu'il amènerait une dame. Les jeunes filles chuchotaient entre elles : « Voyez donc, voyez comme Giulietta est belle aujourd'hui ! » Et les jeunes gens disaient : Qu'est-ce donc que

cela ? Érasme a fait la plus belle conquête, et s'est encore moqué de nous! »

Au premier coup d'œil qu'il avait jeté sur Giulietta, Érasme s'était trouvé dans une disposition d'esprit si singulière, qu'il ne savait lui-même quels mouvemens tumultueux s'élevaient dans son ame. Quand elle s'approcha de lui, une puissance inconnue le saisit, comprima sa poitrine; il ne pouvait respirer. L'œil fixé sur Giulietta, les lèvres pâles et entr'ouvertes, il était assis là, ne pouvant proférer une parole, tandis que ses compagnons vantaient à haute voix la grâce et la beauté de l'étrangère.

Giulietta prit une coupe pleine, se leva, et la présenta d'un air riant et doux à Érasme; en saisissant la coupe, il toucha légèrement les doigts délicats de Giulietta. Il buvait, le feu circulait dans ses veines. Giulietta lui demanda en plaisantant: « Voulez-vous que je sois votre donna? » Mais Érasme se jeta comme un insensé aux pieds de Giulietta, prit ses deux mains, les pressa contre son cœur et s'écria : « Oui, c'est toi ! toi que j'ai toujours aimée, toi, ange du ciel! Je t'ai vue dans mes rêves, tu es ma vie, mon bonheur, ma pensée ! »

Tous pensèrent, en voyant le pauvre Érasme, que le vin lui était monté à la tête; car ils ne l'avaient jamais vu dans cet état; il semblait un tout autre homme. « Oui, toi, toi seule es ma vie, tu brûles en moi comme un feu dévorant; laisse-moi périr, — périr; je ne veux être qu'en toi, je ne veux être que toi. » — Ainsi criait Érasme, mais Giulietta l'entoura de ses bras; plus tranquille, il s'assit à ses côtés, et bientôt recommencèrent les jeux et les chansons folâtres, qu'Erasme et Giulietta avaient interrompus. Quand elle chantait, on croyait entendre sortir du fond de son ame des sons célestes; et tous ressentaient un bonheur qu'ils n'avaient jamais connu, qu'ils avaient tout au plus rêvé. Sa voix pleine et cristalline portait avec elle un feu secret, qui pénétrait dans tous les cœurs. Chaque jeune homme tenait sa donna plus fortement embrassée, les regards se cherchaient et se rencontraient plus brûlans que jamais.

Déjà une lueur rougeâtre annonçait le retour de l'aurore, lorsque Giulietta donna le conseil de terminer la fête; on le suivit. Erasme offrit de reconduire Giulietta; elle le refusa et lui désigna la maison où il pourrait la trouver dorénavant. Pendant le chœur allemand

que les jeunes gens entonnèrent pour clore la fête, Giulietta avait disparu du bosquet; on la vit, précédée de deux domestiques qui portaient des flambeaux, passer au loin dans une allée de verdure. Erasme n'osa point la suivre. Chacun prit alors le bras de sa donna, et ils s'éloignèrent en pleine gaîté.

Plein de trouble, et le cœur en proie à tous les tourmens de l'amour, Erasme les suivit de loin, accompagné seulement de son petit domestique qui portait une torche.

Ses amis l'avaient quitté; il marchait le long d'une rue écartée qui conduisait à sa demeure. L'aurore brillait dans le ciel; le domestique écrasa sa torche sur le pavé, mais au milieu des étincelles qui en jaillirent, Erasme aperçut tout à coup, à deux pas de lui, une singulière figure; c'était un homme grand et maigre, le nez crochu comme celui d'un épervier, les yeux flamboyans, la bouche ironiquement contractée, vêtu d'un habit rouge de feu, avec des boutons d'acier rayonnans; il rit, et s'écria d'une voix glapissante et désagréable. « Ho! ho! — Vous êtes probablement sorti de quelque vieux livre d'estampes avec votre manteau, votre pourpoint fendu et votre barrette à plumes. — Vous avez l'air tout drôle, messire

Erasme; mais voulez-vous rester dans la rue, et devenir la risée des gens? Retournez bien tranquillement dans votre tome de parchemin! » — « Que vous importe mon habit? » dit Erasme mécontent; il repoussa le drôle rouge et voulut passer son chemin; mais l'autre lui cria: « Eh bien! Eh bien! — Ne courez pas si vite; à l'heure qu'il est, vous ne pouvez pas vous présenter chez Giulietta! » Erasme se retourna vivement. « Que parlez-vous de Giulietta? » s'écria-t-il avec véhémence, et il saisit le drôle rouge à la poitrine. Celui-ci se dégagea promptement, et avant qu'Erasme s'en fût douté, il avait disparu. Erasme resta tout penaud, tenant à la main un bouton d'acier qu'il avait arraché de l'habit rouge. « C'était le docteur aux prodiges, le signor Dapertutto; que diable voulait-il de vous? » dit le domestique; mais Erasme fut saisi d'horreur, et courut à son logis.

Giulietta reçut Erasme avec la grâce et l'amabilité qui lui étaient particulières. A la passion insensée que lui témoignait Erasme, elle opposait une humeur douce et toujours égale; seulement parfois, ses yeux brillaient d'un éclat plus vif, et Erasme sentait de légers frissons courir par tout son corps, quand elle lui

lançait d'étranges regards. Jamais elle ne lui dit qu'elle l'aimait; mais toute sa conduite envers lui le lui prouvait clairement; et ainsi se resserraient de plus en plus les liens qui l'enchaînaient. Un jour pur, un vrai jour de soleil se levait pour lui, il ne voyait que rarement ses amis; car Giulietta l'avait entraîné dans une société toute différente.

. . . .
. . . .
. . . .

Un jour il rencontra Frédéric, qui ne voulut point le quitter; et quand, au souvenir de sa patrie et de sa maison, Erasme eut donné des signes d'un profond attendrissement, Frédéric lui dit : — Sais-tu bien, Spikher, que tu as fait une connaissance bien dangereuse? tu n'ignores pas sans doute que ta belle Giulietta est une des courtisanes les plus rusées qui aient jamais existé. On raconte d'elle toutes sortes d'histoires étranges et mystérieuses, qui jettent sur elle un jour fort singulier. On dit qu'elle exerce sur les hommes un pouvoir irrésistible, qu'elle les entoure de liens que rien au monde ne peut briser, et tu en es la preuve: tu es entièrement changé, tu es tout dévoué à la syrène Giulietta, et tu ne songes plus à ta

bonne et pieuse femme. — Erasme se cacha le visage de ses deux mains, il sanglota tout haut, et prononça plusieurs fois le nom de son épouse. Frédéric s'aperçut qu'un rude combat se livrait dans son cœur. — « Spikher, continua-t-il, « partons promptement. » — « Oui, Frédéric, » s'écria vivement Spikher, « tu as raison, je ne sais quels noirs et affreux pressentimens s'emparent de moi tout à coup, — il faut que je parte, que je parte aujourd'hui. »

Les deux amis traversaient rapidement la rue; à leur rencontre vint le signor Dapertutto, qui rit au nez d'Erasme et s'écria : « Ah! courez vite! courez vite! Giulietta vous attend, le cœur brûlant de désirs, les yeux pleins de larmes! ah! courez vite! courez vite! » Erasme fut comme frappé de la foudre. « Ce maraud, » reprit Frédéric, « ce *ciarlatano*, je le hais de toute mon ame; et que cet homme fréquente Giulietta, et lui vende ses essences merveilleuses..... » — « Comment! » s'écria Erasme, « ce misérable voit Giulietta — Giulietta? » — « Où donc êtes-vous resté si long-temps? tout le monde vous attend! N'avez-vous donc pas du tout songé à moi? » dit une voix douce du haut du balcon. C'était Giulietta, devant la

maison de laquelle les deux amis s'étaient arrêtés, sans s'en s'apercevoir. D'un saut, Erasme fut dans la maison. « Il est décidément incurable, » dit tout bas Frédéric, et il s'esquiva le long de la rue.

Jamais Giulietta n'avait été plus aimable, elle était vêtue de même que la première fois, dans le jardin, et brillait de tout l'éclat de sa beauté et de sa fraîcheur. Erasme avait entièrement oublié l'entretien qu'il venait d'avoir avec Frédéric; plus que jamais, il se sentit entraîné par un transport, un ravissement irrésistibles; mais jamais aussi Giulietta n'avait laissé entrevoir ainsi, sans aucune réserve, tout l'amour qu'il lui inspirait. Elle semblait ne voir que lui, n'exister que pour lui.

— Il était question de célébrer une fête à une *villa*, que Giulietta avait louée pour la belle saison. On s'y rendit. Parmi la société se trouvait un jeune Italien, d'une figure hideuse et de mœurs plus hideuses encore. Il était fort empressé auprès de Giulietta, et provoqua la jalousie d'Erasme, qui, plein de dépit, s'éloigna des autres et alla se promener dans une allée solitaire du jardin.

Giulietta fut le trouver : « Qu'as-tu donc....? — n'es-tu pas entièrement à moi? » A ces mots,

elle l'entoura de ses bras voluptueux, et pressa un baiser sur ses lèvres. Un torrent de feu parcourut tout son corps; dans le délire de la passion il serra sa bien-aimée contre son cœur et s'écria : « Non, je ne te quitterai pas, dussé-je périr de la mort la plus affreuse! » Giulietta sourit d'une manière singulière, et lança sur lui ce regard étrange qui lui avait toujours fait éprouver un tressaillement intérieur. Ils retournèrent vers la société. L'odieux Italien joua à son tour le rôle d'Érasme; excité par la jalousie, il tint plusieurs propos offensans sur les Allemands et surtout contre Spikher. Ce dernier ne put se contenir plus long-temps : il s'avança rapidement vers l'Italien : « Cessez, » dit-il, « vos misérables sarcasmes contre les Allemands et contre moi, ou je vous jette dans cet étang, où vous pourrez vous exercer à la nage. » Dans ce moment, un poignard brilla dans la main de l'Italien, mais Érasme furieux le saisit à la gorge et le terrassa ; il lui appliqua un coup de pied violent sur la nuque, et l'Italien rendit en râlant le dernier soupir. — Tous se jetèrent sur Érasme; il avait perdu connaissance ; on le saisit, on l'entraîna.

Lorsqu'il se réveilla comme d'un profond

assoupissement, il était dans un petit cabinet, à genoux devant Giulietta, qui, la tête penchée sur lui, le tenait enlacé de ses deux bras. « Méchant, méchant Allemand, » dit-elle d'une voix infiniment douce, « quelle frayeur tu m'as causée! Je t'ai sauvé du danger le plus pressant, mais tu n'es plus en sûreté à Florence, en Italie. Il faut que tu partes, il faut que tu me quittes, moi qui t'aime tant. » Cette idée de séparation plongea Érasme dans un abîme de douleurs et de désespoir. Je veux rester, » s'écria-t-il, « je consens volontiers à mourir. Ne vaut-il pas mieux mourir que vivre sans toi! » Il lui sembla en ce moment qu'une voix faible et lointaine prononçait son nom. Hélas! c'était la voix de sa pieuse épouse. Erasme resta muet, et Giulietta lui demanda d'un ton singulier: « Tu penses sans doute à ton épouse? — Hélas! Érasme, tu ne m'oublieras que trop tôt. » — « Plût au ciel, dit Érasme, que je fusse à toi entièrement et sans retour! » Ils étaient debout précisément devant une grande glace, éclairée des deux côtés par des bougies étincelantes. Giulietta serra Érasme plus vivement contre son sein, et dit à voix basse: « Laisse-moi ton image réfléchie par ce miroir, ô mon bien-aimé; elle ne me

quittera jamais. » — Giulietta, dit Érasme tout étonné, que veux-tu dire? mon reflet au miroir? » A ces mots il regarda dans la glace qui lui renvoyait son image et celle de Giulietta, confondues dans une amoureuse étreinte : « Comment donc espères-tu retenir mon reflet, qui m'accompagne en tous lieux, et qui s'offre à moi dans chaque source limpide, dans chaque surface polie? » reprit Érasme. — « Tu ne m'accordes pas même ce rêve de ton *moi*, tel qu'il brille dans cette glace, » dit Giulietta, « toi qui voulais être à moi, corps et ame? tu ne veux pas même que ton image reste avec moi et m'accompagne à travers les misères de cette vie, qui sera dorénavant, je le sens bien, sans plaisir et sans amour, puisque tu m'abandonnes.» Un torrent de larmes brûlantes tomba des beaux yeux noirs de Giulietta. Alors Erasme s'écria transporté de douleur et d'amour : « Faut-il donc que je te quitte? — Eh bien! que mon reflet t'appartienne à jamais. Aucune puissance, le diable même, ne saurait te l'enlever, jusqu'à ce que tu me possèdes entièrement, corps et ame. »

Les baisers de Giulietta brûlaient sur ses lèvres, lorsqu'il eut prononcé ces paroles; alors elle cessa de le retenir, et étendit passionné-

ment ses bras vers le miroir. Erasme vit son image se reproduire indépendante de ses mouvemens, il la vit passer dans les bras de Giulietta et disparaître avec elle au milieu d'une vapeur bizarre. Toutes sortes de voix détestables chevrotaient et riaient d'un ton infernal. Saisi d'une horreur profonde, il tomba sans connaissance ; mais un sentiment affreux d'anxiété, d'effroi, le retira de sa stupeur ; dans une obscurité complète, il sortit en chancelant et descendit l'escalier.

Arrivé devant la maison, on s'empara de lui et on le plaça dans une voiture qui s'éloigna rapidement. « Monsieur a été un peu ému, à ce qu'il paraît, » dit en allemand l'homme qui s'était assis près de lui ; « Monsieur a été légèrement ému ; mais tout ira pour le mieux, si vous vous abandonnez entièrement à moi. La petite Giulietta a fait tout ce qu'elle devait, et m'a recommandé de bien veiller sur vous. Vous êtes d'ailleurs un aimable jeune homme, et vous avez un goût décidé pour toutes sortes de bonnes petites plaisanteries, telles que Giulietta et moi les aimons. Il faut convenir que c'était un vrai coup de pied d'Allemand qu'il a reçu dans la nuque ! pauvre signor Amoroso ! La langue lui sortait du cou, bleue comme une cerise. —

C'était fort drôle à voir ; et puis, comme il croassait et gémissait, et ne pouvait s'en aller assez vite à tous les diables.—Ha!—ha!—ha! »

La voix de cet homme était si détestablement moqueuse, son galimatias si effroyable, que toutes ses paroles pénétraient dans le cœur d'Erasme comme autant de coups de poignard. « Qui que vous soyez, » dit Erasme, « ne me parlez plus, ne me parlez plus de cette horrible action, dont j'éprouve le plus sincère repentir! » —« Repentir, repentir! » continua cet homme, « vous vous repentez donc aussi d'avoir connu Giulietta, et d'avoir su toucher son cœur? » — « Giulietta, Giulietta! » soupira Erasme.— « Voilà, » reprit cet homme, « voilà comme vous êtes enfant ; vous souhaitez, et voudriez bien ; mais il faut d'autre part, selon vous, que tout se passe tranquillement et dans les formes. Il est fatal, sans doute, qu'il vous ait fallu quitter Giulietta ; mais je pourrais bien, si vous restiez, vous soustraire aux poignards de tous vos persécuteurs, et même aux griffes de notre chère justice. » La pensée de pouvoir rester auprès de Giulietta s'empara puissamment d'Erasme. « Comment pourrais-tu faire ce que tu promets? » demanda-t-il.— « Je connais, » continua cet homme, « un

moyen sympathique, qui doit frapper de cécité vos persécuteurs, et vous faire leur apparaître chaque fois avec un visage différent, de sorte qu'ils ne vous reconnaissent jamais. Dès qu'il fera jour, vous aurez la bonté de regarder long-temps et bien attentivement dans un miroir ; puis, sans l'endommager le moins du monde, je soumettrai votre reflet à certaines opérations, et vous serez bien caché. Vous pourrez alors vivre dans les plaisirs avec Giulietta, sans courir aucun danger. »

« Terrible, terrible ! » s'écria Érasme. — « Qu'y a-t-il donc de si terrible ? mon bon ami, » demanda cet homme ironiquement. « Hélas ! j'ai —je — » balbutia Érasme. — « Vous avez laissé votre reflet, » interrompit vivement cet homme, « vous l'avez laissé à Giulietta ? — Ha ! ha ! ha ! bravissimo, mon cher ! vous pouvez maintenant parcourir les campagnes, les forêts, les villes et les hameaux, jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre épouse et votre petit Erasme, que vous soyez redevenu père de famille, quoique sans reflet au miroir ; ce qui, du reste, n'inquiètera pas singulièrement votre femme, puisqu'elle vous possèdera corporellement, tandis que Giulietta n'aura qu'un rêve brillant de votre *moi.* »

«Tais-toi, homme exécrable!» s'écria Érasme. En ce moment, une troupe joyeuse et chantante passa près d'eux avec des torches qui éclairèrent un instant l'intérieur de la voiture. Érasme regarda la figure de son compagnon et reconnut l'odieux docteur Dapertutto. D'un bond il s'élança de la voiture et courut vers la troupe, car de loin il avait reconnu la basse taille sonore de Frédéric. Les amis revenaient de dîner à la campagne. Érasme informa en peu de mots Frédéric de ce qui venait de se passer; seulement il lui cacha la perte de son reflet. Frédéric laissa ses amis, et courut avec lui à la ville; tous les préparatifs nécessaires furent faits avec tant de promptitude, qu'au lever de l'aurore, Érasme, pressant les flancs d'un coursier rapide, était déjà loin de Florence.

Spikher a noté plusieurs des aventures de son voyage. La plus remarquable est l'accident qui lui fit sentir pour la première fois, d'une manière bien étrange, la perte de son reflet. Il était arrêté un jour dans une grande ville, parce que son cheval avait besoin de repos, et il s'assit sans défiance à la table d'hôte très-nombreuse, ne remarquant pas qu'en face de lui se trouvait un grand et beau miroir. Un

infernal sommelier, qui se tenait derrière sa chaise, s'aperçut que de l'autre côté, dans le miroir, la chaise paraissait vide, et que rien ne se reflétait de la personne qui l'occupait. Il communiqua son observation au voisin d'Érasme, celui-ci au suivant; un murmure et un chuchottement s'éleva autour de la table; on regardait Érasme, puis le miroir; Érasme ne s'était pas encore aperçu qu'il était question de lui, lorsqu'un homme grave se leva de table, le conduisit devant la glace, y jeta les yeux, et se tournant vers la société, s'écria tout haut: « Vraiment, il n'a pas de reflet! » — « Il n'a pas de reflet; — il n'a pas de reflet! » criait-on à tort et à travers; « c'est un mauvais sujet, un *homo nefas;* qu'on le mette à la porte! » — Dévoré de rage et de honte, Érasme se sauva dans sa chambre; mais à peine y fut-il entré qu'on lui vint signifier, de par la police, qu'il eût à se présenter dans l'espace d'une heure devant l'autorité avec son reflet intact et parfaitement ressemblant, sinon, qu'il eût à quitter la ville. Il partit, poursuivi par la canaille oisive et par les polissons des rues qui criaient derrière lui : « Le voilà qui s'en va, celui qui a vendu son reflet au diable : le voilà qui s'en va! »

Enfin il se retrouva en plein air. Depuis ce temps, il faisait voiler les miroirs partout où il arrivait, prétextant une horreur invincible pour toutes les surfaces polies; ce qui lui fit donner par dérision, le surnom du général Suwarow, qui avait la même manie.

Quand il revint dans sa patrie, son excellente femme et le petit Érasme le reçurent avec joie, et bientôt il crut que, dans le sein d'un ménage paisible, il supporterait aisément la perte de son image. Il arriva qu'un jour, Spikher, qui avait entièrement oublié la belle Giulietta, jouait avec le petit Érasme; l'enfant avait les mains pleines de suie, et il en barbouilla le visage de son père. — « Ah! papa! papa! vois donc comme je t'ai noirci. »—L'enfant dit et courut chercher un miroir qu'il présenta à son père en y jetant les yeux lui-même.

Mais il laissa tomber aussitôt le miroir en pleurant, et courut hors de la chambre. Bientôt sa mère entra, l'étonnement et la terreur sur le visage.—« Que vient de me dire le petit Érasme! » s'écria-t-elle. « Que je n'ai pas de reflet, n'est-ce pas, ma bonne amie? » reprit Spikher avec un sourire forcé, et il s'efforça de prouver qu'il était, à la vérité, absurde de croire que l'on puisse perdre son reflet; mais

que, le cas échéant, ce ne serait pas une grande perte, parce que tout reflet n'est qu'une illusion, parce que la contemplation de soi-même conduit droit à la vanité et parce qu'enfin une semblable image divise le véritable *moi* en deux parties, vérité et songe.

Tandis qu'il parlait ainsi, sa femme avait arraché de dessus un miroir suspendu dans la chambre, le voile qui le couvrait. Elle y jeta les yeux, et, comme frappée de la foudre, elle tomba par terre. Spikher la releva; mais à peine eut-elle repris connaissance qu'elle le repoussa avec horreur. « Laisse-moi, » s'écria-t-elle, « laisse-moi, homme affreux! Ce n'est pas toi, tu n'es pas mon mari; non—tu es un esprit de l'enfer qui en veut à mon salut éternel, qui veut me perdre. Laisse-moi, laisse-moi, tu n'as pas de pouvoir sur moi, maudit!» Sa voix retentissait à travers sa chambre, à travers le salon; les gens de la maison accoururent épouvantés; plein de rage et de désespoir, Érasme s'enfuit de sa demeure.

Entraîné par son aveugle fureur, il parcourut les allées solitaires d'un parc situé hors de la ville. La figure de Giulietta s'éleva de terre devant lui, belle comme les anges; il s'écria: « Est-ce ainsi que tu te venges, Giulietta, de

ce que je t'ai quittée, et de ce qu'au lieu de moi-même, je ne t'ai donné que mon reflet? Ah! Giulietta, je consens à t'appartenir, corps et ame; *elle* m'a repoussé, *elle*, à qui je t'avais sacrifiée. Giulietta! je suis à toi! »—« Rien de plus facile, mon cher, » dit le signor Dapertutto, qui se trouva subitement devant lui, avec son habit rouge et ses boutons d'acier.

Ces paroles étaient une consolation pour le malheureux Érasme; aussi ne remarqua-t-il point la figure ironique et méchante de Dapertutto; il s'arrêta et demanda tristement : « Comment pourrai-je donc la retrouver, n'est-elle pas à jamais perdue pour moi? »—« En aucune façon, » reprit Dapertutto; « elle n'est pas loin d'ici et soupire prodigieusement après votre chère personne, très-honoré monsieur; car, vous le voyez bien vous-même, un reflet n'est qu'une pitoyable illusion. D'ailleurs, dès qu'elle se sera assurée de votre chère personne, en corps et en ame, bien entendu, elle vous rendra avec reconnaissance votre agréable reflet, toujours poli comme devant, et parfaitement intact. »—« Courons, courons, » s'écria Érasme, « où est-elle? »—« Il ne faut plus qu'une petite formalité, » reprit Dapertutto,

« avant de voir Giulietta, et de vous livrer entièrement à elle, en échange de votre reflet. Votre seigneurie n'est pas libre de disposer entièrement de sa précieuse personne, car elle est encore retenue par certains liens qu'il faut dissoudre avant tout.—Votre chère épouse et monsieur votre fils..... »—« Que voulez-vous dire? » s'écria violemment Érasme. — « On pourrait, dis-je, si vous le souhaitez, » continua Dapertutto, « on pourrait opérer la dissolution des liens susdits, par des moyens tout-à-fait simples et humains. A Florence déjà, vous saviez que je prépare avec beaucoup d'adresse des médicamens merveilleux; et j'ai là, sous la main, un de ces petits remèdes de famille. Il suffit d'en faire prendre quelques gouttes à ceux qui sont un mur entre vous et Giulietta, pour qu'ils tombent sans proférer une parole et sans donner aucun signe de douleur. Sans doute on appelle cela mourir, et la mort est, dit-on, amère : mais le goût d'amande amère n'est-il pas fort agréable? Eh bien! la mort que renferme ce flacon n'a pas d'autre amertume que celle-là. Aussitôt après son paisible trépas, votre respectable famille répandra une odeur agréable d'amande amère.— Prenez, très-honoré monsieur! » Il présenta

une petite fiole * à Érasme. — « Homme exécrable, » s'écria celui-ci, « tu veux que j'empoisonne ma femme et mon enfant?» — « Qui donc vous parle de poison? » reprit le drôle rouge; « cette fiole ne contient qu'un petit remède de famille, d'une odeur exquise. J'aurais à ma disposition d'autres moyens de vous rendre la liberté, mais j'aimerais agir par vous-même, tout naturellement, tout humainement; que voulez-vous? c'est là ma fantaisie. Prenez avec confiance, prenez, mon cher! »

Erasme tenait la fiole entre ses mains, il ne savait lui-même comment elle y était venue. Il courut sans réflexion chez lui, dans sa chambre. Sa femme avait passé toute la nuit en proie à l'inquiétude, aux tourmens les plus affreux; elle soutenait continuellement que celui qui était revenu n'était pas son mari, mais un esprit infernal qui avait pris sa figure.

Au moment où Spikher entra dans la maison, tous ses gens s'enfuirent épouvantés; le petit Erasme seul osa s'approcher de lui, et lui demander, d'un ton enfantin, pourquoi il n'avait pas rapporté son reflet. Sa mère, disait-il,

* La fiole de Dapertutto contenait sans aucun doute de l'eau rectifiée de laurier-cerise; acide prussique.

en mourrait de chagrin. — Erasme fixa le petit d'un air sombre, il tenait encore à la main la fiole de Dapertutto. L'enfant portait sur son bras sa colombe favorite, qui s'approcha de la fiole et se mit à en becqueter le bouchon ; aussitôt elle pencha la tête, — elle était morte. Erasme se leva, saisi d'horreur. « Traître ! » s'écria-t-il, « tu ne me feras pas commettre ce crime ! » — Il jeta par la fenêtre sa fiole qui se brisa sur le pavé de la cour. Un goût agréable d'amande amère s'éleva et se répandit dans l'appartement. Le petit Erasme effrayé avait pris la fuite.

Spikher passa dans les tourmens la journée entière, jusqu'à minuit. C'était l'heure où l'image de Giulietta se retraçait toujours plus vivement à son ame.

Un jour, un collier de Giulietta fait avec ces petites baies rouges que les femmes portent en guise de perles, s'était rompu en sa présence. En ramasssant les baies, il en cacha une, parce qu'elle avait touché le cou de Giulietta ; depuis lors, il l'avait fidèlement conservée. C'est cette baie qu'il tira en ce moment de son sein, et, la regardant fixement, il pensait de toutes les forces de son esprit à sa bien-aimée qu'il ne devait plus voir. Il semblait alors qu'il

sortît de la perle le même parfum magique qui lui révélait autrefois la présence de Giulietta. « Ah ! Giulietta, te voir une seule fois encore et puis mourir ! »

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'un murmure et un bruissement singulier se fit entendre dans le corridor. Il distingua des pas. — On frappait à sa porte. Agité par la crainte et l'espérance, il respirait à peine. Il ouvrit; Giulietta se présenta devant lui, plus belle, plus séduisante que jamais. Ivre d'amour, il la pressait dans ses bras. « Me voici, mon bien-aimé, » dit-elle d'une voix douce et faible, « vois comme j'ai fidèlement conservé ton reflet ! » Elle enleva le voile qui couvrait le miroir; Erasme enchanté vit son image qui se serrait contre Giulietta ; mais, indépendante de lui-même, elle ne reproduisait aucun de ses mouvemens. Il frissonna.

« Giulietta ? » s'écria-t-il, « veux-tu donc que mon amour pour toi trouble ma raison ?— Rends-moi mon reflet, ou plutôt, empare-toi de moi tout entier, dans ce monde et dans l'autre. » — « Il y a encore un obstacle entre nous, cher Erasme, » dit Giulietta, « tu le sais bien ; — Dapertutto ne te l'a-t-il pas dit ? » — « Pour Dieu, Giulietta ! » s'écria Erasme, » si je ne

puis être à toi que par ce moyen, j'aime mieux mourir ! » — « Aussi, continua Giulietta, je ne veux pas que Dapertutto t'engage plus long-temps à commettre une action qui te répugne. Il est fâcheux sans doute qu'un vœu et la bénédiction d'un prêtre soient si puissans ; mais il faut que tu brises le lien qui t'enchaîne, sans cela tu ne seras jamais entièrement à moi. Mais il existe encore un moyen meilleur que celui proposé par Dapertutto. » — « Et ce moyen, quel est-il ? » demanda vivement Erasme. Giulietta jeta un bras autour de son cou, et appuyant sa tête sur la poitrine de son amant, elle murmura à voix basse : « Tu écriras sur une feuille de papier ton nom, Erasme Spikher, sous ce peu de paroles : Je donne à mon bon ami Dapertutto tout pouvoir sur ma femme et sur mon enfant, afin qu'il en dispose à son gré, et qu'il brise le lien qui m'attache à eux, parce que je veux que dorénavant mon corps et mon ame immortelle appartiennent à Giulietta, que j'ai choisie pour épouse, et à laquelle je m'unirai encore par un vœu particulier. »

Tous les nerfs d'Erasme palpitèrent, des baisers de feu brûlaient ses lèvres ; il tenait à la main la feuille de papier que lui avait donnée Giulietta. Tout à coup Dapertutto, haut comme

un géant, se tint derrière l'enchanteresse, et offrit à Erasme une plume de métal. Une petite artère s'ouvrit au bras gauche d'Erasme; un jet de sang en jaillit. « Trempe-la dans le sang, trempe, — écris, écris ! » croassait le drôle rouge. — « Ecris, écris, mon bien-aimé ! » soupira Giulietta.

Déjà il avait trempé la plume dans le sang, déjà il la posait sur le papier pour écrire.—Soudain la porte s'ouvre, une figure blanche s'avance; fixant sur Erasme ses yeux de fantôme, elle s'écrie douloureusement et d'une voix sourde : « Erasme, Erasme, que fais-tu ? au nom du Sauveur, renonce à cette action criminelle ! »—Erasme, qui, dans cette figure menaçante, avait reconnu sa femme, jeta loin de lui la feuille et la plume. —Les yeux de Giulietta lançaient des éclairs, son visage se contractait horriblement, tout son corps n'était que feu et flamme. « Laisse-moi, fille de l'enfer ! tu n'as point de part à mon ame ! au nom du Sauveur, laisse-moi, serpent ! tout l'enfer brûle en toi. »

Ainsi s'écria Érasme, et d'un bras vigoureux, il repoussa Giulietta qui le tenait toujours embrassé. Alors on entendit hurler et glapir en dissonances affreuses, et ce fut par

toute la chambre un murmure pareil au bruissement des noires ailes d'une légion de corbeaux. — Giulietta, Dapertutto — disparurent dans une vapeur épaisse et infecte qui semblait sortir des murs, et qui éteignit les lumières.

Enfin les rayons de l'aurore pénétrèrent à travers les fenêtres. Erasme courut trouver sa femme. Il la trouva pleine de calme et de douceur. Le petit Erasme, déjà tout éveillé, était assis sur le lit de sa mère; elle tendit la main à son mari épuisé de fatigue, et lui dit: « Je sais maintenant tout ce qui t'est arrivé de malheureux en Italie, et te plains de tout mon cœur. La puissance de l'*ennemi* est grande, et comme il est adonné à tous les vices, il est aussi voleur de son métier, et n'a pu résister au malin désir de te dérober ton reflet. — Mais regarde dans ce miroir-là, mon cher époux! » — Spikher obéit d'un air bien piteux, et tremblant de tout son corps. Le miroir resta clair et poli, on n'y voyait point d'Erasme Spikher.

« Pour cette fois, » continua la femme, « il est fort heureux que la glace ne réfléchisse pas ton image; car tu as l'air bien sot, mon cher Erasme. Tu conçois d'ailleurs aisément

que, sans reflet, tu seras la risée de tout le monde, et que tu ne peux pas être un père de famille complet et dans les formes, capable d'inspirer du respect à sa femme et à ses enfans. Le petit Erasme se moque déjà de toi, et dit qu'il veut te faire une moustache avec du charbon, puisque tu ne peux pas t'en apercevoir. Parcours donc le monde pendant quelque temps encore, et tâche, par la même occasion, de reprendre au diable ton reflet. Quand tu l'auras retrouvé, tu seras le bienvenu. Embrasse-moi (Spikher l'embrassa), et maintenant — bon voyage! envoie de temps en temps une paire de culottes neuves à ton petit Erasme; car il a l'habitude de se traîner sur les genoux, et il en use considérablement. Si tu passes à Nuremberg, n'oublie pas d'y joindre un beau hussard et un pain d'épice, ainsi qu'il convient à un bon père. Adieu, cher Erasme, porte-toi bien! »

Elle se tourna du côté de la muraille et s'endormit. Spikher prit le petit Erasme et le serra contre son cœur; mais l'enfant se mit à crier si fort, que son père le replaça sur le lit, et s'en alla courir le monde.

Il rencontra un jour un certain Pierre Schlemihl qui avait vendu son ombre; tous

deux voulurent voyager de compagnie, de manière qu'Erasme Spikher eût jeté l'ombre nécessaire, tandis que Pierre Schlemihl eût fourni le reflet pour deux ; mais il n'en fut rien.

FIN DE L'HISTOIRE DU REFLET PERDU.

POST-SCRIPTUM

DU

VOYAGEUR ENTHOUSIASTE.

Quelle image se dessine dans ce miroir ? — Est-ce bien la mienne ? — ô Julie — Giulietta — ange du ciel — esprit de l'enfer — extase et torture — désirs et désespoir ! — tu vois, mon cher Théodore Amédée Hoffmann, qu'une puissance obscure, étrangère, entre dans ma vie, trop souvent, hélas ! pour mon repos ; et, privant mon sommeil de ses rêves les plus doux, jette sur mon chemin d'étranges figures. Plein encore des apparitions de la nuit de Saint-Sylvestre, je suis bien tenté de croire que le conseiller de justice était vraiment une poupée de sucre candi, tout son cercle un

étalage pour la foire de Noël et pour le nouvel an, et l'aimable Julie enfin, ce portrait séduisant de Rembrandt ou de Callot qui priva de son reflet le pauvre Erasme Spikher; daigne me le pardonner!

MAITRE MARTIN,

LE TONNELIER,

ET

SES APPRENTIS.

— 1580. —

Tôn cœur n'a-t-il jamais battu, comme le mien, d'une émotion douloureuse, cher lecteur, lorsque tes regards planaient sur une cité où les magnifiques monumens de l'art germain, racontent, comme des langues éloquentes, l'éclat, la pieuse persévérance et la grandeur réelle des temps passés? Ne te semble-t-il pas alors que tu pénètres dans une maison abandonnée? — Le livre de dévotion dans lequel lisait le père de famille, est ouvert sur la table, la riche et éclatante tapisserie, qu'achevait la femme, est encore étendue sur le métier. Des ustensiles précieux, conservés pour les jours de fêtes, sont rangés avec ordre dans les armoires. Tu t'attends alors à voir un des habitans de cette demeure paraître et s'avancer pour t'accueillir avec une hospitalière cordialité. Mais tu attends vainement ceux que la roue éternellement rapide du temps a entraînés. Tu

ne peux que t'abandonner aux doux rêves que font naître en toi les vieux maîtres dont les monumens te parlent avec tant de verve et de vigueur, que tu te sens pénétré de leurs pensées jusqu'à la moelle de tes os. Alors seulement tu comprends l'intention profonde de leurs œuvres, car tu lis dans leur temps, et tu sens ce qu'ils éprouvaient. Mais, hélas! n'arrive-t-il pas bientôt que ces riantes images, chassées par les bruits actifs du jour, fuient timidement sur les nuages diaphanes de l'aurore, au moment où tu t'apprêtais à les saisir, tandis que toi, l'œil obscurci par des larmes brûlantes, tu suis de tes regards ces ombres délicieuses qui s'effacent en pâlissant. — Alors tu t'éveilles brusquement, heurté avec rudesse par la vie réelle qui te cerne de toutes parts, et il ne te reste rien de ton beau rêve, qu'une ardeur profonde qui fait tressaillir ton sein de légers frémissemens.

C'est de telles impressions qu'était agitée l'ame de celui qui écrit pour toi ces pages, cher lecteur, chaque fois que sa route le conduisait par la célèbre ville de Nuremberg. S'arrêtant

tantôt devant la merveilleuse fontaine du marché, tantôt contemplant la tombe de saint Sébald, la chapelle du Saint Sacrement de saint Laurent, passant tour à tour du château à la Maison de ville, ornée des tableaux profonds d'Albert Durer, il s'abandonnait tout entier aux douces rêveries qui l'enchaînaient au milieu des magnificences de l'antique ville impériale que le vieux poète Rosenbulth a chantée dans ses vers. Mainte image de la belle vie bourgeoise de ces temps où les artistes et les ouvriers, se tenant la main, marchaient gaîment ensemble vers un même but, s'éleva dans son ame et s'empara de sa pensée. C'est une de ces images qu'il va te présenter, lecteur chéri! Peut-être la contempleras-tu avec complaisance; peut-être toi-même te glisseras-tu secrètement dans la maison de maître Martin, et te complairas-tu au milieu de ses tonnes et de ses brocs. Allons, entrons! — Puisses-tu ne pas regretter ta visite!

MAITRE MARTIN.

CHAPITRE PREMIER.

Comment maître Martin fut élu syndic, et le remercîment qu'il en fit.

Le premier mai de l'année mil-cinq-cent-quatre-vingts, l'honorable corporation des botteliers ou buddeliers, et tonneliers de la ville libre et impériale de Nuremberg, tint son assemblée solennelle des métiers, conformément à ses vieilles mœurs et coutumes. Peu de temps auparavant, un des syndics, ou, comme on les nommait, un des maîtres des cierges, avait été porté en terre; c'est pourquoi il fallait en choisir un nouveau. Le choix tomba sur maître Martin. En effet, il n'avait pas son égal pour la solidité et l'élégance de ses tonnes; personne n'entendait comme lui l'arrangement des vins dans la cave, aussi comptait-il les seigneurs

les plus distingués parmi ses pratiques, et vivait-il dans la plus grande aisance, on peut même dire dans la richesse.

Lorsque maître Martin fut élu, le digne conseiller Jacobus Paumgartner, qui était à la tête de la corporation, se prit donc à dire : — Vous avez très-bien agi, mes amis, de choisir maître Martin pour notre syndic; car cet emploi ne pourrait se trouver en meilleures mains. Maître Martin est estimé de tous ceux qui le connaissent, à cause de son extrême habileté et de sa profonde expérience dans l'art de conserver et de soigner le noble vin. Que son zèle vigoureux, que la vie sage qu'il mène en dépit de toute la richesse qu'il a amassée, vous servent de modèle. Soyez donc salué comme notre digne syndic, mon cher maître Martin!

A ces mots, Paumgartner se leva de son siège, et s'avança de quelques pas, les bras ouverts, attendant que maître Martin vînt à lui. Celui-ci appuya aussitôt ses deux bras sur ceux de son fauteuil, et se leva avec peine, autant que le lui permit son corps bien nourri. Puis il s'avança lentement vers Paumgartner, à qui il rendit légèrement ses embrassemens.

— Allons, dit Paumgartner un peu étonné, allons, maître Martin, seriez-vous mécontent

du choix que nous avons fait de votre personne?

Maître Martin rejeta sa tête en arrière, comme il avait coutume de le faire, se mit à jouer avec ses doigts sur son gros ventre, et regarda l'assemblée en ouvrant de grands yeux.

— Eh! mon cher et digne sire, comment serais-je mécontent de recevoir ce qui m'appartient? Qui hésite à accepter le légitime salaire de son travail? Qui repousse du seuil de sa porte le mauvais débiteur qui vient enfin payer l'argent qu'il devait apporter depuis long-temps? Et vous, mes chers maîtres, ajouta-t-il en se tournant vers l'assemblée, avez-vous enfin eu l'idée que moi, moi, je devais être le syndic de votre honorable corporation? — Qu'exigez-vous dans un syndic? doit-il être le plus habile dans son métier? Allez et voyez ma tonne de deux foudres, achevée sans feu, mon beau chef-d'œuvre, et puis dites si quelqu'un se peut vanter d'avoir livré un morceau semblable par la force et la beauté du travail? — Voulez-vous que votre syndic possède du bien et de l'argent? Venez dans ma maison; je vous ouvrirai mes caisses et mes coffres, et vous vous réjouirez à l'éclat de l'or et de l'argent qui y étincellent. — Le syndic doit-il être honoré par les grands et par les pe-

tits? — Demandez à nos honorables sires du conseil, demandez aux princes et aux seigneurs tout autour de notre bonne ville de Nuremberg, demandez au très-digne évêque de Bamberg, demandez-leur à tous ce qu'ils pensent de maître Martin. Allons! j'espère qu'ils n'en diront pas de mal.

A ces mots, maître Martin frappa avec complaisance sur son gros ventre, ferma ses yeux à demi, et, voyant que tout le monde gardait le silence d'un air grave, il reprit : —Mais je remarque, et je sais bien que je dois gentiment vous remercier de ce que le Seigneur a éclairé vos esprits. Allons! quand je reçois le prix de mon travail, quand mes débiteurs me rendent l'argent que je leur ai prêté, ne faut-il pas que j'écrive au bas du mémoire : *Reçu avec remercîment, Thomas Martin, maître tonnelier en cette ville!* Soyez donc tous remerciés d'avoir acquitté une vieille dette, en me nommant votre syndic et échevin. Au reste, je vous promets que je remplirai mon devoir avec zèle et droiture. Chacun des membres de la corporation me trouvera prêt à l'assister de ma personne et de mes conseils; et je prendrai à cœur de maintenir notre illustre métier dans tout son honneur et son éclat. Je vous invite,

mon digne chef de métier, et vous tous, mes chers maîtres et amis, à un joyeux repas pour le prochain dimanche. Nous nous fortifierons le cœur auprès d'un verre de bon vin de Hochheim, de Johannisberg ou de quelque noble vin qu'il vous plaira de choisir dans mes caves bien fournies, et nous aviserons à faire ce qui sera utile pour notre bien à tous! Encore une fois, soyez tous cordialement invités!

Les visages des honorables maîtres, qui s'étaient visiblement obscurcis pendant le discours orgueilleux de Martin, reprirent leur sérénité, et au sombre silence qui avait régné quelques instans, succéda un joyeux babil dans lequel il fut beaucoup question du mérite de maître Martin et de sa cave. Tous promirent de se trouver au repas du dimanche, et tendirent leurs mains au nouvel élu qui les serra cordialement, et pressa le chef des métiers contre son gros ventre, comme pour l'embrasser.

On se sépara gaîment et de bon accord.

CHAPITRE II.

Ce qui se passa dans la maison de maître Martin.

Il arriva que le conseiller Jacobus Paumgartner dut passer devant la maison de maître Martin pour se rendre à sa demeure. Lorsque tous deux, Paumgartner et Martin, se trouvèrent devant la porte de cette maison, et que Paumgartner voulut continuer son chemin, maître Martin ôta son bonnet, et, s'inclinant autant qu'il put le faire, dit au conseiller: — Ne dédaignerez-vous pas de venir passer quelques momens dans ma pauvre maison, mon cher et digne sire? permettez-moi de profiter un peu de vos sages discours.

— Eh! mon cher maître Martin, répondit Paumgartner en souriant, je m'arrêterai avec plaisir chez vous; mais pourquoi nommez-vous votre demeure une pauvre maison? Ne sais-je

pas qu'elle surpasse celle des plus riches bourgeois? n'avez-vous pas achevé dernièrement le bel édifice qui fait de votre maison un des plus beaux ornemens de notre célèbre ville; et pour l'arrangement intérieur, je ne veux pas en parler, car il n'est pas de patricien qui ne pût s'en accommoder sans honte.

Le vieux Paumgartner avait raison, car dès que la porte gracieusement arrondie et ornée d'ornemens d'étain se fut ouverte, on aperçut un vaste vestibule couvert de tapis bariolés, et rempli de tableaux ainsi que d'armoires et de sièges d'un bois précieux. Conformément au vieil usage, sur une tablette suspendue au devant de la porte, on lisait une recommandation d'essuyer ses pieds et de secouer sa chaussure, écrite en vers grotesques.

La journée avait été fort chaude, l'air du soir qui pénétrait dans les chambres était plus agréable, aussi maître Martin conduisit son hôte dans la plus vaste salle de la maison, qui était une sorte de cuisine d'apparat. Chez les riches bourgeois de cette époque, on trouvait toujours une salle arrangée de cette manière, et ornée d'ustensiles de ménage destinés seulement à charmer les regards.

— Rosa! Rosa! s'écria en entrant maître

Martin. Aussitôt une porte s'ouvrit, et Rosa, la fille unique de maître Martin, s'avança au-devant de lui.

Puisses-tu, lecteur bien-aimé, te souvenir avec vivacité dans cet instant, des chefs-d'œuvre de notre grand Albert Durer! Puissent les nobles images de ses vierges, pleines d'une grace celeste, d'une mansuétude et d'une piété profonde, se montrer vivantes à tes regards! Songe à leur taille délicate et élancée, à leur front blanc et arrondi, à l'incarnat qui semble tomber sur leurs joues comme une rosée, à ces lèvres fines et pourprées, à ces regards humectés de pieux désirs, à demi voilés par de sombres paupières, comme un rayon de lune par un épais feuillage; songe à ces chevelures soyeuses artistement tressées, songe à la beauté céleste de toutes ces vierges, et tu verras la charmante Rosa. Comment le narrateur de cette histoire oserait-il peindre maintenant cette céleste enfant? Mais qu'il lui soit encore permis de citer un jeune artiste dans le sein duquel a pénétré une lueur de ces beaux jours d'autrefois. C'est le peintre allemand Cornélius qui habite Rome. — « Je ne suis ni demoiselle, ni belle! » Telle Cornelius a représenté Marguerite de Goëthe au moment où elle dit à

Faust ces paroles ; telle devait être Rosa, lorsqu'elle cherchait timidement à se soustraire à des hommages trop empressés.

Rosa s'inclina respectueusement devant le conseiller, lui prit la main et la porta à ses lèvres. Les yeux pâles du vieux sire se colorèrent subitement, et, comme les derniers rayons du jour qui jettent un vif éclat, le feu de sa jeunesse passée brilla une dernière fois dans ses yeux.

— Eh ! mon cher maître Martin, s'écria-t-il d'une voix claire, vous êtes un homme bien partagé, un homme riche, mais le plus beau don que vous ait fait le Seigneur, c'est votre fille Rosa. Si nous autres vieux sires, nous ne pouvons détourner les yeux de la belle enfant, que sera-t-il donc des jeunes gens qui s'arrêtent tout court quand ils rencontrent votre fille dans la rue, et qui ne regardent qu'elle à l'église, au lieu de regarder le prédicateur ? — Allons, maître Martin ! vous pourrez choisir un gendre parmi nos jeunes patriciens et partout où vous voudrez.

Les traits de maître Martin se contractèrent et devinrent sombres ; il ordonna à sa fille d'apporter une bouteille de bon vin, et lorsqu'elle se fut éloignée, le visage brûlant de rougeur

et les yeux baissés, il dit au vieux Paumgartner : — Mon digne sire, il est vrai que mon enfant est parée d'une grande beauté, et il est bien vrai aussi que le ciel m'a fait riche; mais comment avez-vous pu parler de cela devant cette fillette? Et quant au gendre patricien, il n'en sera rien, s'il vous plaît.

— Que voulez-vous, maître Martin? Quand le cœur est plein, il faut que la bouche déborde. Croiriez-vous que mon sang appauvri se fait plus vivement sentir dans mon vieux cœur lorsque je vois votre fille? Et si je dis sincèrement ce que je pense d'elle, ce qu'elle doit très-bien savoir elle-même, je ne vois pas grand mal à cela.

Rosa apporta le vin et deux gobelets magnifiques; et maître Martin tira au milieu de la chambre une lourde table, ornée de merveilleuses sculptures. A peine les deux vieillards avaient-ils pris place et rempli leurs verres, que le bruit des pas d'un cheval se fit entendre devant la porte. Un cavalier s'arrêta, et on entendit sa voix dans le vestibule. Rosa descendit et revint bientôt annoncer que le vieux chevalier Henri de Spangenberg était là et demandait à parler à maître Martin.

— Allons, s'écria Martin, voici une belle

soirée, puisque ma meilleure et ma plus ancienne pratique arrive chez moi. C'est sans doute une nouvelle commande que m'apporte messire le chevalier.

A ces mots, il courut aussi vite qu'il lui était possible de le faire, à la rencontre de cet hôte si bienvenu.

CHAPITRE III.

Comment maître Martin élevait sa profession au-dessus de toutes les autres.

Le vin de Hochheim brillait dans les coupes artistement taillées, et ranimait les cœurs des trois vieillards. De temps en temps, le vieux Spangenberg, qui avait conservé dans sa vieillesse toute la vivacité du jeune âge, racontait quelque joyeuse histoire de son bon temps, et égayait si bien maître Martin, que son gros ventre se soulevait avec complaisance, et que le gros rire auquel il se livrait faisait couler les larmes de ses yeux. Messire Paumgartner lui-même oubliait, plus que de coutume, sa gravité de conseiller, et s'accommodait fort bien de la généreuse boisson et des joyeux propos. Mais lorsque Rosa entra, portant une jolie corbeille d'où elle tira une nappe blanche comme la neige nouvelle; lorsqu'elle se mit à

couvrir la table de mets abondamment épicés, en priant les hôtes de son père d'excuser la mesquinerie d'un repas préparé à la hâte, les propos grivois et les rires eurent un terme. Paumgartner et Spangenberg ne cessèrent de regarder la jeune fille, et maître Martin lui-même, renversé sur son siège, les mains jointes, la contemplait en souriant avec complaisance. Après avoir préparé la table, Rosa voulut s'éloigner, mais le vieux Spangenberg, impétueux comme un jeune homme, prit la jeune fille par les deux épaules, et, la regardant avec attendrissement, s'écria : O charmante enfant! ô bonne et excellente fille! puis il la baisa deux ou trois fois sur le front, et revint d'un air pensif prendre sa place. Paumgartner but à la santé de Rosa.

— Maître Martin, dit Spangenberg lorsque Rosa se fut éloignée, maître Martin, vous ne sauriez trop remercier le ciel de vous avoir donné ce trésor. Il vous vaudra un jour de grands honneurs; car qui ne voudrait être votre gendre, de quelque rang qu'on soit.

— Vous voyez bien, maître Martin, que le noble seigneur de Spangenberg pense entièrement comme moi, dit Paumgartner.

— Je vois déjà la jolie Rosa en fiancée

patricienne, avec un bandeau de perles dans ses beaux cheveux blonds, ajouta le chevalier.

— Mes chers sires, mes chers sires, dit maître Martin avec humeur, pourquoi toujours parler d'une chose à laquelle je ne songe nullement aujourd'hui? Ma Rosa vient seulement d'atteindre à sa dix-huitième année, et une jeune créature comme celle-là ne doit pas encore songer à son fiancé. Comment les choses se passeront-elles? Je me confie là-dessus en la volonté du Seigneur, mais ce qui est bien certain, c'est que ni un patricien, ni personne ne touchera la main de ma fille, que le tonnelier qui se fera connaître à moi pour le maître le plus habile et le plus laborieux. Supposant toutefois qu'il plaise à ma fille, car, pour rien au monde, je ne voudrais contraindre ma chère enfant à prendre un mari qui ne lui plairait pas.

Spangenberg et Paumgartner se regardèrent, remplis d'étonnement. Enfin après quelques momens de silence, Spangenberg dit à maître Martin : Ainsi votre fille ne doit pas choisir d'époux hors de votre classe?

— Dieu m'en préserve! répondit Martin.

— Mais, reprit Spangenberg, mais si un jeune et digne maître d'une noble profession,

un orfèvre peut-être, ou même un artiste, demandait la main de Rosa, et plût à votre fille par-dessus tous ses rivaux, que feriez-vous alors ?

— Mon jeune ami, répliqua maître Martin en rejetant sa tête en arrière, mon jeune ami, lui dirais-je, montrez-moi la belle tonne que vous avez faite pour votre chef-d'œuvre, et s'il ne pouvait le faire, je lui ouvrirais amicalement la porte et je le prierais poliment d'aller tenter fortune ailleurs.

— Cependant, continua Spangenberg, si le jeune compagnon disait : Je ne puis vous montrer un tel travail, mais venez avec moi sur la place du marché, et regardez cette magnifique maison dont les piliers élancés s'élèvent jusqu'aux nues, c'est là mon chef-d'œuvre.

— Ah ! mon cher seigneur, s'écria maître Martin d'un ton d'impatience, que de peine vous prenez pour faire changer mes sentimens, et bien vainement, je vous assure : car, une fois pour toutes, mon gendre sera de ma profession, attendu que ma profession est la plus belle qui soit au monde. Pensez-vous donc qu'il suffise de relever les cercles autour des douves, pour qu'une tonne soit faite ?... Et, n'est-ce pas une belle chose que notre état suppose l'in-

telligence de savoir soigner le don le plus précieux que nous ait fait le ciel, le noble vin; qu'il nous soit réservé de lui conserver sa douceur et sa force qui nous pénètrent comme une vie nouvelle? Pour que notre ouvrage soit parfait, ne faut-il pas d'abord tout bien calculer et bien mesurer. Il faut que nous soyons à la fois architectes et mathématiciens pour combiner parfaitement la force et la proportion de nos tonnes. Eh! messire, le cœur me rit dans le ventre, quand je place une belle tonne sur les tréteaux pour l'achever, après qu'elle a été bien rabotée avec la hache, et quand les compagnons lèvent leurs maillets pour lui donner les derniers coups. On entend les outils qui retombent en cadence, clipp, clapp, clipp, clapp; c'est une joyeuse musique! L'édifice bien mené à sa fin s'élève jusqu'au plafond de mon atelier, et je suis fier quand je prends ma griffe de fer en main, pour la marquer de mon chiffre de maître, de la double M, connue et honorée de tous les tonneliers à la ronde.

Vous parliez d'architecte, messires; sans doute, une grande maison est un travail magnifique, mais si j'étais architecte, et que, passant devant mon ouvrage, je visse un vaurien, un fainéant inutile qui aurait acquis la maison

et qui me regarderait du haut du balcon, je rougirais en moi-même, et la rage que j'éprouverais me donnerait l'envie de détruire mon œuvre. Pareille chose ne peut arriver avec mes édifices. Il n'y loge jamais que l'esprit le plus agréable qui soit sur terre, le noble vin. Que Dieu bénisse ma profession!

— Votre panégyrique est excellent, et votre estime pour votre métier vous fait honneur; mais ne vous impatientez pas, si je reviens encore à mon texte, dit Spangenberg. — Si maintenant venait un patricien, et qu'il demandât à épouser votre fille? Quand une demande comme celle-là vient vous serrer au cou, les choses se présentent tout autrement, et on les voit autrement qu'on ne l'avait pensé d'abord.

— Eh, mon Dieu! s'écria maître Martin non sans humeur, que pourrais-je faire que m'incliner poliment et lui dire : Mon digne seigneur, si vous étiez un bon tonnelier à la bonne heure, mais....

— Écoutez encore, repit Spangenberg en l'interrompant, si par une belle journée, un beau gentilhomme, monté sur un coursier fougueux, avec une brillante suite couverte de riches casaques, s'arrêtait devant votre maison et voulait

bien honorer Rosa du nom de sa dame?

— Eh! eh! s'écria maître Martin avec plus de violence qu'auparavant, comme je courrais bien vite fermer serrures et verrous, comme je crierais : Passez, passez votre chemin, mon rigoureux seigneur; des roses comme la mienne ne fleurissent pas pour vous, ma cave vous plaît sans doute, mes batzens d'or vous conviennent aussi, et vous prendriez volontiers la fillette par-dessus le marché; mais passez, passez, je vous en prie!

Le vieux Spangenberg se leva le visage couvert de rougeur, posa ses deux mains sur la table, et réfléchit quelques instans.

— Eh! bien, dit-il enfin, une dernière question, maître Martin. Si ce jeune gentilhomme était mon propre fils? Si moi-même je m'arrêtais devant votre maison, me fermeriez-vous aussi la porte? Croiriez-vous que nous aussi, nous venons pour les vins de votre cave et pour vos batzens d'or?

— Nullement, mon gracieux seigneur; je vous ouvrirais amicalement la porte; tout ce qui est dans ma maison serait à votre disposition et à la disposition de messire votre fils; mais pour ce qui concerne ma Rosa, je vous dirais : Plût au ciel que le digne chevalier votre

fils fût un bon tonnelier ! personne sur la terre ne m'eût mieux convenu pour gendre, mais... Après tout, pourquoi me tourmenter par ces questions oiseuses, mon digne seigneur ? Voyez comme notre joyeux entretien a pris fin subitement, les verres sont restés tout remplis. Laissons là le mariage de Rosa et mon futur gendre, et buvons à la santé de votre jeune chevalier, qui est, ai-je ouï dire, un aimable seigneur.

Maître Martin saisit son verre, et Paumgartner suivit son exemple ; Spangenberg but avec eux, et dit en s'efforçant de sourire : — Vous pensez bien que tout ceci a été dit en plaisantant, car ce serait une grande folie à messire mon fils, qui peut choisir sa femme dans les plus nobles maisons, d'oublier son rang et sa naissance pour venir courtiser votre fille. Mais vous auriez pu me répondre d'une façon un peu plus amicale, maître Martin.

— Ah ! monseigneur, je ne pouvais répondre autrement que je l'ai fait, même en plaisantant. Au reste, on peut me passer ma fierté, car on sait que je suis le meilleur tonnelier qui soit à la ronde, que je connais le vin comme personne, que je ne me suis jamais écarté des ordonnances concernant notre état, faites

par l'empereur Maximilien dont l'ame repose en Dieu, et que jamais je ne brûle dans mes tonnes plus d'une once de soufre, toutes choses que vous pouvez connaître à l'excellence de mon vin, mes dignes sires.

Spangenberg s'efforça de reprendre un visage serein, et Paumgartner parla d'autres choses. Mais comme il arrive toujours qu'un instrument devenu discord tend sans cesse à se désaccorder davantage plus le maître s'efforce de ramener les tons à leur harmonie primitive, ainsi les paroles des trois vieillards ne pouvaient se remettre à l'unisson. Spangenberg appela ses écuyers et quitta mécontent la maison de maître Martin, où il était entré de bonne humeur.

CHAPITRE IV.

La prédiction de la vieille grand'mère.

Maître Martin, un peu confus de la retraite subite du vieux chevalier, dit à Paumgartner, qui buvait son dernier verre de vin et se disposait à s'éloigner à son tour : — Je ne sais pas du tout ce que ce brave seigneur voulait de moi, et j'ignore comment il a pu se fâcher de mes paroles.

— Mon cher maître Martin, dit Paumgartner, vous êtes un homme probe et pieux, et il est bien permis de faire quelque cas de ce que le ciel et notre travail nous ont donné en richesses et en honneurs; mais ce sentiment ne doit pas éclater en fastueuses paroles; cela est contraire aux pensées d'un chrétien. Déjà dans l'assemblée d'aujourd'hui, vous n'avez

pas convenablement agi en vous mettant au-dessus de tous les autres maîtres : il se peut que vous vous entendiez mieux à votre métier que tous les autres ; mais que vous leur jetiez ce reproche au visage, cela ne pouvait exciter que de l'humeur et du mécontentement. Et, ce soir, vous mettez le comble à l'œuvre! — Il ne se peut pas que vous soyez assez aveuglé pour voir dans les paroles de messire de Spangenberg autre chose qu'une plaisante manière d'éprouver jusqu'où vous poussez votre orgueil exagéré. Le digne seigneur a dû se trouver blessé en vous entendant traiter de bassesse avide toute démarche faite par un gentilhomme pour obtenir la main de votre fille. Et tout se serait encore bien passé, si vous aviez changé de manière lorsque le chevalier se mit à parler de son fils ; si vous lui eussiez dit : Mon digne et noble seigneur, dans un cas semblable, un tel honneur, auquel je ne suis pas préparé, ne me permettrait pas d'être bien maître de ma résolution. Alors sans doute le chevalier eût repris sa bonne humeur, et se fût retiré joyeux comme il était entré.

— Grondez-moi bien, dit Martin, je l'ai mérité. Mais lorsque ce vieux seigneur se mit à dire des choses si déraisonnables, ce fut

comme si on me serrait la gorge, et je ne pus répondre autre chose.

— Eh puis, la singulière idée! continua Paumgartner : ne vouloir absolument donner votre fille qu'à un tonnelier. Au ciel, dites-vous, doit être confié son sort futur, et cependant vous vous opposez avec une obstination terrestre aux projets de la Providence, en désignant d'avance la classe dans laquelle vous voulez que soit choisi votre gendre : cela peut vous causer des chagrins, à vous et à Rosa. Maître Martin, renoncez à ces folies qui ne sont pas dignes d'un chrétien, et laissez s'accomplir les vues du ciel qui inspirera à votre fille les sentimens qu'elle doit avoir pour être heureuse.

— Ah! mon digne sire, dit maître Martin d'un ton d'humilité, maintenant je vois combien j'ai mal fait de ne pas tout dire d'abord. Vous pensez que l'estime que j'ai pour ma profession m'a seule amené à la résolution irrévocable de ne donner Rosa en mariage qu'à un tonnelier; mais il n'en est pas ainsi : il y a encore sous main un motif secret et merveilleux. Je ne puis vous laisser partir sans que vous ayez tout appris; il ne faut pas que vous passiez la nuit à murmurer contre moi. As-

seyez-vous, je vous en prie en grâce; demeurez encore quelques instans. Voyez, il reste encore une bouteille de mon plus vieux vin que le chevalier mécontent a dédaignée; laissez-moi vous la faire goûter.

Paumgartner s'étonna de l'empressement de maître Martin, ce qui n'était nullement dans sa nature, et il lui sembla que le vieux tonnelier avait un poids sur le cœur dont il voulait se débarrasser. Après que Paumgartner se fut assis et qu'il eut bu un verre de vin, maître Martin commença de la sorte : — Vous savez, mon digne sire, que ma brave femme mourut en couches de Rose. Dans ce temps-là vivait encore ma vieille grand'mère, si être sourd, aveugle, à peine capable de parler, privé de l'usage de tous ses membres et enfoncé jour et nuit dans son lit, peut s'appeler *vivre*. Ma Rosa venait d'être baptisée, et la nourrice était assise avec l'enfant dans la chambre où se trouvait la vieille grand'-mère. J'étais si triste, et quand je regardais l'enfant, j'étais si joyeux et si affligé à la fois, que je me sentais incapable de me livrer au moindre travail : tout silencieux et rentré en moi-même, je me tenais près du lit de ma grand'-mère que je regardais comme bien heureuse

puisqu'elle était déjà débarrassée de toutes les douleurs de la terre. Et pendant que j'étais à regarder son visage pâle, elle commença à sourire singulièrement, et il me sembla que ses joues effacées reprenaient leurs couleurs. — Elle se releva tout à coup, étendit ses bras impotens avec une force surnaturelle, et dit d'une voix douce et distincte : Rosa, ma chère Rosa ! — La nourrice se leva et lui porta l'enfant qu'elle prit et berça dans ses bras. Mais, mon digne sire, peignez-vous mon étonnement, ma frayeur, lorsque la vieille se mit à chanter d'une voix forte cette chanson, à la joyeuse manière de messire Hans Berckler, hôtelier au Saint-Esprit à Strasbourg *.

Tendre fillette, aux joues rosées,
Rose, écoute la leçon
Qui te gardera de soucis;
Surtout, défends ton cœur de fols désirs.
Il te viendra
Une brillante maisonnette

* Les artisans allemands étaient presque les seuls poètes du Nord à cette époque. Les principaux de ces poètes populaires, si connus sous le nom de *meistersaenger*, avaient leur mode et leur rhythme, d'après lequel composaient servilement les autres versificateurs, véritables artisans, même dans tous les travaux poétiques.

LE TR.

Où se joueront des flots écumeux,
Où chanteront, à plein gosier,
De joyeux angelots.
Écoute, écoute leurs chants,
Qu'ils résonnent doucement!
Celui qui te fera ce don,
Tends-lui la main,
Mène-le vers ton père,
C'est celui qui sera ton époux.
Sa maisonnette dans la tienne
Apportera bonheur, richesse et joie.
Tendre fillette, aux joues rosées,
Rose, etc.

Lorsqu'elle eut achevé cette chanson, elle posa avec précaution l'enfant sur la couverture, et lui touchant le front de ses mains décharnées et tremblantes, elle murmura des paroles inintelligibles; mais, au visage inspiré de la vieille, on vit bien que c'était une prière. Ensuite, sa tête retomba sur les coussins de son lit, et au moment où la nourrice emporta l'enfant, elle poussa un gros soupir. Elle était morte!

Ici maître Martin se tut.

— C'est une merveilleuse histoire, dit Paumgartner, mais je ne vois pas ce que la chanson prophétique de votre grand'mère a de commun avec la résolution que vous avez de ne donner Rosa qu'à un tonnelier.

Ah ! répondit maître Martin, qu'y a-t-il donc au monde de plus clair que les paroles prononcées par la vieille sur Rosa, avant que de rendre son dernier soupir. Le fiancé, dont la maisonnette amènera la richesse, le bonheur et le contentement dans ma maison, qui serait-ce donc, sinon un bon tonnelier qui fera chez moi son chef-d'œuvre, sa brillante tonne ? Dans quelle autre maisonnette que dans les tonneaux s'agitent des flots écumeux ? Et quand le vin travaille, alors il murmure et bouillonne ; ce sont les petits angelots qui chantent joyeusement. Oui, oui ! la grand'mère a voulu indiquer un maître tonnelier, et un tonnelier sera mon gendre.

— Mon cher maître, vous expliquez à votre façon les paroles de la grand'mère. Pour moi, je ne les interprète pas ainsi, et je pense que vous devez vous soumettre à la volonté du ciel.

— Et moi, dit Martin, je pense que mon gendre sera un maître tonnelier.

Paumgartner était presque en colère, tant cette obstination lui semblait étrange, mais il se contint, et dit en se levant : — Il est tard, maître Martin, cessons de boire et de parler; ces deux choses-là sont maintenant superflues.

En passant par le vestibule, ils trouvèrent

une jeune femme avec cinq enfans dont l'aîné avait à peine huit ans, et dont le plus jeune n'avait pas six mois. La mère pleurait et se lamentait. Rosa vint au-devant de son père et dit : — Ah ! Dieu du ciel, Valentin vient de mourir : voilà sa femme et ses enfans.

— Quoi ! Valentin est mort ? s'écria maître Martin stupéfait. Ah ! quel malheur ! quel malheur ! Pensez donc, mon digne sire, Valentin était le plus habile ouvrier de mon atelier, un homme pieux, un travailleur assidu. Il y a peu de temps, il se blessa dangereusement avec sa hache, en achevant une grande tonne. La blessure empira sans cesse, il eut la fièvre et voilà qu'il vient de mourir dans la fleur de ses ans.

Maître Martin s'approcha de la pauvre femme, baignée de larmes, et qui se plaignait d'être réduite à mourir d'abandon et de misère.

— Comment ! dit-il. Que pensez-vous donc de moi ? Un homme se sera blessé dans mon atelier et sa femme mourra de faim ! Non, désormais vous êtes tous de ma maison. Demain, ou quand vous voudrez, nous enterrerons votre pauvre mari, et puis vous viendrez avec vos enfans dans ma métairie, devant la porte des femmes, où j'ai mon bel atelier ouvert, et où je travaille tous les jours avec mes apprentis.

Vous vous occuperez du ménage, et j'élèverai vos enfans, comme s'ils étaient les miens. Et afin seulement que vous le sachiez, je prends aussi votre vieux père dans ma maison. C'était autrefois un bon compagnon tonnelier, lorsqu'il avait de la vigueur dans les bras. Eh bien, s'il ne peut plus assembler des cercles ni des douves, il pourra polir les planches et les racler avec la serpe. Bref, il sera reçu chez moi avec vous autres.

Si maître Martin n'eût pas soutenu la pauvre femme, elle fût tombée sur le carreau, tant elle éprouvait d'émotion. Les enfans s'attachaient à son pourpoint, et les deux plus petits, que Rosa avait pris dans ses bras, étendaient leurs mains vers elle, comme s'ils eussent compris ce qui se passait. Le vieux Paumgartner s'approcha du vieux tonnelier en souriant, et lui dit, les yeux remplis de larmes:
— Maître Martin, on ne peut rester fâché avec vous.

Et il regagna sa demeure.

CHAPITRE V.

Comment les deux jeunes compagnons, Frédéric et Reinhold, firent ensemble connaissance.

Sur une belle pelouse, ombragée de grands arbres, était étendu un jeune compagnon de bonne tournure, nommé Frédéric. Le soleil était sur son déclin, et ses feux rougeâtres éclairaient la campagne. De l'extrémité de l'horizon, on apercevait distinctement au loin la fameuse ville de Nuremberg qui s'étendait dans la vallée, et ses tours orgueilleuses s'élançant vers le ciel qui dorait leurs flèches. Le jeune compagnon avait appuyé son bras sur le sac de voyage qui était près de lui, et il jeta des regards pleins de désir vers la vallée. Il cueillit quelques fleurs qui se trouvaient dans le gazon au-dessous de sa tête, et les lança négligemment dans les airs; puis il regarda de nouveau avec tristesse autour de lui, et ses

yeux se remplirent de larmes. Enfin, il se souleva et se mit à chanter d'une voix agréable une chanson où il peignait le bonheur de revoir sa ville natale et un être chéri. — Après avoir chanté, Frédéric tira de son sac un morceau de cire, l'échauffa dans ses doigts, et se mit à modeler une belle rose artistement épanouie avec toutes ses feuilles. Pendant son travail, il murmurait quelques strophes de la chanson qu'il avait chantée; et, perdu dans ses pensées, il n'apercevait pas un beau jeune homme qui s'était arrêté depuis quelque temps derrière lui, et contemplait son travail.

—Eh! mon ami, dit enfin le jeune homme: c'est un morceau d'artiste que vous faites là.

Frédéric le regarda avec effroi, mais en voyant les yeux noirs et expressifs du jeune étranger, il lui répondit en souriant : — Ah! mon cher sire, comment daignez-vous faire attention à un travail qui me sert de passe-temps en voyage?

— Si vous nommez passe-temps un travail aussi fini, reprit l'étranger, vous devez être un statuaire fort exercé. Vous m'avez déjà doublement charmé. D'abord par la chanson sur le mode de Martin Haescher, que vous avez si agréablement chantée; et maintenant

j'admire votre beau talent de modeleur. Où comptez-vous vous rendre aujourd'hui ?

— Le but de mon voyage est là devant nos yeux, dit Frédéric. Je vais à ma ville natale, à la belle cité de Nuremberg. Mais le soleil est déjà très-bas, et cette nuit, je la passerai dans ce hameau là-bas; puis demain au point du jour je me remettrai en route, et à midi j'arriverai à Nuremberg.

— Eh ! comme cela se trouve bien, s'écria le jeune homme, nous faisons même route ; je vais aussi à Nuremberg. Je passerai la nuit avec vous dans ce village, et demain nous partirons ensemble. Mais en attendant, causons un peu.

Le jeune homme qui se nommait Reinhold se jeta sur le gazon, auprès de Frédéric, et continua : — N'est-ce pas, je ne me trompe point, vous êtes un habile fondeur; ou du moins vous travaillez l'or et l'argent?

Frédéric baissa les yeux, et dit d'un ton d'humilité : — Ah! mon cher sire, vous me tenez pour quelque chose de mieux et de plus élevé que je ne suis en effet. Je vous dirai tout simplement que j'ai appris la profession de tonnelier, et que je vais à Nuremberg prendre du travail chez un maître connu. Vous allez

bien me mépriser, maintenant que vous savez que je ne modèle pas de belles statues, mais que j'enfonce des cercles autour des tonneaux.

Reinhold se mit à rire aux éclats, et s'écria : — Vraiment, cela est fort plaisant! Je vous mépriserais parce que vous êtes tonnelier; et moi.... moi, je ne suis pas autre chose!

Frédéric le regarda fixement; il ne savait que penser, car le costume de Reinhold n'annonçait pas le moindrement un compagnon tonnelier en voyage. Son pourpoint de fin drap noir, garni de velours, sa belle fraise, sa courte et large épée, sa barette ornée d'une longue plume tombante, lui donnaient l'apparence d'un riche marchand, bien que l'expression singulière et hardie, répandue dans ses traits, éloignât de lui toute idée du commerce. Reinhold s'aperçut des doutes de Frédéric, et, ouvrant son sac, il en tira son tablier de tonnelier et sa serpe. — Regarde, mon ami! s'écria-t-il. Doutes-tu encore que je sois ton camarade ? Je vois que mon costume t'étonne; mais je viens de Strasbourg où les tonneliers s'habillent comme des gentilshommes. Sans doute, comme toi, j'aurais eu quelque envie de prendre un autre métier; mais celui de tonnelier me semble aujourd'hui préférable à tous, et j'y

fonde quelques espérances. N'en est-il pas ainsi de toi, camarade? Mais il me semble presque qu'un nuage sombre a obscurci la joie de ta belle jeunesse. La chanson que tu chantais était pleine de désirs et de douleur; il s'y trouvait des plaintes qui me semblaient sorties de mon cœur, et je devinais les paroles avant que tu les eusses prononcées. C'est une raison de plus pour me faire tes confidences, et d'ailleurs ne serons-nous pas tous deux amis et compagnons à Nuremberg?

A ces mots, Reinhold regarda amicalement Frédéric, et lui tendit la main.

— Plus je te vois, camarade, répondit Frédéric, plus je me sens attiré vers toi, et plus une voix s'élève dans mon ame, qui répète comme un écho tes paroles amicales. Il faut que je te dise tout. Non pas qu'un pauvre diable comme moi ait des secrets importans à confier, mais parce qu'il y a toujours place pour nos douleurs dans le cœur d'un ami, et dès les premiers momens de notre connaissance, je te regarde déjà comme un ami fidèle. Me voici devenu tonnelier, et je puis me vanter de connaître mon état; mais, depuis mon enfance, j'étais porté de toute mon ame vers une plus belle profession. Je voulais devenir un grand

maître dans l'art de fondre le bronze et de ciseler l'argent comme Peter Fischer ou l'Italien Benvenuto Cellini. Je travaillais avec un zèle ardent chez messire Johanes Holzschuer, le célèbre ciseleur à Nuremberg; il ne fondait pas lui-même, mais il savait donner les meilleurs enseignemens. Maître Tobias Martin, le tonnelier, venait souvent avec sa fille, la belle Rosa, dans la maison de messire Holzschuer. Sans m'en apercevoir moi-même, je pris de l'amour. Je quittai ma patrie, et j'allai à Augsbourg pour me perfectionner dans mon art; mais alors je sentis bien vivement le feu qui me dévorait. Je ne voyais, je n'entendais que Rosa; tous les efforts, tous les travaux qui ne devaient pas me conduire à la posséder, ne me causaient que du dégoût. Je pris la seule route qui devait me mener à ce but. Maître Martin ne veut donner sa fille qu'au tonnelier qui fera le meilleur chef-d'œuvre dans sa maison, et qui plaira du reste à Rosa. Je jetai de côté le ciseau, et j'appris le métier de tonnelier. Maintenant je veux aller à Nuremberg, et travailler chez maître Martin. Mais depuis que la ville est là, devant moi, et que l'image de Rosa se montre plus vivement à mes yeux, j'expire presque de crainte et d'effroi; et je vois toute

la folie de mon entreprise. Sais-je donc si Rosa m'aime, ou si jamais elle m'aimera?

Reinhold avait écouté l'histoire de Frédéric avec une attention toujours croissante. Il appuya sa tête sur son bras, et demanda d'une voix sourde : — Rosa vous a-t-elle jamais donné un gage d'amour ?

— Ah ! répondit Frédéric, Rosa était plus un enfant qu'une jeune fille lorsque je quittai Nuremberg. Elle me voyait avec plaisir, elle me souriait gaîment quand je lui tressais des couronnes dans le jardin de messire Holzschuer, mais...

— Alors tout espoir n'est pas perdu! s'écria tout à coup Reinhold avec tant de violence et d'une voix si éclatante, que Frédéric en tressaillit. A ces mots, il se releva si brusquement que son épée retentit à son côté; lorsqu'il fut debout, le clair obscur du crépuscule, éclairant son visage pâle, donna à ses traits une expression si dure et si faronche que Frédéric ne put s'empêcher de lui demander quel sentiment l'avait agité d'une façon si subite. Il s'était relevé à son tour; en se reculant, son pied heurta contre le sac de Reinhold, il en sortit un accord murmurant, et Reinhold s'écria en colère : — Méchant compagnon, ne brise pas mon luth! L'instrument était attaché

sur le sac avec une courroie, Reinhold la déboucla, et en toucha les cordes si impétueusement, qu'il semblait vouloir les briser. Mais bientôt son jeu devint doux et harmonieux.

— Viens, mon frère, dit-il d'un ton calme, viens avec moi au village. Je porte là dans mes mains un excellent moyen de bannir les méchans esprits qui pourraient se trouver sur notre chemin, et qui m'en veulent, à moi, particulièrement.

— Eh! mon cher camarade, qu'avons-nous à redouter des méchans esprits?... Mais ton jeu est fort agréable; continue, je t'en prie!

Les étoiles d'or avaient percé l'azur foncé du ciel, le vent du soir passait en murmurant sur les prairies parfumées, les ruisseaux coulaient plus rapidement, les arbres se balançaient avec plus de force, tandis que Frédéric et Reinhold descendaient la vallée en jouant du luth et en chantant, et les sons de leurs chansons amoureuses s'élevaient dans les airs, comme portées sur les ailes des chérubins. Arrivés à leur gîte, Reinhold se débarrassa avec vivacité de son sac et de son instrument, et pressa impétueusement contre son sein Frédéric, qui sentit tomber sur ses joues les larmes brûlantes que répandait son jeune compagnon.

CHAPITRE VI.

Comment les deux jeunes apprentis, Reinhold et Frédéric, furent reçus dans la maison de maître Martin.

Le lendemain matin en se réveillant, Frédéric n'aperçut pas son nouvel ami qui s'était jeté la veille sur un lit de paille auprès de lui; et comme il ne vit pas non plus le luth et le sac de voyage, il pensa que Reinhold avait eu ses raisons pour prendre une autre route. Mais à peine Frédéric fut-il sortit de la maison, que Reinhold, son sac de voyage sur le dos, vint au-devant de lui. Il portait son luth sous son bras, et il était vêtu tout différemment que la veille. Il avait ôté sa barette à plumes, déposé son épée, et au lieu de son pourpoint de velours, il avait endossé une casaque unie, de couleur grise.

— Eh bien! frère, dit-il gaîment à son camarade étonné, eh bien! frère, me tiens-tu

maintenant pour un vrai compagnon? Mais écoute, pour quelqu'un qui a de l'amour, tu as bien bravement dormi. Vois comme le soleil est déjà élevé. Allons, mettons-nous tout de suite en route.

Frédéric était silencieux et renfermé en lui-même, il répondait à peine aux questions de Reinhold, et n'entendait pas ses plaisanteries. Reinhold, d'une impétuosité sans égale, sautait çà et là, chantait et jetait sa barette dans les airs. Mais lui aussi devint plus silencieux, à mesure qu'il approchait de la ville.

— Je ne puis marcher davantage, tant je suis saisi d'un doux effroi et d'une inquiétude que je ne puis exprimer. Reposons-nous un peu sous ces arbres, dit Frédéric, au moment où ils se trouvaient presqu'arrivés à la porte de Nuremberg, et il s'étendit sur le gazon.

Reinhold s'assit auprès de lui, et dit après quelques instans : — Hier soir, j'ai dû te paraître bien singulier, mon cher frère. Mais lorsque tu me racontais ton amour, et que tu te montrais si malheureux, il me passa mille folles idées par la tête qui me troublaient et qui m'eussent rendu fou, si ton chant et mon luth n'eussent chassé les mauvais esprits. Ce matin, lorsque le premier rayon du soleil me

réveilla, j'avais retrouvé toute ma gaîté. Je courus dans la campagne, et en passant au milieu des buissons fleuris, il me vint une foule d'idées agréables. Je songeais à la manière dont je t'avais rencontré, et comme mon cœur s'était senti porté vers le tien. — Une histoire qui se passa en Italie, il y a quelque temps, tandis que je m'y trouvais, me vint à la mémoire. Je veux te la conter, car elle montre bien vivement ce que peut faire l'amitié.—Il arriva qu'un noble prince, ami zélé et protecteur des beaux-arts, offrit un prix élevé pour un tableau dont il détermina le sujet, magnifique il est vrai, mais fort difficile à traiter. Deux jeunes peintres qui étaient liés par l'amitié la plus étroite, résolurent de concourir pour ce prix. Le plus âgé des deux, mieux expérimenté dans le dessin et dans l'art d'ordonner les groupes, eut bientôt conçu et tracé le tableau; tandis que le plus jeune, déjà découragé dès le premier jet, eût entièrement renoncé à son projet, si son ami ne l'eût rassuré sans relâche par ses conseils. Mais lorsqu'ils commencèrent à peindre, le plus jeune, passé maître dans l'art des couleurs, sut donner à son camarade plus d'un avis dont celui-ci profita avec succès; si bien que jamais le plus jeune n'avait aussi parfaite-

ment dessiné un tableau, et que jamais le plus âgé n'avait poussé le coloris avec autant de vigueur. Lorsque les deux tableaux furent terminés, les deux peintres tombèrent dans les bras l'un de l'autre; chacun était profondément ravi du travail de l'autre, chacun d'eux reconnaissait que l'autre avait mérité le prix. Enfin, il se trouva que le prix fut accordé au plus jeune qui s'écria tout confus : L'ai-je donc mérité? Qu'aurais-je pu faire sans les conseils de mon ami, sans sa vigoureuse assistance? L'autre lui répondit : Eh ne m'as-tu pas aussi assisté de tes conseils? mon tableau n'est pas mauvais, grâce à tes soins; mais le tien mérite la préférence. Concourir au même but avec zèle et franchise, c'est le devoir de deux amis: le laurier que l'un obtient doit aussi honorer l'autre. — N'est-ce pas, Frédéric, le peintre avait raison? Concourir pour un même prix doit unir deux amis véritables, au lieu de les diviser. Une misérable envie ou une haine vulgaire doivent-elles trouver place dans de nobles ames?

— Jamais, répondit Frédéric; oh! certes, jamais. Nous sommes devenus frères et amis; dans peu de temps nous ferons tous deux, à Nuremberg, notre œuvre de maître, une belle

tonne poussée sans feu, mais le ciel me préserve d'éprouver la moindre jalousie si la tienne était mieux que la mienne, mon cher Reinhold!

— Ah! ah! ah! s'écria Reinhold en riant aux éclats, repose-toi sur moi de ton œuvre de maître; tu la feras à la satisfaction de tous les tonneliers. Et afin que tu n'en ignores, pour ce qui concerne les dimensions et la proportion, la belle courbure des cercles, tu as trouvé en moi ton homme. Nous chercherons du bois de tronc de chêne, coupé en hiver, sans piqûre de vers, sans bandes rouges et blanches, et sans nœuds; tu peux t'en fier à mes yeux pour cela. Et je n'en ferai pas moins mon chef-d'œuvre, de façon à contenter tout le monde.

— Mais, Dieu éternel! s'écria Frédéric, que faisons-nous là à babiller sur notre meilleur chef-d'œuvre? Sommes-nous donc en concurrence? en concurrence pour mériter Rosa! En vérité, la tête me tourne.

— Eh! frère, dit Reinhold en riant toujours, il n'a pas été du tout question de Rosa. Tu es un rêveur. Allons, lève-toi, et gagnons la ville.

Frédéric se leva et se mit en route, l'esprit tout troublé. Lorsqu'ils furent entrés dans une

auberge pour se laver et se rajuster, Reinhold dit à Frédéric : En vérité, pour moi je ne sais chez quel maître aller à l'ouvrage ; et je pense, mon cher frère, que tu m'emmèneras volontiers avec toi chez maître Martin. Penses-tu réussir à travailler dans son atelier ?

— Tu m'ôtes du cœur un lourd fardeau, répondit Frédéric ; avec toi je serai moins timide, et j'aurai moins de peine à surmonter ma frayeur.

Alors les deux jeunes compagnons se dirigèrent vers la maison du célèbre maître tonnelier, Tobias Martin.

C'était justement le dimanche où maître Martin donnait son repas d'échevin, et à l'heure du repas. En entrant dans la maison, Frédéric et Reinhold entendirent d'abord le retentissement des verres et le joyeux bruit que faisaient à table les convives.

— Ah ! dit Frédéric, un peu intimidé, nous arrivons dans un moment peu favorable.

— Je pense au contraire, dit Reinhold, que nous arrivons au bon moment ; car, dans un joyeux festin, maître Martin est sans doute de bonne humeur et disposé à accéder à une demande.

Bientôt après, arriva maître Martin, dans

ses habits de fête, le nez et les joues animés d'un épais vermillon. Dès qu'il apercut Frédéric, il s'écria : — Voyez donc, c'est Frédéric ! Mon bon garçon, te voilà donc revenu ! C'est fort bien ! et te voilà tout entier adonné au magnifique état de tonnelier ! Il est vrai que messire Holzschuer fait une terrible grimace lorsqu'on parle de toi ; il prétend qu'il s'est perdu un grand artiste en ta personne, et que tu aurais fait de jolies figures et des balustres comme on en voit à Saint-Sébald et à la maison des Fugger * à Augsbourg ; mais c'est un sot bavardage, et tu as bien fait de te tourner vers les bonnes choses : sois donc mille fois le bienvenu chez moi !

A ces mots, maître Martin le prit par les épaules et le serra rudement dans ses bras ; Frédéric sembla renaître à l'accueil amical de maître Martin ; toute sa timidité disparut, et il fit au maître sa demande avec rondeur, non pas seulement pour lui-même, mais aussi pour son ami Reinhold.

— Eh bien, dit maître Martin, cela se trouve parfaitement, et vous ne pouviez mieux

* Riche et ancienne famille de marchands, qui joua un grand rôle dans les guerres de la réformation. Le Tr.

venir, car le travail augmente, et nous manquons de travailleurs. Soyez donc bien arrivés tous les deux; déposez vos sacs et entrez. Le repas est presque achevé, mais vous pouvez encore prendre place à table, et Rosa aura soin de vous.

En parlant ainsi, maître Martin entra dans la salle avec les deux compagnons. On y voyait tous les honorables maîtres de la corporation avec messire Jacobus Paumgartner, tous l'œil vif et le visage fleurissant. Le dessert venait d'être servi, et un vin plus précieux jaunissait dans les grands verres. C'était le moment où chaque convive parle d'une chose différente, où tous croient cependant se comprendre, et où l'on rit aux éclats sans savoir pourquoi. Mais dès que maître Martin, prenant les deux jeunes gens par la main, annonça que deux compagnons, pourvus de bons témoignages, allaient entrer chez lui, l'assemblée devint calme, et chacun regarda avec attention les nouveaux venus. Reinhold promenait ses regards autour de lui presque avec orgueil; mais Frédéric baissa les yeux, et se mit à tourner sa barette dans ses mains. Maître Martin leur indiqua deux places au bas-bout de la table; mais c'étaient justement les meilleures qu'il y

eût, car, peu de momens après, Rosa vint s'asseoir entre eux, et leur servit des mets agréables et un vin excellent. — La charmante Rosa, dans tout l'éclat de la grâce et de la beauté, brillante d'attraits, assise entre ces deux beaux jeunes hommes, au milieu de tous ces vieux maîtres barbus, c'était un tableau ravissant à contempler; on était tenté de les comparer tous les trois à un nuage blanc et brillant sur un ciel sombre, ou à trois beaux arbustes chargés de fleurs, qui élèvent leurs têtes éclatantes au-dessus d'un gazon pâle et desséché. Frédéric pouvait à peine respirer, tant il éprouvait de joie et de bonheur : ce n'était qu'à la dérobée qu'il se hasardait à lancer un regard sur celle qui remplissait son ame. Ses yeux étaient fixés sur son assiette, comme s'il lui eût été impossible d'y toucher. Pour Reinhold, ses yeux, d'où s'échappaient des regards étincelans, se portaient sans cesse sur la charmante vierge, et il commença à raconter ses longs voyages d'une façon si merveilleuse que jamais Rosa n'avait ouï un tel langage. Il lui semblait que tout ce dont parlait Reinhold se levât vivant devant elle, au milieu de figures sans cesse changeantes. Elle était tout yeux, tout oreilles, et elle ne savait

ce qui se passait en elle, lorsque Reinhold, dans le feu de son discours, prenait sa main et la pressait avec ardeur.

— Mais, Frédéric, dit Reinhold, en s'interrompant tout à coup, pourquoi restes-tu donc ainsi muet et immobile? As-tu perdu l'usage de la parole? Allons, trinquons à la santé de la chère et belle demoiselle qui nous traite si bien.

Frédéric saisit d'une main tremblante le grand verre que Reinhold avait rempli jusqu'aux bords, et celui-ci le força de vider jusqu'à la dernière goutte.

— Maintenant, à la santé de notre brave maître! s'écria Reinhold; et il remplit de nouveau le verre de Frédéric, qui fut une seconde fois forcé de le vider. Alors, les esprits fumeux du vin montèrent à son cerveau, et agitèrent son sang paisible, qui circula en bouillonnant dans toutes ses veines.

— Ah! j'éprouve un bien-être inexprimable, murmura-t-il en rougissant; jamais je n'ai éprouvé autant de bonheur. — Rosa, qui interprétait sans doute ces paroles autrement, lui souriait avec douceur.

— Chère Rosa, dit Frédéric, enfin débarrassé de toute retenue, ne vous souvenez-vous donc plus du tout de moi?

— Eh ! mon cher Frédéric ! répondit Rosa les yeux baissés, comment serait-il possible que je vous eusse oublié en si peu de temps ? Chez le vieux Holzschuer... Dans ce temps-là j'étais encore une enfant, et vous ne dédaigniez pas de jouer avec moi, et vous saviez toujours inventer quelque joli jeu. J'ai encore la charmante petite corbeille en filigranes d'argent, dont vous me fîtes présent à Noël, et je la conserve soigneusement comme un précieux souvenir.

Des larmes brillèrent dans les regards radieux du jeune compagnon, il voulut parler, mais ces paroles ne s'échappèrent de sa poitrine qu'en sons inarticulés, et faibles comme des soupirs : — O Rosa... chère... Rosa...

— J'ai toujours désiré sincèrement de vous revoir, reprit Rosa, mais je n'aurais jamais pensé que vous deviendriez un jour un tonnelier. Ah ! Quand je pense aux belles choses que vous faisiez autrefois chez maître Holzschuer ; c'est cependant dommage que vous ne soyez pas resté artiste.

— Ah ! Rosa, dit Frédéric, ce n'est que pour vous que j'ai renoncé à ma profession chérie.

A peine Frédéric eût-il prononcé ces mots,

qu'il eût voulu s'abîmer dans le sein de la terre pour cacher sa frayeur et sa honte. L'aveu était venu malgré lui sur ses lèvres. Rosa détourna le visage, et Frédéric chercha en vain des paroles pour s'excuser. En ce moment, messire Paumgartner frappa à plusieurs reprises sur la table, avec le manche de son couteau, et annonça à la société que messire Vollrad, digne maître chanteur, allait commencer une chanson. Messire Vollrad se leva aussitôt, et chanta une belle chanson sur le mode de Hans Vogelgesang *, qui réjouit grandement l'assistance, et fit sortir Frédéric lui-même de sa sombre rêverie. Après que maître Vollrad eut chanté encore plusieurs chansons sur d'autres modes agréables, tels que le mode paradisien, le mode orangé et d'autres, il se prit à dire que s'il se trouvait à la table quelqu'un exercé dans l'art divin des maîtres chanteurs, il attendait qu'on lui ferait entendre d'autres chansons. Reinhold se leva et dit que s'il lui était permis de s'accompagner du luth à la manière d'Italie, il essaierait de répondre à cet appel. Personne ne s'y opposant, il alla

* *Jean à la voix de Rossignol*, surnom d'un maître chanteur de l'époque, dont le rhythme se nommait le *mode doré*; le rhythme d chaque maître chanteur portait une désignation bizarre. Le Tr.

chercher son instrument, et après avoir légèrement prélude, il chanta la chanson suivante :

Avez-vous vu la source
D'où eoule
Un vin généreux?
Sous un bois arrondi
On l'entend murmurer;
Son parfum, son bouquet,
Se répandent à la ronde.
Qui l'a conservé ?
Quelle main habile,
Sous les eercles mobiles,
A renfermé ses esprits?
C'est un tonnelier !
Joyeux compagnon,
Habile dans son art,
Ami du bon vin,
Qu'il loge si bien.
Écoutez murmurer,
Dans le verre,
Ce vin pétillant:
Il ehante la louange
Du bon tonnelier
Qui l'a conservé.

Cette chanson fit un plaisir extrême à l'assemblée, et particulièrement à maître Martin dont les yeux brillaient de joie et de plaisir; sans faire attention à Vollrad qui s'étendait longuement sur la manière de Hans Muller, que, disait-il, le compagnon avait fort bien imitée,

maître Martin se leva de sa place, et s'écria, en agitant le grand verre qui servait à boire à la ronde : — Viens ici, mon brave tonnelier et maître chanteur, viens ici; tu videras ce verre avec ton maître !

Reinhold obéit. En revenant à sa place, il dit bas à l'oreille de Frédéric qui rêvait profondément : — Chante maintenant ta chanson d'hier soir.

Y songes-tu ! répondit Frédéric tout irrité.

Mais Reinhold s'adressant à l'assemblée : — Mes vénérables sires et maîtres ! dit-il, voici mon cher frère Frédéric qui sait un grand nombre des plus belles chansons, et qui a une voix plus agréable que la mienne ; mais son gosier est encore desséché par la poussière de la route, et il vous servira son talent une autre fois !

On se mit alors à louer Frédéric de toutes parts, comme s'il eût déjà chanté. Plusieurs maîtres prétendirent même que sa voix était en effet plus agréable que celle du compagnon Reinhold, et Vollrad après avoir vidé un plein verre, soutint gravement que Frédéric imitait mieux les beaux modes allemands que Reinhold, dont le chant était trop italien. Mais maître Martin rejeta sa tête en arrière, se

frappa son gros ventre à le faire retentir, et s'écria : — Ce sont mes compagnons. Je dis mes compagnons ! les compagnons de Tobias Martin, maître tonnelier à Nuremberg.

Et tous les maîtres baissèrent la tête en signe d'assentiment, et dirent en faisant tomber les dernières gouttes de leurs grands verres : — Oui, ce sont de braves compagnons, maître Martin !

Chacun alla enfin prendre du repos. Maître Martin fit donner à chacun des deux nouveaux venus une belle chambre dans sa maison.

CHAPITRE VII.

Comment un troisième compagnon se présenta dans la maison de maître Martin, et ce qui en advint.

Lorsque les deux compagnons, Frédéric et Reinhold eurent travaillé quelque temps dans l'atelier de maître Martin, celui-ci remarqua que, pour ce qui concernait les proportions, les courbures et les cercles, Reinhold n'avait pas son égal; mais il n'en était pas ainsi quand il s'agissait de travailler sur l'établi, manier la hache ou le maillet; Reinhold se fatiguait alors presque aussitôt, tandis que Frédéric rabotait et cognait au contraire sans se lasser. Mais ce qu'ils avaient de commun l'un avec l'autre, c'était une conduite honnête, une gaîté constante et une humeur aimable. En outre, ils n'épargnaient pas leur gosier, tout en travaillant, surtout en présence de la belle

Rosa, et leurs voix, qui s'accordaient très-bien ensemble, formaient des concerts fort harmonieux. Quelquefois, lorsque Frédéric jetait un regard langoureux sur Rosa, il penchait à tomber dans un mode languissant ; mais Reinhold entonnait aussitôt une chanson comique qu'il avait composée, et qui commençait ainsi :

La tonne n'est pas la lyre,
La lyre n'est pas la tonne.

Maître Martin laissait alors retomber le maillet qu'il venait de lever pour enfoncer un cercle, afin de se tenir le ventre, tant il étouffait de rire. En général, les deux compagnons, Reinhold surtout, s'étaient insinués dans les bonnes grâces de maître Martin, et il était facile de voir que Rosa cherchait maint prétexte pour se montrer plus souvent dans l'atelier et y rester plus long-temps qu'autrefois.

Un jour, maître Martin entra, tout pensif, dans son atelier de la porte des Femmes, où l'on travaillait durant l'été. Reinhold et Frédéric venaient de monter un petit tonneau. Maître Martin se plaça devant eux, les bras croisés, et dit : — Je ne saurais vous dire combien je suis content de vous, mes chers

enfans, mais je me trouve dans un grand embarras. Ils écrivent du Rhin que la présente année sera encore plus bénie que toutes les autres, quant à ce qui concerne la vigne. Un savant a annoncé que la comète, qui se montre au ciel, fertilisera la terre de ses rayons merveilleux. Toute la sève qu'elle renferme, et dont l'ardeur durcit dans son sein les métaux, affluera à sa surface et se répandra dans les ceps altérés qui s'enlaceront dans leur ardeur, et engendreront des milliers de grappes pleines de ce feu liquide dont la vigne aura été arrosée. Ce n'est, ajouta-t-il, que dans trois cents ans qu'on reverra une semblable constellation. — Il y aura donc du travail par-dessus la tête. Et en outre, voilà que le très-digne évêque de Bamberg m'écrit et me commande une grande tonne : nous ne suffirons jamais à tout cela, et il faut que je me pourvoie d'un vigoureux compagnon. Mais je ne voudrais pas prendre le premier qui se trouvera dans la rue, et cependant j'ai le feu sous les ongles ; si vous connaissez un brave compagnon que vous verriez avec plaisir entre vous, nommez-le-moi ; je le ferai venir, dût-il m'en coûter une somme ronde.

A peine maître Martin avait-il prononcé ces

paroles, qu'un jeune homme d'une haute taille entra avec fracas dans l'atelier, et s'écria d'une voix forte : — Eh là! est-ce ici l'atelier de maître Martin?

— Sans doute, répondit maître Martin en s'avançant vers le jeune homme, sans doute, c'est ici; mais vous n'avez pas besoin de crier comme si vous vouliez tout tuer, et de frapper sur toutes mes tonnes. On ne se présente pas ainsi chez les gens.

— Ah! ah! ah! dit le jeune compagnon en riant, vous êtes sans doute maître Martin lui-même, car, avec votre gros ventre, vos deux mentons, votre nez rouge et vos yeux brillans, vous voici bien comme on vous a décrit. Je vous salue, maître Martin.

— Eh bien! voyons, que voulez-vous de maître Martin? dit celui-ci avec humeur.

— Je suis un compagnon tonnelier, répondit le jeune homme, et je venais vous demander si je pourrais trouver de l'ouvrage chez vous.

Maître Martin ne revenait pas de sa surprise. Au moment même où il parlait de chercher un ouvrier, il s'en présentait un devant lui. Le vieux maître recula de deux pas, et toisa le jeune homme des talons à la tête; et lui, le regarda les yeux étincelans. En voyant la large

poitrine, les muscles vigoureux, les poings énormes du jeune ouvrier, maître Martin pensa que c'était là son homme, et il lui demanda aussitôt les certificats de sa corporation.

— Je ne les ai pas sur moi, répondit le jeune homme, mais je les recevrai dans peu de temps; et je vous donne ma parole que je travaillerai fidèlement et avec zèle : cela doit vous suffire.

A ces mots, sans attendre la réponse de maître Martin, le jeune homme se débarrassa de sa barette et de son sac, ôta sa casaque, attacha son tablier devant lui, et lui dit : — Voyons, maître Martin, montrez-moi tout de suite l'ouvrage que je vais faire.

Maître Martin, ébahi des manières du jeune étranger, fut obligé de réfléchir quelques instans; il répond enfin : — Eh bien! compagnon, prouvez d'une seule fois que vous êtes un bon ouvrier, et faites le trou de bonde à ce tonneau qu'on vient d'achever.

Le jeune homme s'en acquitta avec adresse et vigueur, et s'écria en riant bruyamment : — Eh bien, maître Martin, doutez-vous maintenant que je sois un bon tonnelier! — Mais, ajouta-t-il, en parcourant l'atelier, et en promenant ses regards sur les pièces de bois et sur les outils, avez-vous aussi de bons ustensiles,

et.... qu'est-ce que c'est que ce maillet, c'est sans doute avec cela que jouent vos enfans? Et cette petite hachette? c'est bon pour des apprentis! A ces mots, il jeta en l'air et reçut, sans efforts, dans ses mains, le lourd et énorme maillet que Reinhold ne pouvait pas gouverner, et la hache que Frédéric maniait avec peine. Puis il roula comme des balles légères, deux tonnes immenses, et prenant une des plus grandes douves qui n'était pas travaillée, il s'écria : — Eh, maître, si c'est là du bon bois de chêne, cela doit se briser comme du verre! Soulevant alors la douve, il en frappa une pierre, et le bois vola en mille éclats.

— Mon cher ami, dit maître Martin, avez-vous dessein de jeter hors de la porte cette tonne de deux foudres, ou bien de briser tout dans l'atelier. Vous pourriez prendre cette solive pour maillet; et afin que vous ayez une hache selon vos goûts, je vais envoyer chercher à la maison de ville l'épée de Roland, qui est longue de trois aunes.

— Elle me conviendrait assez bien! répondit le jeune homme dont les yeux étincelèrent; mais il les abaissa aussitôt et dit d'une voix plus modérée : — Je pensais, maître Martin, que vous aviez besoin de vigoureux compa-

gnons pour vos grands travaux, et peut-être que j'ai mis trop de jactance à vous montrer mes forces. Mais n'importe, donnez-moi du travail, je le ferai en conscience.

Maître Martin regarda fixement le jeune homme et dut s'avouer que jamais des traits plus honnêtes et plus nobles ne s'étaient offerts à ses yeux. Il lui sembla même que l'aspect de cette figure lui rappelait confusément un homme qu'il aimait, mais il ne put démêler ses souvenirs ; et cependant il accéda aux désirs du nouveau venu, en lui recommandant toutefois de se procurer au plus tôt les certificats de sa corporation. Pendant ce temps, Reinhold et Frédéric avaient achevé de dresser leur tonneau, et passaient les premiers cercles. En faisant cet ouvrage, ils avaient coutume de chanter ensemble une chanson, et commencèrent une ballade à la manière d'Adam Puschmann. Mais Conrad, de l'établi où l'avait placé maître Martin, s'écria : — Eh ! qu'est-ce que ces miaulemens ? on dirait que les souris sifflent dans l'atelier ! Si vous voulez chanter quelque chose, chantez de façon à ranimer l'ame et à donner du cœur au travail. A ces mots, il entonna une folle chanson de chasse, avec des cris de *halloh!*

et de *hussah!* Et il imitait les aboiemens des chiens lorsqu'on les découple, les fanfares et les cris perçans des chasseurs, d'une voix si éclatante que les grandes tonnes en vibraient, et que tout l'atelier retentissait du bruit de ses accens. Maître Martin se couvrit les oreilles de ses deux mains, et les enfans de femme Marthe (la veuve de Valentin), qui jouaient dans l'atelier, allèrent timidement se cacher sous les cuves. En ce moment, Rosa entra, étonnée, effrayée de ces cris terribles qui ne ressemblaient nullement à un chant. Dès que Conrad aperçut Rosa, il se tut, et se levant il s'approcha d'elle en la saluant avec grâce. Puis il dit d'une voix douce, les yeux animés : — Ma belle demoiselle, quelle douce lueur s'est répandue dans cette cabane lorsque vous y avez pénétré! Oh! si je vous avais aperçue plus tôt, je n'aurais pas meurtri vos oreilles délicates par ma chanson de chasse. Eh! vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers maître Martin et les deux compagnons, cessez donc de frapper d'une façon aussi abominable. Tant que la charmante demoiselle nous honore de sa présence, il faut laisser reposer le maillet et la tringle. Sa douce voix seule doit se faire entendre!

Reinhold et Frédéric se regardèrent avec surprise; mais maître Martin se mit à rire aux éclats : — Allons, Conrad, s'écria-t-il, il est clair que vous êtes le plus grand fou qui ait jamais ceint le tablier ! Vous arrivez d'abord ici comme un héros sauvage, voulant tout ravager; puis vous hurlez de manière à nous fendre les oreilles, et pour digne conclusion à toutes ces folies, vous traitez ma fillette Rosa comme une noble demoiselle, et vous lui parlez comme un gentilhomme amoureux.

Je connais fort bien votre charmante fille, maître Martin, dit Conrad avec abandon; mais je vous dis que c'est la plus ravissante demoiselle qui soit sur terre, et plaise au ciel qu'elle permette au plus noble gentilhomme de la servir d'amour, et d'être son paladin !

Maître Martin se tenait les côtés, il était sur le point d'étouffer; enfin il parvint à recouvrer la parole après un long rire : — Bien, très-bien, mon chère garçon ! dit-il. Regarde toujours Rosa comme une noble demoiselle, je te le permets. Mais aie la bonté de retourner à ton établi.

Conrad resta comme enraciné à sa place, se frotta le front, et dit à voix basse : — C'est vrai. Et il obéit. Rosa prit place, comme elle

avait coutume de le faire, sur un petit tonneau, que Reinhold avait soigneusement essuyé et que Frédéric avait roulé près d'elle. Les deux compagnons chantèrent. Maître Martin leur commanda de recommencer la chanson que l'impétueux Conrad avait interrompue, tandis que celui-ci, devenu silencieux et pensif, travaillait à son établi.

Quand la chanson fut achevée, maître Martin leur dit : — Le ciel vous a accordé un don bien agréable, mes chers amis ! Vous ne pouvez pas imaginer combien je fais cas de l'art sublime de chanter. N'ai-je pas voulu aussi être maître chanteur jadis ? mais je n'ai jamais pu y parvenir, et toutes mes peines ne m'ont valu que des dégoûts. Au concours de chant, je faisais tantôt de faux accords, tantôt de faux enjolivemens et de fausses mélodies ; mais on dira : Ce que n'a pu faire le maître, ses compagnons le font. Dimanche prochain, après le prêche de midi, il y a une séance de chant dans l'église de Sainte-Catherine. Vous pouvez tous deux acquérir beaucoup d'honneur ; car avant le chant, il y a un concours auquel chaque étranger peut prendre part. — Et vous, ami Conrad, s'écria maître Martin en se tournant vers l'établi, n'avez-vous pas envie de

monter au lutrin, pour entonner votre belle chanson de chasse?

— Ne raillez pas, mon cher maître, répondit Conrad sans lever les yeux, chacun à sa place! Tandis que vous vous réjouirez en écoutant les maîtres chanteurs, moi, je prendrai mon plaisir sur la prairie commune.

Ce que maître Martin avait espéré arriva. Reinhold monta au lutrin, et chanta des airs sur différens modes, qui réjouirent tous les maîtres chanteurs, bien que quelques-uns pensassent que le jeune homme avait une expression étrangère qu'ils ne savaient comment qualifier. Bientôt après, Frédéric prit la place de Reinhold, ôta sa barette, et après avoir regardé quelques instans autour de lui et du côté de Rosa qui soupira, il commença une magnifique cantate dans le ton fluant de Henri Frauenlob *. Tous les maîtres déclarèrent d'une même voix que nul d'entre eux n'égalait le jeune compagnon.

Lorsque le soir fut venu et le concours de chant fini, maître Martin se rendit avec Rosa

* Henri Frauenlob, ou le *louangeur des femmes*, fameux maître-chanteur du temps. Toutes les femmes de Nuremberg suivirent son convoi funèbre, car il avait consacré tous ses vers à les chanter. Tr.

sur la prairie commune, afin de jouir de tous les plaisirs de cette journée. Il fut permis à Reinhold et à Frédéric de les accompagner. Rosa marchait entre eux deux. Frédéric enivré des louanges du maître, osa glisser à la jeune fille quelques paroles qu'elle sembla ne pas entendre. Elle se tournait plus volontiers vers Reinhold qui lui contait mille histoires plaisantes à sa manière, et qui ne craignait pas de lui prendre quelquefois la main. On entendait déjà de loin les cris joyeux qui s'élevaient de la prairie. Arrivés à la place où les jeunes gens de la ville se livraient à toutes sortes d'exercices, ils entendirent le peuple qui criait : Gagné, gagné ! — C'est encore lui le plus fort ! — Personne n'ose plus se présenter contre lui !

Maître Martin vit, en pénétrant dans la foule, que les éloges du peuple ne s'adressaient à nul autre qu'à son compagnon Conrad qui avait vaincu tous ses adversaires, à la lutte, à la course et au palet. Au moment où maître Martin arriva, Conrad demandait s'il ne se trouverait personne pour s'exercer contre lui au jeu des épées émoussées ? Plusieurs jeunes patriciens, habitués à ce genre de combat, consentirent à descendre

dans la lice. Mais en peu d'instans, Conrad les défit tous. Aussi ne se lassait-on pas de vanter sa vigueur et son adresse.

Le soleil était descendu sur l'horizon, les feux du soir brunissaient, et les vapeurs de la nuit montaient lentement. Maître Martin, Rosa et les deux compagnons étaient établis non loin d'une cascade fraîche et murmurante. Reinhold faisait des récits ravissans de la lointaine Italie. Mais Frédéric, silencieux et satisfait, ne détournait pas ses regards des beaux yeux de Rosa. Bientôt arriva Conrad, d'un pas incertain, et comme hésitant s'il devait se joindre à eux. Maître Martin lui cria : — Eh bien ! Conrad, approche. Tu t'es bravement comporté sur la prairie et tu mérites que je t'accueille comme un de mes bons compagnons. Ne sois pas intimidé, mon garçon. Assieds-toi près de moi, je te le permets !

Conrad lança un regard perçant au maître qui lui faisait gracieusement signe de prendre place, et dit d'une voix sourde : — Je ne suis pas le moindrement intimidé et je ne vous ai pas demandé permission de m'asseoir là, ou de ne pas m'asseoir ; d'ailleurs je ne viens pas pour vous autres. J'ai jeté tous mes adversaires sur le sable, en vaillant chevalier, et je

viens demander à la charmante demoiselle si, pour prix de ma bravoure, elle daignera m'accorder le joli petit bouquet qu'elle porte.

A ces mots, Conrad fléchit un genou devant Rosa qui détacha son bouquet en riant, et lui dit : — Je sais qu'un brave chevalier tel que vous peut requérir un don d'une noble dame telle que moi; recevez donc en signe d'honneur ce vieux bouquet fané.

Conrad baisa le bouquet qu'elle lui présentait, et l'attacha à sa barette, mais maître Martin se leva en s'écriant : — Assez de folies ! la nuit approche, regagnons le logis. Il se mit le premier en marche; Conrad prit avec respect le bras de Rosa. Reinhold et Frédéric les suivirent d'un air mécontent. Les bourgeois qu'ils rencontraient, s'arrêtaient et disaient : Voyez donc le riche tonnelier Tobias Martin avec sa jolie fille et ses beaux compagnons. Voilà de braves gens !

CHAPITRE VIII.

Comment femme Marthe parla avec Rosa des trois compagnons.— Querelle de Conrad avec maître Martin.

Les jeunes filles ont coutume dès le matin, de repasser avec complaisance dans leur esprit, toutes les joies d'une fête de la veille, et ce lendemain leur est souvent aussi doux que le jour même. C'est ainsi que le lendemain matin, la belle Rosa était assise dans sa chambre, les mains jointes, la tête baissée, laissant reposer son rouet et son aiguille. Il se pouvait qu'elle entendît tantôt les chants de Frédéric et de Reinhold, tantôt qu'elle vît l'adroit Conrad terrassant ses adversaires, car elle murmurait tour à tour les paroles d'une chanson, ou bien elle disait à voix basse : Vous voulez mon bouquet ? Et alors une couleur plus vive brillait sur ses joues, ses regards étincelaient sous ses paupières abaissées, et de légers sou-

pirs s'échappaient de son sein. Femme Marthe entra dans la chambre, et Rosa se réjouit de pouvoir raconter ce qui s'était passé dans l'église de Sainte-Catherine et sur la prairie commune. Lorsque Rosa eut achevé son récit, femme Marthe dit en souriant : — Eh bien, chère Rosa, vous pourrez donc bientôt choisir entre ces trois prétendus ?

— Au nom du ciel, femme Marthe, comment l'entendez-vous ? moi ! trois prétendus ?

— Ma chère Rose, ne faites pas comme si vous ignoriez tout. Il faudrait vraiment n'avoir point d'yeux, il faudrait être entièrement aveuglé, pour ne pas voir que nos trois compagnons Reinhold, Frédéric et Conrad, ont un violent amour pour vous.

— Que vous figurez-vous donc, femme Marthe ? dit Rosa en mettant ses mains devant ses yeux.

— Allons, enfant timide, dit femme Marthe en s'asseyant devant Rosa, regarde-moi bien fixement et ne cherche pas à nier que tu as remarqué depuis long-temps ce que les trois compagnons ont au fond du cœur. Le nieras-tu encore ? Tu vois bien que tu ne le peux pas. Il serait aussi bien merveilleux que les yeux d'une jeune fille ne vissent pas cela. Comme

les regards se détachent de l'ouvrage, comme les chants prennent une autre mesure, comme tout s'anime, lorsque tu parais dans l'atelier! Comme Reinhold et Frédéric commencent aussitôt leurs plus jolies chansons; et comme le sauvage Conrad lui-même devient doux et amical! Chacun s'empresse auprès de toi, et quel feu anime le visage de celui que tu favorises d'un regard, d'une parole! — Ah! ma fille, n'est-il pas bien agréable que de beaux jeunes gens rivalisent ainsi pour gagner ton cœur? Choisiras-tu l'un de ces trois? lequel choisiras-tu? voilà ce que je ne saurais dire, car tu les reçois tous bien, quoique.... mais silence là-dessus. Si tu venais à moi en disant : Conseillez-moi, femme Marthe; auquel de ces trois jeunes gens qui s'empressent autour de moi, dois-je donner mon cœur et ma main? je te répondrais certainement : Si ton cœur ne te le désigne pas, renvoie-les tous les trois, au plus vite. — Mais Reinhold me plaît beaucoup, et aussi Frédéric et aussi Conrad, et puis j'ai bien quelque chose à dire contre chacun d'eux. — Oui, sans doute, chère Rosa, dirais-je, quand je vois si bien travailler les trois compagnons, je pense toujours à mon pauvre cher Valentin, et je dois dire qu'il n'aurait pas fait

de meilleurs ouvrages, mais il avait un tout autre élan et une toute autre manière. On voyait qu'il y mettait toute son ame ; nos jeunes gens semblent avoir bien autre chose en tète que leur travail, et il semble qu'ils se soient imposé un fardeau qu'ils portent avec courage. C'est avec Frédéric que je m'entends le mieux ; c'est une douce et bonne ame. On dirait qu'ils nous appartient davantage, à nous autres ; je comprends tout ce qu'il dit, et, ce qui me plaît surtout dans ce cher garçon, c'est qu'il t'aime avec toute la timidité d'un enfant, qu'il ose à peine te regarder et qu'il rougit chaque fois que tu lui parles.

Tandis que femme Marthe parlait ainsi, une larme se montrait dans les yeux de Rosa. Elle se leva, et dit, le visage tourné vers la fenêtre : — Sans doute, j'aime aussi Frédéric, mais il ne faut pas mépriser Reinhold.

— Comment pourrait-on le mépriser ? des trois compagnons, Reinhold est le plus beau. Quels yeux ! Non, quand il vous traverse de ses regards vifs et perçans, on ne peut le supporter. — Mais il y a dans toutes ses manières quelque chose de si singulier, qu'il me fait vraiment peur. Je pense que maître Martin doit éprouver en voyant Reinhold travailler dans

son atelier, ce que j'éprouverais, moi, si on me mettait un ustensile d'or et de diamans dans ma cuisine pour que je m'en servisse comme d'un meuble ordinaire : je n'oserais pas y toucher. Il parle, il raconte, et tout cela résonne comme la plus douce musique, et l'on est entraîné malgré soi ; mais lorsque plus tard, je songe à ce qu'il a dit, il se trouve que je n'ai pas compris le plus petit mot. Et lorsqu'il rit et qu'il plaisante à notre manière, et qu'il est tout-à-fait comme nous, il prend subitement l'air si distingué qu'il m'effraie sérieusement. Cependant, je ne puis dire qu'il ait l'air de certains gentilshommes ou de nos jeunes patriciens, non, c'est autre chose. En un mot, il me semble, Dieu sait pourquoi, comme s'il avait rapport avec des esprits, et comme s'il appartenait à un autre monde. Conrad est un compagnon sauvage et désordonné, cependant il y a aussi en lui quelque chose de distingué qui ne va pas avec le tablier ; et puis, il agit comme s'il avait le droit de commander à tous les autres. Il y a peu de temps qu'il est ici, et il y a déjà réussi à faire baisser la voix de maître Martin devant la sienne. Mais néanmoins Conrad est bon et honnête ; on ne peut lui garder rancune. Je l'aime mieux même que Rein-

hold, car bien qu'il parle furieusement haut, on comprend fort bien tout ce qu'il dit. Je parie qu'il a été soldat; car il s'entend très-bien à manier les armes, et il a des mots de chevalier qui ne lui vont pas mal. — Eh bien! voyons, ma chère Rosa, dites-moi sans détour lequel des trois a su vous plaire?

— Ma bonne Marthe, ne m'interrogez pas ainsi. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les manières de Reinhold ne me semblent pas aussi effrayantes que vous le dites. Il est vrai qu'il a d'autres façons que ses camarades, mais ses entretiens me causent beaucoup de charmes, sa conversation est pour moi comme un beau jardin rempli de fleurs inconnues, que je me plais à contempler; et depuis que Reinhold est venu ici, maintes choses qui me semblaient tristes et arides ont pris à mes yeux une couleur vive et un attrait puissant.

Femme Marthe se leva, et menaçant Rosa du doigt, elle s'éloigna en disant : — Ah! ah! Rosa. C'est donc Reinhold! Je n'aurais jamais soupçonné cela.

— Je vous prie, femme Marthe, dit Rosa en l'accompagnant jusqu'à la porte, ne soupçonnez rien, et laissez le temps accomplir les volontés du ciel.

Cependant l'atelier de maître Martin était fort animé. Il avait pris des ouvriers et des apprentis pour exécuter ses nouvelles commandes, et le bruit du marteau, celui du maillet retentissait au loin. Reinhold venaît de terminer le tracé de la grande tonne destinée à l'évêque de Bamberg, et il l'avait si bien entrepris, à l'aide de Frédéric et de Conrad, que la joie de maître Martin était extrême. Celui-ci s'écria à plusieurs reprises : — Voilà ce qui se nomme un beau travail! Ce sera une tonne comme il n'en est pas encore sorti de mon atelier, à l'exception de mon chef-d'œuvre!

Les trois compagnons se mirent alors à enfoncer les cercles à grands coups de maillets, et tout l'édifice retentit de leurs frappemens cadencés. Le vieux Valentin rabotait avec ardeur, et femme Marthe, ses deux plus petits enfans sur ses genoux, était assise derrière Conrad, tandis que les autres plus âgés couraient et se poursuivaient, armés de longs bâtons. C'était un joyeux tumulte, et l'on aperçut à peine maître Holzschuer qui entra gravement dans l'atelier. Maître Martin vint au devant de lui, et s'informa poliment du motif de sa visite.

— Eh! je veux voir encore une fois mon

brave Frédéric qui travaille là avec tant d'ardeur, répondit Holzschuer. Et puis, mon cher maître Martin, j'ai besoin pour ma cave d'une tonne solide, et je viens vous prier de me la faire. Voyez donc, voilà justement que vos compagnons achèvent un tonneau tel qu'il m'est nécessaire; vous pourriez me le laisser. Dites-moi seulement le prix.

Reinhold, qui s'était assis quelques instans sur l'établi pour se reposer et prendre haleine, entendit les paroles de Maître Holzschuer, et tournant vers lui la tête, répondit : — Eh! mon cher maître Holzschuer, renoncez à votre envie; car cette tonne que nous travaillons là est destinée à son altesse l'évêque de Bamberg.

Maître Martin, les mains croisées sur le dos, le pied gauche en avant, sa tête rejetée en arrière, jeta un regard étincelant sur la tonne, et dit avec fierté : — Mon cher maître, seulement au choix du bois et à la propreté du travail, vous auriez dû remarquer qu'un tel chef-d'œuvre ne pouvait être destiné qu'à une cave de prince. Mon compagnon Reinhold a bien parlé. Renoncez à votre envie; mais quand le temps des vendanges sera passé, je vous ferai faire une bonne tonne bien solide, comme il en faut une pour votre cave.

Maître Holzschuer, irrité de l'orgueil de maître Martin, prétendit au contraire que ses pièces d'or étaient d'un aussi bon poids que celles de l'évêque de Bamberg; et que, pour son argent, il aurait quelque autre part une tonne tout aussi belle. Maître Martin, plein de colère, eut peine à se contenir pour ne pas offenser le vieux maître, honoré dans toute la bourgeoisie; mais en ce moment sa fureur concentrée éclata contre Conrad qui frappait si violemment de son maillet qu'il semblait avoir dessein de tout briser sous ses coups.

— Conrad, enragé! coquin! s'écria maître Martin. Veux-tu donc briser ce tonneau, en frappant dessus comme un aveugle!

— Oh! oh! répondit Conrad en regardant le maître d'un air ironique. Pourquoi pas, père Martin? En parlant ainsi il redoubla de coups sur le tonneau dont les cercles éclatèrent, et dont les douves en se détachant renversèrent Reinhold du banc d'échafaudage sur lequel il était monté. Hors de lui de rage et de colère, maître Martin arracha des mains du vieux Valentin un bâton qu'il rabotait, et s'élançant sur Conrad, il l'en frappa vigoureusement sur les épaules en le traitant de chien maudit. Dès que Conrad se sentit frappé, il se

retourna vivement et resta quelques momens immobile, comme éperdu; mais bientôt ses yeux étincelèrent de rage, ses dents se choquèrent avec violence, et il s'écria : — Me battre! me battre! D'un bond il s'élança à bas de l'échafaud, et ramassant la hache, il en porta un coup si vigoureux à maître Martin, qu'il lui eût abattu la tête si Frédéric n'eût poussé de côté le vieux tonnelier qui reçut seulement au bras une blessure d'où l'on vit couler le sang. Lourd et peu ingambe, maître Martin perdit l'équilibre et tomba. Tout le monde se jeta devant le furieux Conrad qui élevait en l'air sa hache sanglante et qui criait d'une voix épouvantable : Il faut que je l'envoie dans les enfers! A ces mots.il repoussa avec vigueur ceux qui l'entouraient, et il se disposait à porter au maître un second coup qui eût infailliblement achevé ses jours, lorsque Rosa, pâle d'effroi, parut à la porte de l'atelier. Dès que Conrad l'aperçut, il resta immobile comme une statue, sa hache levée. Puis il la jeta loin de lui, se frappa la poitrine de ses deux mains, s'écria d'une voix sourde : O ciel! qu'ai-je fait! et s'échappa. Personne ne songea à l'arrêter.

On releva à grand'peine le pauvre maître Martin. Il se trouva que la hache n'avait touché

que l'épaisse enveloppe de graisse qui recouvrait le bras, et que la blessure était légère. On retira, du milieu des cercles et des douves, le vieux maître Holzschuer que Martin avait entraîné dans sa chute, et l'on s'efforça d'apaiser les enfans de Marthe qui pleuraient et criaient d'effroi. Pour le vieux maître Martin, il était tout stupéfait, et disait que si ce compagnon endiablé ne lui avait pas gâté son plus beau tonneau, il serait satisfait et ne s'inquiéterait pas de sa blessure.

On apporta une litière pour les deux vieux maîtres, car Holzschuer avait aussi reçu quelques contusions dans sa chute. Il maudit un métier qui mettait sans cesse à la main des instrumens de meurtre, et conjura Frédéric de reprendre la noble profession de modeleur qui réjouissait la vue par de gracieuses images.

Frédéric et Reinhold retournèrent tristement à la ville, lorsque la nuit fut venue. Tandis qu'ils cheminaient, ils entendirent gémir sur la route et aperçurent la taille gigantesque de Conrad.

— Ah ! mes chers amis, leur dit celui-ci, ne vous détournez pas de moi. Vous me regardez certainement comme un misérable altéré de sang, mais je ne le suis nullement. Je ne pouvais agir autrement. Je devais tuer le vieux

maître, et si je faisais mon devoir, je vous suivrais et j'irais lui fendre la tête dans son logis. Mais non, non ! Tout est fini, vous ne me reverrez plus. Saluez la belle Rosa. Dites-lui que je conserverai son bouquet toute ma vie, même si..... mais vous entendrez parler de moi. Adieu, mes braves compagnons !

Et il s'échappa à travers la campagne.

— Il y a quelque chose de singulier dans ce garçon, dit Reinhold ; nous ne pouvons juger son action à la mesure ordinaire. Peut-être saurons-nous un jour ce mystère.

CHAPITRE IX.

Reinhold quitte la maison de maître Martin.

Autant l'atelier de maître Martin avait offert un joyeux aspect, autant alors l'apparence en était triste. Reinhold, incapable de travailler, se tenait dans sa chambre; maître Martin, le bras en écharpe, pestait et jurait sans cesse contre le méchant compagnon qui l'avait quitté. Rosa, femme Marthe elle-même et ses enfans, évitaient le lieu de cette scène folle, et les coups du maillet de Frédéric, qui travaillait seul à la grande tonne de l'évêque, retentissaient solitairement dans l'atelier, comme, au triste temps d'hiver, la cognée du bûcheron retentit dans les bois.

Un chagrin profond remplissait l'ame de Frédéric : car il croyait avoir vu clairement que ses soupçons étaient fondés. Il ne doutait pas

que Rosa n'aimât Reinhold. Elle lui avait toujours adressé de doux sourires, d'aimables paroles, et maintenant elle préférait rester seule dans sa chambre, et ne se montrait plus dans l'atelier où elle ne devait pas le revoir. Un dimanche, par une belle journée, maître Martin, qui était rétabli de sa blessure, engagea son jeune compagnon à venir avec lui et sa fille, sur la prairie commune : mais Frédéric refusa cette invitation, et courut, accablé de douleur, errer près du hameau où pour la première fois il avait vu Rosa. Il se jeta sur la petite pelouse émaillée de fleurs ; et en songeant que la lueur d'espoir qui l'avait ramené dans sa ville natale venait de s'obscurcir au moment où il se croyait au but, ses larmes coulèrent sur les fleurs, qui inclinaient mélancoliquement leurs têtes, comme si elles eussent partagé les chagrins du jeune compagnon. Ces larmes le soulagèrent. Le vent du soir murmurait dans les noirs feuillages comme des paroles consolantes, et de longues bandes dorées, qui s'élevaient sur le ciel sombre, lui semblaient des indices de joie et de bonheur. Frédéric se leva, et se dirigea vers le hameau. Il crut alors entendre comme le pas de Reinhold retentir derrière lui, ainsi qu'il l'avait

entendu le jour où il l'avait rencontré en ce lieu. Toutes les paroles que Reinhold lui avait dites se réveillèrent en sa pensée ; lorsqu'enfin il se souvint du récit que Reinhold lui avait fait de la lutte des deux peintres, il lui sembla qu'un voile tombait de ses yeux. Il était bien certain que Reinhold avait déjà vu Rosa, qu'il l'avait déjà aimée. Cet amour seul l'amenait à Nuremberg, et les deux peintres n'étaient autres que lui-même et Frédéric ; le prix pour lequel ils rivalisaient, que la belle Rosa. — Frédéric crut entendre une voix lui répéter les paroles que Reinhold avait dites : Des amis vrais doivent rivaliser noblement, sans envie et sans haine. — Oui ! s'écria-t-il, c'est à un ami que je vais m'adresser ; il m'ouvrira son cœur : il me dira lui-même si tout espoir est perdu !

La matinée était déjà avancée lorsque Frédéric vint frapper à la chambre de Reinhold. Comme rien ne se faisait entendre, il poussa la porte qui n'était pas fermée, et entra. Mais tout à coup il recula de surprise. Rosa, dans l'éclat de toutes ses grâces, de tous ses charmes, son image du moins, admirablement peinte, et de grandeur naturelle, s'offrait à lui merveilleusement éclairée par les rayons du soleil levant. Le bâton de peintre jeté sur

la table, les couleurs fraîchement broyées, étendues sur la palette, témoignaient qu'on venait de travailler au tableau.

— Rosa! Rosa! murmura Frédéric perdu dans ses pensées.

Reinhold, qui était entré doucement derrière lui, lui frappa sur l'épaule en riant: Eh bien, Frédéric, lui dit-il, que penses-tu de mon tableau? — Frédéric le pressa contre son cœur et s'écria: O mon ami, je comprends tout maintenant. Peintre habile, tu as remporté le prix, et j'étais trop chétif pour te le disputer! Que suis-je près de toi? qu'est mon art près du tien? Hélas! et moi aussi j'avais quelques pensées en l'ame! Ne ris pas de moi, mon cher Reinhold... Vois, je songeais à reproduire Rosa dans une attitude gracieuse, et à modeler son buste en argent le plus fin! Mais toi! toi!.... Qu'elle est belle! comme elle nous sourit, comme elle brille de tous ses charmes! Ah! Reinhold, Reinhold! homme plus qu'heureux! oui, ce que tu as prédit est arrivé! nous avons lutté ensemble, tu as vaincu, tu devais vaincre, et cependant mon cœur t'appartient tout entier. Mais il faut que je quitte cette maison, que j'abandonne cette ville; je ne puis le supporter plus long-temps;

j'expirerais, s'il me fallait revoir Rosa maintenant. Pardonne-moi, mon digne, mon noble ami. Aujourd'hui même, dans ce moment, il faut que je fuie, et que je fuie bien loin, partout où me poussera mon désespoir, la blessure de mon cœur.

A ces mots Frédéric voulut sortir; mais Reinhold le retint et lui dit doucement: — Tu ne partiras pas, car tout peut s'arranger autrement que tu ne le penses. Il est temps de te dire tout ce que je t'ai caché jusqu'à ce jour. Tu sais maintenant que je ne suis pas un tonnelier, mais un peintre; j'espère qu'en voyant ce tableau, tu as aussi appris que j'ai acquis quelque gloire dans ma profession. Dans les premières années de ma jeunesse, je passai en Italie, le pays de l'art; là je parvins à attirer sur moi l'attention de quelques grands maîtres, dont le feu divin entretint l'étincelle que je portais en moi. Je parvins à la célébrité; mes tableaux furent recherchés dans toute l'Italie, et le noble duc de Florence m'appela à sa cour. Dans ce temps, je ne voulais pas entendre parler de la peinture allemande, et, sans avoir vu vos tableaux, je parlais sans cesse de la sécheresse et du mauvais dessin de vos Durer et de vos Cranache. Mais un jour un brocanteur

de tableaux apporta un petit tableau de Madone du vieux Durer dans la galerie du grand-duc. Cette composition me saisit vivement; elle fit cesser tout cet engouement pour la douceur des tableaux d'Italie, et je résolus sur l'heure d'aller contempler en Allemagne les chefs-d'œuvre pour lesquels j'éprouvais déjà de l'enthousiasme. J'arrivai ici, à Nuremberg, et en voyant Rosa, je crus retrouver l'image animée de cette madone qui m'avait causé tant d'extases délicieuses. Il m'arriva comme à toi, mon cher Frédéric : je devins tout amour. Je ne voyais plus que Rosa ; je ne songeais qu'à elle : toute autre pensée avait disparu de mon ame, et l'art même ne me semblait valoir quelque chose que parce que je pouvais peindre et dessiner mille fois cette figure céleste. Je songeais à approcher de la jeune fille avec le sans-façon de l'Italie, mais tous mes efforts furent vains. Il m'était impossible de pénétrer dans la maison de maître Martin sous un prétexte spécieux. Je songeai enfin à m'annoncer comme un prétendu ; mais j'appris que maître Martin avait résolu de ne donner sa fille qu'à un compagnon tonnelier. J'eus alors l'aventureuse idée d'aller apprendre cette profession à Strasbourg, et de revenir travailler dans

l'atelier de maître Martin; j'abandonnai le reste à la Providence. Tu sais comment j'ai exécuté mon projet, mais il faut que tu saches aussi que maître Martin m'a dit, il y a quelques jours, que je ferais un excellent maître tonnelier, et qu'il m'accepterait avec plaisir pour gendre, car il voyait bien que Rosa m'écoutait avec plaisir.

— Peut-il en être autrement! s'écria Frédéric au désespoir. Oui, Rosa doit t'appartenir. Je n'étais pas digne de posséder un tel trésor.

— Tu oublies, frère, reprit Reinhold, que Rosa n'a pas encore confirmé les paroles du rusé père Martin? Il est vrai que Rosa s'est toujours montrée amicale et bienveillante avec moi; mais qu'il y a loin de là à l'amour! — Promets-moi, mon frère, de rester calme trois jours encore, et de travailler comme d'ordinaire à l'atelier. Je pourrais y travailler aussi, mais depuis que je m'occupe de ce tableau, ce misérable métier que nous faisons là dehors me cause un dégoût horrible. Je ne pourrais jamais reprendre un maillet à la main, quoi qu'il en pût arriver. Le troisième jour, je te dirai sincèrement où j'en suis avec Rosa. Si j'étais réellement le plus heureux, celui à qui elle donne son amour, il te faudra partir et

apprendre que le temps guérit les plus cruelles blessures !

Frédéric promit d'attendre son destin.

Le troisième jour, (Frédéric avait soigneusement évité les regards de Rosa) le cœur lui trembla de crainte et d'attente. Il se glissa, tout en rêvant, dans l'atelier, et sa maladresse excita plusieurs fois l'humeur de maître Martin. En général le maître semblait avoir éprouvé quelque chose qui lui ravissait toute sa gaîté. Il parla beaucoup de vile ruse et d'ingratitude, sans expliquer plus clairement ce qu'il entendait par ces mots. Lorsque le soir fut enfin venu, et que Frédéric revint à la ville, un cavalier, qu'il reconnut pour Reinhold, s'avança à sa rencontre. Dès que Reinhold aperçut Frédéric, il lui cria : — Ah ! je te cherchais. A ces mots, il descendit de son cheval dont il passa la bride sous son bras, et prit son ami par la main.

—Marchons un peu ensemble, dit-il.

Frédéric remarqua que Reinhold était vêtu comme à leur première rencontre, et que son cheval portait une valise. Reinhold était pâle et défait.

— Bien du bonheur ! s'écria-t-il, non sans quelque violence. Allons, mon frère, tu peux

frapper maintenant sans relâche sur tes tonneaux, je te cède la place. Je viens de prendre congé de la belle Rosa et du digne maître Martin.

— Quoi ! s'écria Frédéric qui sembla frappé d'une commotion électrique, quoi, tu pars lorsque maître Martin t'agrée pour gendre, lorsque tu es aimé de sa fille ?

— Frère, répondit Reinhold, c'est ta jalousie qui t'a fait supposer tout cela. Il est certain que Rosa m'eût accepté pour mari, par obéissance, mais il n'y a pas dans son cœur une étincelle d'amour. Ah ! ah ! j'aurais pu devenir un parfait tonnelier, cercler et rogner toute la semaine, aller le dimanche avec ma digne femme à l'église de Sainte-Catherine ou à celle de Saint-Sébald, et le soir me promener sur la prairie commune, une année comme l'autre, jusqu'à la dernière !

— Ne raille pas de la vie simple et innocente des paisibles bourgeois, dit Frédéric en interrompant les amers éclats de rire de Reinhold. Si Rosa ne t'aime pas, ce n'est pas sa faute ; mais tu es si vif, si emporté.

— Tu as raison, dit Reinhold. Mais c'est ma sotte manie de me plaindre comme un enfant, lorsque je me crois offensé. Tu penses

sans doute que j'ai parlé à Rosa de mon amour et de la bonne disposition de son père. Des larmes ont alors coulé de ses yeux, sa main a tremblé dans les miennes. En détournant son visage, elle a murmuré : « Il faut bien que j'obéisse à mon père ! » J'en ai eu assez. Il faut que je te fasse bien comprendre mon singulier mécontentement, cher Frédéric. Tu sentiras que je me suis trompé moi-même. En travaillant au portrait de Rosa, mon cœur était redevenu calme ; j'avais satisfait en peintre une passion de peintre. Ce misérable état de tonnelier me semblait odieux, et lorsque la vie réelle se trouva si proche, que je me vis à la veille de m'affubler d'un mariage et d'une maîtrise, je crus que j'allais entrer dans un cachot et me faire garotter pour le reste de ma vie. Comment la vierge céleste que je porte en mon cœur peut-elle devenir ma femme ? Non ! Elle doit éternellement briller de la jeunesse, de la grace et de la beauté que mon imagination lui a départies. Ah ! que mes désirs sont impatiens ! Comment pourrais-je renoncer à mon art divin ? Bientôt je me baignerai de nouveau dans ton atmosphère embrasée, magnifique pays, patrie de tous les arts !

Les deux amis étaient arrivés à un endroit

où le chemin que devait suivre Reinhold prenait une autre direction.

— Séparons-nous ici, dit-il; il pressa long-temps Frédéric contre son cœur, s'élança sur son coursier et partit en plein galop. Frédéric le regarda long-temps sans proférer une parole, et revint lentement au logis, assiégé par les pensées les plus contradictoires.

CHAPITRE X.

Comment Frédéric fut chassé de l'atelier de maître Martin.

Le jour suivant, maître Martin travailla silencieusement et d'un air sombre à la tonne de l'évêque de Bamberg, et Frédéric de son côté, fort affligé du départ de Reinhold, ne prononçait pas une parole, et se gardait surtout de chanter. Enfin, maître Martin jeta son maillet de côté, croisa ses bras, et dit d'un ton d'accablement : — Voilà Reinhold parti aussi! C'était un peintre distingué, et il se moquait de moi avec sa tonnellerie. Si j'avais soupçonné cela, lorsqu'il vint dans ma maison avec toi, comme je lui aurais montré la porte! Un visage aussi ouvert, aussi honnête, et un cœur rempli de mensonges et de ruse! — Allons, il

est parti, et tu t'en tiendras fidèlement à ton métier. Qui sait jusqu'où nous nous rapprocherons, si tu deviens un bon maître et que Rosa te trouve à son gré? — Tu me comprends, tu pourras me la demander.

Il reprit son maillet, et se mit à travailler avec ardeur. Frédéric ne pouvait se rendre compte de l'impression qu'il éprouvait; mais les paroles de maître Martin déchiraient son cœur et lui ôtaient tout espoir. Rosa reparut dans l'atelier, pour la première fois après une longue absence; mais elle était triste, et Frédéric crut remarquer qu'elle avait les yeux rouges. — Elle a pleuré pour lui, elle l'aime donc, se dit-il; et il n'osa pas lever une seule fois les yeux vers celle qu'il chérissait inexprimablement.

La grande tonne était achevée, et ce ne fut qu'en contemplant ce bel ouvrage, que maître Martin recouvra sa bonne humeur. — Oui, mon fils, dit-il en frappant sur l'épaule de Frédéric, j'en reste là : si tu réussis à gagner les bonnes grâces de Rosa, et si tu fais un digne chef-d'œuvre, tu deviendras mon gendre. Et tu pourras aussi te faire agréer à la noble corporation des maîtres-chanteurs, et t'acquérir beaucoup d'honneur.

La tâche augmenta tellement chez maître Martin, qu'il se vit forcé de prendre deux compagnons, vigoureux travailleurs, mais gens grossiers, démoralisés dans leurs longues tournées. Au lieu des propos joyeux et agréables des jeunes compagnons, on n'entendait plus dans l'atelier de maître Martin que des plaisanteries vulgaires, et de disgracieuses chansons de taverne avaient remplacé les chants harmonieux de Reinhold et de Frédéric. Rosa ne se montrait plus dans l'atelier, et Frédéric ne la voyait que rarement et à la dérobée. Lorsqu'alors il la regardait en soupirant, et qu'il lui disait : — Rosa, si je vous revoyais aussi contente qu'au temps de Reinhold !.. Elle baissait les yeux en rougissant et murmurait : « Avez-vous quelque chose à me dire, Frédéric ? » Mais Frédéric gardait timidement le silence, et l'heureux moment s'enfuyait aussi rapidement qu'un éclair qui resplendit dans la nuit et disparaît aussitôt qu'on l'aperçoit.

Maître Martin insistait pour que Frédéric fît son chef-d'œuvre. Il avait choisi le plus beau bois de chêne, sans la moindre rayure, conservé depuis cinq ans dans son atelier, et personne, que le vieux Valentin, ne devait aider

Frédéric dans son travail. Mais la présence des grossiers compagnons avec lesquels il vivait avait rendu la profession de tonnelier odieuse au pauvre Frédéric, et il frémissait en songeant que cette œuvre allait décider de sa vie. Il savait qu'il serait malheureux en se livrant à un genre de vie entièrement contraire à sa vocation. Le portrait de Rosa peint par Reinhold était sans cesse présent à sa pensée, et son art lui semblait plus noble que jamais. Souvent, lorsque le sentiment déchirant de sa situation s'emparait trop fortement de son ame, il se rendait dans l'église de Saint-Sébald. Là, il restait, durant plusieurs heures, à contempler le beau monument de Peter-Fischer, et il s'écriait : — Est-il une plus belle tâche sur la terre, que celle d'exécuter ces sublimes travaux ! Et lorsqu'il lui fallait revenir à ses douves et à ses cercles, lorsqu'il songeait à la manière dont il fallait mériter la main de Rosa, il lui semblait qu'une main de fer comprimât son cœur, et que les tourmens qu'il éprouvait dussent bientôt terminer ses jours. Reinhold venait souvent à lui, dans ses rêves, et lui présentait d'admirables dessins, de magnifiques esquisses de sculpture, dans lesquels Rosa apparaissait d'une façon merveilleuse, tantôt sous

la forme d'une fleur, tantôt sous l'apparence d'un ange avec des ailes. Mais il y remarquait toujours quelque chose, et il s'aperçut que Reinhold avait oublié de placer un cœur dans le sein de Rosa, et Frédéric le dessinait lui-même. — Sa situation devenait chaque jour plus cruelle, chaque jour l'état de tonnelier lui inspirait plus de dégoût, et il allait chercher des consolations auprès de son vieux maître Holzschuer. Celui-ci permit à Frédéric de commencer dans son atelier un ouvrage dont il avait eu l'idée et pour lequel il avait réservé depuis long-temps ses économies. Il arriva donc que Frédéric ne travailla plus dans l'atelier de maître Martin, et que plusieurs mois se passèrent sans qu'il touchât à son chef-d'œuvre. Maître Martin lui reprocha doucement son oisiveté, et Frédéric fut contraint de reprendre le maillet et la hache. Tandis qu'il travaillait, maître Martin s'approcha de lui et regarda les douves qu'il avait préparées. Tout à coup le vieux maître devint rouge de colère : — Eh ! quoi, est-ce là un travail ! dit-il, un apprenti qui serait depuis trois jours dans l'atelier se montrerait plus habile. Frédéric, quel démon te harcèle depuis quelque temps ? Maudit compagnon, quel

plaisir trouves-tu à me gâter ainsi mon beau bois de chêne ?

Frédéric ne put se contenir plus long-temps : il jeta sa hache loin de lui, et s'écria : — Maître, tout est fini ! Non, et dût-il m'en coûter la vie, je ne puis plus travailler à ce vil métier, quand mon ame m'appelle à une plus noble profession. J'adore votre Rosa, c'est pour elle que j'ai travaillé depuis si long-temps ; maintenant, je le sais, elle est perdue pour moi, j'en mourrai de chagrin, mais je ne puis résister ; je retourne chez mon digne et vieux maître Jean Holzschuer que j'avais indignement abandonné !

Les yeux de maître Martin brillaient comme des charbons ardens. Il se trouvait hors d'état de parler, et balbutiait seulement : — Quoi ! toi aussi ? Ruse et mensonge !... me tromper... la tonnellerie, un vil métier !.. Loin de moi, misérable !.. éloigne-toi...

A ces mots, maître Martin prit Frédéric par les épaules, et le jeta hors de son atelier. Les ris moqueurs des compagnons et des apprentis le poursuivirent. Le vieux Valentin seul joignit les mains et dit à voix basse : — J'avais bien remarqué que notre jeune compagnon avait en tête quelque chose de mieux que

nos tonneaux. Femme Marthe pleura et ses petits enfans se lamentaient, car Frédéric jouait souvent avec eux et leur apportait maintes friandises.

CONCLUSION.

Quelle que fût la colère de maître Martin contre Reinhold et Frédéric, il ne pouvait se dissimuler que toutes les joies, que tous les plaisirs avaient disparu avec eux. Ses nouveaux compagnons ne lui causaient que des ennuis et des tourmens. Il était forcé de s'occuper de tous les détails, et nul ouvrage ne se faisait à son gré. Un jour qu'il était accablé de soucis, il se mit à soupirer et s'écria : —Ah! Reinhold ! ah! Frédéric! si vous ne m'aviez pas si indiment trompé, vous seriez devenus d'excellens tonneliers! Il se trouvait si découragé, qu'il songeait quelquefois à renoncer entièrement au travail.

C'est dans une telle disposition qu'il se trouvait un soir assis devant sa porte, lorsque maître Jacobus Paumgartner et le vieux Johannes Holzschuer vinrent inopinément à lui. Maître Martin pensa qu'il serait question de Frédéric, et en effet après avoir pris place dans la grand'-salle, maître Jacobus amena la conversation sur le jeune ciseleur, et Holzschuer se mit à le louer de toutes façons. Il dit que Frédéric était destiné non pas seulement à devenir un habile orfèvre, mais un célèbre fondeur, et à marcher sur les traces glorieuses de Peter Fischer. Maître Paumgartner reprit à son tour, et plaignit le pauvre garçon si fort maltraité par maître Martin; puis ils intercédèrent de concert en sa faveur, car Rosa ne pouvait, à leur avis, trouver un meilleur époux. Maître Martin les laissa parler jusqu'à la fin, alors il ôta sa barette et leur dit en riant : — Mes chers maîtres, vous défendez ce jeune gars qui m'a joué si honteusement; aussi je lui pardonne : mais pour Rosa, qu'il n'en soit jamais question.

En ce moment Rosa parut, pâle et les yeux rouges. Elle posa des verres et du vin sur la table.

— Allons, dit Holzschuer, il faudra donc que je cède à ce pauvre Frédéric qui veut quitter son pays pour toujours. Il a fait un bel ouvrage

chez moi, et si vous le permettez, mon cher maître, il l'offrira à Rosa en souvenir de lui.

A ces mots, maître Holzschuer tira de sa poche une petite coupe d'argent, supérieurement travaillée, et la présenta à maître Martin qui était grand amateur des ustensiles précieux et qui l'examina avec beaucoup d'intérêt. Il était difficile alors de voir un travail plus fini. De légères guirlandes de vignes et de roses serpentaient autour de la coupe, et du fond de chaque rose se montraient de charmantes figures d'anges. Le fond de la coupe était doré, et on y avait gravé des groupes de chérubins ailés. Quand on versait un vin doré dans la coupe, il semblait que tous ces anges nageassent dans des flots jaunissans.

— Cette coupe est d'un beau travail, dit maître Martin, et je la garderai si Frédéric veut accepter le double de sa valeur, en bonnes pièces d'or.

En parlant ainsi, maître Martin remplit la coupe et la porta à ses lèvres.. Au même moment Frédéric, pâle et défait, s'avança pour dire un dernier adieu à celle qu'il devait quitter pour toujours.

— O mon cher Frédéric! s'écria Rosa en l'apercevant, et elle courut se jeter dans ses

bras. Maître Martin posa la coupe sur la table ; à la vue de Frédéric, il se frotta les yeux, comme s'il apercevait un spectre. Puis, il reprit la coupe et l'examina attentivement. Enfin il se leva, et s'écria d'une voix forte : Rosa, aimes-tu Frédéric ?

— Ah ! balbutia Rosa, je ne puis le cacher plus long-temps, je l'aime comme ma vie ; mon cœur s'est brisé lorsque vous l'avez chassé !

— Frédéric, embrasse donc ta fiancée. — Oui, oui, ta fiancée ! dit maître Martin.

Paumgartner et Holzschuer se regardèrent, muets d'étonnement ; mais Martin continua, en tenant toujours la coupe : — Tout n'est-il pas arrivé comme la grand'-mère l'avait prédit ? Il apportera une brillante maisonnette où de joyeux angelots s'agiteront dans des flots écumeux. La voici ! voici les anges et voici le fiancé. Eh ! eh ! messieurs, tout est au mieux, le gendre est trouvé !

— O mon cher maître ! s'écria Frédéric, est-il possible ? Vous m'accorderez Rosa et je puis me livrer à mon art !

— Oui, oui, dit maître Martin. La prédiction est accomplie. Ton chef-d'œuvre restera ici.

— Non, maître, dit Frédéric en souriant, j'achèverai ma dernière tonne, et puis je reprendrai le ciseau.

O mon brave garçon ! s'écria Martin, les yeux étincelans de joie. Fais donc ton chef-d'œuvre, et après, les noces !

Frédéric tint parole, il acheva sa tonne et tous les maîtres déclarèrent qu'il était difficile de produire une plus belle pièce. Maître Martin était fier et joyeux d'avoir un tel gendre.

Le jour de la noce arriva enfin. La tonne de Frédéric, remplie de noble vin et ornée de fleurs, s'élevait devant la maison de Martin où se trouvaient les maîtres des métiers avec leurs femmes, les maîtres orfèvres, Paumgartner et Holzschuer. On se disposait à se mettre en marche pour l'église de Saint-Sébald où le mariage devait avoir lieu, lorsqu'un bruit de trompettes retentit dans la rue, et des chevaux s'arrêtèrent devant la demeure du tonnelier. C'était le seigneur Henri de Spangenberg en habit de gala, et à quelques pas de lui venait, sur un coursier fougueux, un jeune chevalier, ayant au côté une épée étincelante, et sur la tête une barette ornée de longues plumes et de pierreries. Maître Martin aperçut près du chevalier, sur un palefroi blanc comme la neige fraîche-

ment tombée, une jeune dame merveilleusement belle. Des pages et des écuyers couverts de riches livrées les entouraient. Les fanfares cessèrent et le seigneur de Spangenberg s'avança.

— Eh! eh! maître Martin, cria-t-il; je ne viens ici ni pour les vins de votre cave, ni pour vos batzens d'or, je viens uniquement parce que c'est la noce de Rosa. Voulez-vous me laisser entrer?

Maître Martin, se souvenant de ses paroles, eut un peu de honte, et courut recevoir le noble seigneur. Le vieux gentilhomme descendit de cheval, et entra dans la maison, en saluant courtoisement. Les pages accoururent, la jeune dame fut descendue par eux de son palefroi, le chevalier lui offrit la main, et ils suivirent le vieux seigneur. Mais dès que maître Martin aperçut le chevalier, il recula de trois pas, se frappa les mains et s'écria: — Ciel! Conrad!

Le chevalier se mit à rire: — Oui, sans doute, mon cher maître, je suis votre compagnon Conrad. Pardonnez-moi la blessure que je vous ai faite. Après tout, maître Martin, j'aurais dû vous tuer, vous devez voir cela vous-même; mais tout s'est arrangé.

Maître Martin, fort troublé, répondit qu'il

avait mieux fait de ne pas le tuer, et qu'il ne songeait plus à la petite égratignure qu'il avait reçue. Tout le monde s'étonnait de la ressemblance singulière de la jeune dame avec la fiancée. Le chevalier s'approcha avec grâce de Rosa : — Permettez, dit-il, que Conrad assiste à cette fête : n'est-ce pas, vous n'êtes plus irritée contre le compagnon étourdi qui a failli vous causer tant de peine?

— Il faut bien que je fasse cesser votre surprise, dit Spangenberg. Ceci est mon fils Conrad, et vous voyez sa fiancée qui se nomme aussi Rosa. Souvenez-vous de notre entretien, maître Martin. J'avais mes raisons pour vous parler ainsi. Le pauvre garçon était amoureux fou de votre fille; il m'avait enfin amené à céder à ses instances, et à demander Rosa pour lui. Lorsque je lui dis la manière dont vous m'aviez congédié, il s'échappa à mon insu, et courut se faire tonnelier chez vous, pour séduire votre fille et peut-être pour vous l'enlever. — Vous l'avez guéri par le coup vigoureux que vous lui avez donné sur les épaules. Je vous en remercie, car il a trouvé une noble demoiselle qui est sans doute la Rosa qu'il portait en son cœur.

— Pendant ce temps, la dame avait agréa-

blement salué la fiancée, et lui avait remis un collier de perles, pour présent de noces.

— Voyez, chère Rosa, lui dit-elle en lui montrant un bouquet de fleurs desséchées, ce sont les fleurs que vous donnâtes un jour à mon Conrad; il les a toujours conservées; mais lorsqu'il devint infidèle, il me les sacrifia. Ne lui en voulez pas.

On allait se rendre à l'église, lorsqu'un jeune homme, vêtu de velours noir à la mode d'Italie, la poitrine couverte de riches chaînes d'honneur, se présenta dans l'assemblée.

— O Reinhold, mon Reinhold, s'écria Frédéric, et il se jeta dans ses bras.

— Notre brave Reinhold! le voilà donc revenu! s'écrièrent aussi la fiancée et maître Martin.

— Ne t'ai-je pas dit que tes vœux seraient exaucés? dit Reinhold en rendant à Frédéric ses embrassemens. Je viens fêter avec toi ton mariage, et voici mon présent de noces. Il appela ses gens, et deux valets apportèrent un grand tableau, entouré d'un beau cadre doré; il représentait maître Martin dans son atelier, avec ses compagnons Reinhold, Conrad et Frédéric travaillant à la grande tonne, tandis que Rosa les regardait. Tout le monde fut

frappé de la vérité et du coloris de ce bel ouvrage.

— Eh! dit Frédéric, c'est sans doute ton chef-d'œuvre comme tonnelier, le mien est là sous le portique; mais bientôt j'en ferai un autre.

— Je sais tout, dit Reinhold, et je t'estime heureux. Tiens-toi à ton art qui procure plus de bonheur domestique que le mien.

A table, Frédéric fut assis entre les deux Roses; et en face de lui, maître Martin entre Conrad et Reinhold. On but tout le soir à la santé de maître Martin et à celle de ses braves compagnons.

FIN DE MAÎTRE MARTIN ET DU TROISIÈME VOLUME.

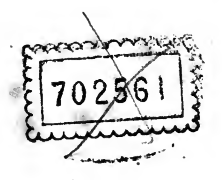


TABLE.

